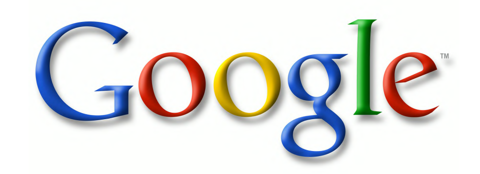
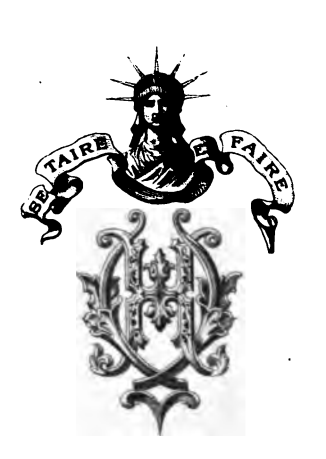
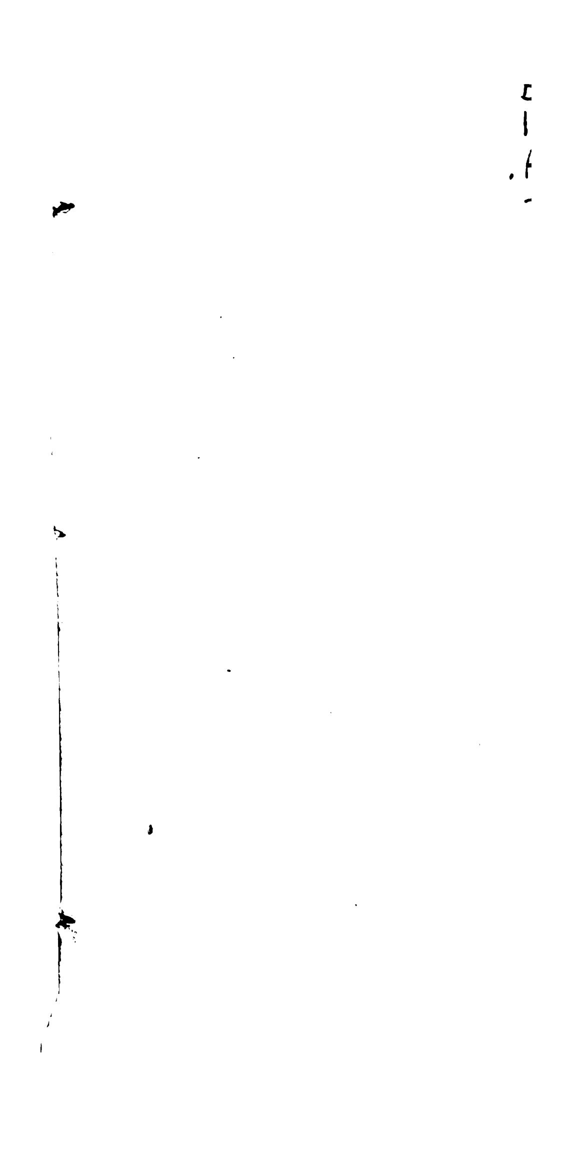





SE TAIRE
ET FAIRE



# *LA* PHILOSOPHIE *DU* BON-SENS.

*TOME SECOND.*

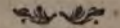
# LA PHILOSOPHIE DU BON-SENS, OU RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES SUR L'INCERTITUDE Des Connoiſſances Humaines.

*NOUVELLE ÉDITION*

Corrigée & augmentée conſidérablement par l'Auteur.

*Avec un examen critique des remarques de M. l'Abbé* D'OLIVET, *de l'Académie Françoiſe.*

TOME SECOND.



*A LA HAYE,*
Chez PIERRE PAUPIN.

M. DCC. LXVIII.



# RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES *SUR L'INCERTITUDE* *Des Connoiſſances Humaines.*

## SUITE DE LA TROISIEME RÉFLEXION.

### §. XII.

*Des raiſons qu'ont les Gaſſendiſtes pour admettre des eſpaces incorporels & du Vuide dans le Monde.*

VOUS avez déja vu, Madame, que Gaſſendi définit la nature ou l'eſſence du corps différemment que Deſcartes. Il la fait conſiſter dans la ſolidité, comme étant ce qu'il y a de premier dans la matiere, &

„ de ſuite l'une hors de l'autre ſans ſ
„ réduire & ſe confondre dans un ſe
„ & même lieu, c'eſt parce qu'elles ſ
„ réſiſtent mutuellement l'une à l'autr
„ & qu'elles ſe réſiſtent, parce qu'ell
„ ſont dures & ſolides: d'où il faut in
„ férer que l'on doit plutôt faire con
„ ſiſter l'eſſence de la matiere dans l
„ ſolidité qui eſt premiere, que dan
„ l'étendue, ou, ſi l'on veut, que dan
„ l'impénétrabilité, qui ſont des ſuit
„ néceſſaires de la ſolidité „. C'eſt e
vain, continue-t-il, qu'on voudroit o
jecter qu'il eſt des corps qui, n'aya
aucune ſolidité, comme l'air, l'eau,
feu, & bien d'autres choſes matérielle
ceſſeroient d'être corps ſi la ſolidité f

premieres & les principales parties dont tous ſont composés, ſont extrêmement ſolides; & ceux qu'elles forment ne paroiſſent mous & ſans réſiſtance, que par les petits vuides qui ſont interceptés entr'elles, & qui leur donnent moyen de céder aiſément. Si l'on conſidere la poudre de diamant, on verra que, quoiqu'elle paroiſſe molle, les parties dont elle eſt composée ſont extrêmement dures.

Si l'eſſence du corps conſiſte dans ſa ſolidité, comme le dit Gaſſendi, ou dans l'étendue déterminée, ſolide & impénétrable, comme prétendent quelques-uns de ſes éleves, le vuide eſt non-ſeulement poſſible, mais il eſt même néceſſaire pour réaliſer l'eſſence des corps mous, qui cedent ſans réſiſtance par ſon ſecours, comme nous venons de le voir.

Les Philoſophes qui mettent l'eſpace incorporel, prétendent (1) que s'il n'y

1 Eſſe vero etiam Inane, ex eo manifeſtum fit, quod, niſi in rerum naturâ eſſet, non haberent corpora, neque ubi eſſent; neque quâ motus ſuos obirent, cum moveri ea quidem res evidens ſit.

Sane, ſi plena forent omnia, & materia rerum veluti ſtipata, non poſſent non eſſe omnia immobilia quia nec moveri quidquam poſſet, niſi omnia

, ou le logeroit-il ? il ne peut . .
: avec un autre corps : ce seroit intro-
ire une pénétration de dimension,
ntraire à l'ordre de la nature ; il faut
nc qu'il y ait quelque espace vuide
ur recevoir les corps. Si tout étoit
npli, il seroit impossible à ces mêmes
rps qu'aucun d'eux pût croître & aug-
enter ; les aliments, ou si l'on veut,
parties par le moyen desquelles se
t leur accroissement, ne pourroient
répandre & s'écouler, par l'empêche-
ent qu'elles rencontreroient en d'au-
s parties qui occupoient déja la
ace.

Les Cartésiens répondent à ces ob-
ctions, que le mouvement se fait par

corps. Quoiqu'il n'y ait, disent-ils, aucun vuide répandu dans l'eau, un poisson avance librement, parce qu'à mesure qu'il avance, il laisse de la place par derriere, où l'eau coule & se retire par un espece de mouvement circulaire. Mais cette réponse ne résout pas la difficulté; car il paroît que s'il n'y a point de vuide, il n'y aura pas la moindre partie de l'eau qui ait le pouvoir de commencer à se remuer, de céder & de quitter sa place. Comment le poisson pourra-t-il avancer, & agir au milieu d'une masse qui est également résistante de tous côtés, remplie de corps, qui, ne pouvant se pénétrer, ne doivent céder que par le secours de certains espaces vuides qui puissent les recevoir (1). Ainsi, loin que le mouvement du poisson dans l'eau serve de preuve contre

1 Nam quò squammigeri poterunt procedere tandem,
Ni Spatium dederint latices? Concedere porro,
Quò poterunt undæ, cum pisces ire nequibunt?
Aut igitur motu privandum est corpora quæque,
Aut esse admistum dicendum est rebus Inane,
Unde initum primum capiat res quæque movendi.

*Lucretius, de Rerum Naturâ*, Lib. I. Vers. 380.

tention qu'on fait à un ſeul & unique attribut par l'abſtraction qu'on fait de tous les autres, il ne ſuit point du-tout que ces autres ne puiſſent ſubſiſter ſans lui, & qu'il ne puiſſe ſubſiſter ſans les autres. Je puis trouver un attribut particulier auquel je m'arrêterai, & que je ſuppoſerai conſtituer l'eſſence du corps : ſi je tiens ſur ma main une ſphere peſante, par abſtraction je puis concevoir que la peſanteur eſt toute dans ſon centre, & ne faire attention qu'à l'idée de ce centre ; il ſeroit pourtant abſurde que je concluſſe de-là que la nature & l'eſſence du corps conſiſte dans ſa gravité. D'ailleurs, tout ce qui eſt dans le corps, ne nous eſt point connu, ou du moins ne pouvons-nous démontrer qu'il

uns des autres, & qu'on en prenne dix, il ſeroit ridicule de conclure qu'on eût cette choſe qui en exige trente abſolument; on en auroit au contraire une autre qui n'en demande que dix pour former ſon exiſtence. Il en eſt de même du corps, dont nous ne pouvons démontrer que nous connoiſſons les attributs; ainſi nous ne ſavons point préciſément ce qui conſtitue ſon eſſence.

La plupart des Philoſophes ont ſur cette queſtion des ſentiments très-différents. Ceux qui veulent que la nature du corps conſiſte dans la ſolidité, me paroiſſent mieux fondés que les autres qui la font réſider dans l'extenſion. « La » ſolidité, *dit Locke*, eſt une idée ſi » inſéparable du corps, que c'eſt parce » que le corps eſt ſolide, qu'il remplit l'eſ» pace, qu'il touche un autre corps, qu'il » le pouſſe, & par-là lui communique » du mouvement. Que ſi l'on peut prou» ver que l'eſprit eſt différent du corps, » parce que ce qui penſe n'enferme » point l'idée de l'étendue, ſi cette rai» ſon eſt bonne, elle peut, à mon avis, » ſervir tout auſſi-bien à prouver que » l'eſpace n'eſt pas corps, parce qu'il

„ l'autre. Il eſt donc évident que le
„ corps & l'étendue ſont deux idées diſ-
„ tinctes (1) „.

Lorſque les Cartéſiens exigent qu'on
leur explique & qu'on leur faſſe com-
prendre ce pur eſpace étendu & dénué
de tout corps, on peut leur demande
à eux-mêmes d'expliquer ce que c'e
que l'étendue dont ils parlent tant ; &
s'ils ne répondent qu'à leur maniere o
dinaire, & diſent que l'étendue, c'e
d'avoir *partes extra partes*, c'eſt-à-dir
que l'étendue eſt étendue, (car ce n'e
dire autre choſe, que de répondre q
la nature de l'étendue conſiſte à avo
des parties étendues, extérieures

lité & la nature des nerfs, répondroit que ce ſont des choſes composées de nerfs? Mais, objecte-t-on, il n'y a que la ſubſtance & l'accident qui méritent le nom d'être. L'eſpace n'eſt ni ſubſtance, ni accident; il n'eſt donc point un être, & par conſéquent n'exiſte point. Je réponds à cela, qu'il eſt vrai que l'eſpace pur n'eſt ni ſubſtance ni accident, mais qu'il eſt le lieu des ſubſtances & des accidents, & un être à ſa maniere: étant inconcevable qu'une ſubſtance exiſte, & qu'elle n'exiſte point en aucun lieu. Ainſi l'eſpace ne peut être ni ſubſtance ni accident, de même que la ſubſtance ou l'accident ne peuvent être l'eſpace; & ſi l'on en demande une explication plus claire, & qu'on perſiſte à nier qu'il ſoit un être, on eſt en droit de répondre qu'après avoir dit *que l'eſpace eſt une certaine étendue, qui fait que deux choſes ſont éloignées l'une de l'autre, & que c'eſt une certaine capacité propre à recevoir les corps*, on eſt en droit, dis-je, de répondre qu'il eſt des choſes dont on ne peut exiger que certaine définition; parce que dès qu'on eſt venu à ce qu'il y a de plus connu,

*ie certaine capacité prop-*
*les corps, est l'espace.* De même,
u'on est venu au point sur la nature
homme, de dire qu'il est un anima
nnable, si l'on en exige davantage
ie peut dire autre chose, si ce n'est
in animal raisonnable est un ani
qui raisonne, ou qui est raison
le (1).

Les Auteurs qui pressent si fort qu'c
r explique clairement ce que c'est qu
pace pur, & qu'on leur en dévelo
les qualités, seroient eux-mêm
en embarrassés, si lon exigeoit d'e
'ils expliquassent ce que c'est que
bstance qu'ils nomment à toute heu

1 Les idées simples sont telles précisément
xpérience nous les fait connoître; mai
on contents de cela, nous voulons nous en fo
... les nettes dans l'esprit, nous n'av...

& qu'ils citent à chaque instant. Ils me feroient plaisir de m'instruire, si, lorsqu'ils appliquent ce mot de *substance* à Dieu, l'Etre infini, l'Etre souverainement spirituel, ils le prennent dans le même sens, & en ont la même idée que lorsqu'ils l'appliquent aux esprits finis & aux corps? S'ils me disoient qu'oui, je les prierois de considérer qu'il faut donc que ces trois Etres, Dieu, les esprits finis, & le corps participant de la même substance, ne soient que des modifications différentes de cette même substance dont ils sont tous composés. C'est-là le systême de Spinosa dans tout son jour: & je crois qu'il est peu de gens éclairés qui se sentent portés à l'admettre. Si au contraire ils me répondoient qu'ils ont du mot de *substance* trois idées différentes, & que celle qui regarde Dieu, ne convient point aux esprits finis, ni celle des esprits finis au corps: *Définissez donc*, leur dirois-je alors, *ces trois idées par trois mots différents & distincts; faites-moi comprendre aussi clairement ce que vous ne me dites qu'obscurément par un seul, qui a à peine une unique signification claire*

lui succéder & occuper la place
fixes, immuables, & dans un
repos. Le vuide est donc poss
faut en convenir, ou nier que I
le pouvoir de faire cesser le mou
& d'annihiler la matiere ; auque
matiere est coéternelle avec lui.
qu'il n'a pas le pouvoir de l'ané
de la réduire à rien, il n'a pas
de la tirer du néant.

Voyons si l'on peut apporter
sons aussi fortes pour la néce
vuide, que pour sa possibilité.

## §. XV.

*De la nécessité du Vui*

dant de grands Mathématiciens l'ont admis dans ces derniers temps comme abſolument néceſſaire. Ils ont prétendu que ſans le ſecours du vuide, les mouvements céleſtes ne pouvoient avoir lieu; c'eſt le ſentiment (1) du grand Newton. Le ſyſtême qu'il a donné ſur l'harmonie de l'Univers & ſur la cauſe des différentes directions des aſtres, ſyſtême qui s'accorde toujours avec les plus ſures obſervations aſtronomiques, & qui n'eſt établi que ſur les regles de la plus ſublime Géométrie, eſt l'argument le plus fort qu'on puiſſe apporter en faveur du vuide.

Voilà, Madame, ce que je penſe ſur l'eſſence de la matiere, l'eſpace corporel, incorporel, & les petits vuides, répandus dans l'intérieur du Monde pour recevoir les atômes, ou les parties du corps les plus ſubtiles & les plus déliées. Ne croyez pas cependant que je ſois beaucoup plus perſuadé de l'opinion des Gaſſendiſtes, que de celle des Cartéſiens. Il eſt vrai que je la trou-

1 Omnino neceſſe eſt ut ſpatia cœleſtia omni materia ſint vacua.

Nevvt. *Opic. pag.* 313.

*Des Atômes des Epicuriens, de la matiere subtile des Cartésiens.*

TOus les Philosophes raisonnables qui vivent aujourd'hui, & ceux qui ont vécu dans les siecles passés, se sont accordés en ce point, que les premiere parties actives de la matiere doivent être extrêmement subtiles & déliées. Le Epicuriens & Gassendistes ont appell atômes ces corpuscules & ces premier ouvriers de la Nature; ils leur ont accordé plusieurs qualités, qui ont ét combattues par d'autres Philosophes.

De quelque prodigieuse petitesse qu soient les atômes, qui ne peuvent ton

rence de leur grandeur on explique aisément plusieurs effets de la Nature. Le nombre des especes de leurs figures différentes est inombrable, mais il n'est pas néanmoins infini (1); car les Gas-

necesse sit, res, quæ visum fugiant, innumeras esse. Licetne enim videre ventum, calorem, frigus, odorem, vocem, aut corpuscula quibus appellantibus hæc sentiuntur? Licetne corpuscula humoris, quibus vestes in littore suspensæ uvescunt, expensæ serescunt? Licetne ea, quæ deteruntur ex annulo diutius gestato, ex vertente cardine, ex sulcante vomere; ex lapide quem gutta cavat, quem incedentium gressus diminuit? Licetne ea, quibus planta aut animal increscit pubescens, tabescit senescens; aliaque id genus?

Non est interim reputendum, esse Atomos omnes ejusdem magnitudinis: nam alias quidem in iis majores, alias minores existere, rationi magis consonum est; &, hac re admissa, plurium quæ contingunt circa passiones animi circaque ipsos sensus, reddi causa potest.

Posse autem etiam infra sensum, magnitudinum varietatem incomprehensibilem dari, vel ex ea potest intelligi, quòd animalcula quædam sint, quorum tertia pars, si divisa intelligantur, visum fugiat; & nihilominus ipsis compingendis necessaria sit partium incomprehensibilis multitudo. Quot enim, quæso, exstent oportet ad conficiendum intestinum; ad conformandum oculos; ad componendum artus; ad contexendum animam: ad constituendum partes universè omnes, sine quibus intelligi animal quod vivat, quod sentiat, quod moveatur, non potest? *Philosophiæ Epicuri Syntagma P. Gassend.* Part. II. Cap. VI. pag. 254. Edit. in-4°.

1 Succedit Epicuri propria, atque ideo etiam à Lucretio deducta ratio, quæ aliqua tamen discussio-

illa longe infra sensum posita, atomosque dicta, quod sint insectilia, ex quibus, tanquam Elementis: seu primis Principiis mutuo coadunatis, majora ista contexantur & constent: nomine autem inanis intelligit spatium corpore non oppletum Alterum, esse Universum utraque hac re, ham est, tam corporum; maximeque atomorum, mul titudine, quam inanis spatii magnitudine infini tum, videlicet vult atomos innumerabili figuran varietate inter se discretas, & celeritate celerrim mobileis ferri infinito numero per inanis immensi tatem. . . . . Est autem responsio in promptu, no conficere; quod contendi, hanc rationem, quod tametsi concedatur esse inane infinitum, non per inde tamen dari concedatur infinitas atomos, u quarum sit mera & absque ratione suppositio; cur & sit petitio quæsiti, incursusque in modum Dia lelum, dari infinitas atomos, quoniam infini sunt Mundi, qui fieri ex illis debuerint, & da infinitos Mundos, quoniam sunt atomi, ex qu bus fieri debuerint, infinitæ. Quin etiam, ul concessum fuerit esse possint ex quibus sit factus h unicus Mundus. Et urgetur quidem, si inane ac mittatur magnitudine infinitum, si inane admi

ment parfait (1). On peut donc concevoir des atômes de figure *plate*, *sphérique*, *angulaire*, *réguliere*, *irréguliere*, *&c.* & qu'ils soient extrêmement petits, rien n'empêche qu'ils ne puissent être figurés, puisqu'ils retiennent une grandeur & une étendue.

quamdam divinam, quæ & potentissima simul, & sapientissima sit, sic nemo sanus unquan concedat aut eas atomos, ex quibus fit Mundus, factas non esse ab eadem causa; aut non fuisse simul ab ipsa compactas conformatasque in ipsum Mundum, potius quam sibi ipsis permissas, ut temere discurrerent, & casu potius quam sapientia coïrent & compingerentur. *Gassend. Oper.* Sect. I. Phys. Lib. I. Cap. II.

" Ceux qui entendent le Latin, trouveront ici les utiles réparations que Gassendi a faites au systême d'Epicure; & ceux qui ne le savent point, ont un précis de ce passage dans celui de Bernier, qui le suit. „

1 La seconde chose qu'avance Lucrece, est que les atômes sous chaque figure sont simplement infinis en nombre; c'est-à-dire, qu'il y en a une infinité de ronds, une infinité de figure ovale, &c.. Mais comme il n'apporte aucune preuve convainquante de cette infinité, & qu'il est certain d'ailleurs que la masse de ce monde qui comprend tous ces atômes, est finie, il suffit à un Physicien qui veut défendre les atômes, d'admettre qu'ils sont figurés, & que non-seulement le nombre des figures, mais même le nombre des atômes sous chaque figure, est incompréhensible. Bernier *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, Tom. I. pag. 175.

" On peut voir par ce passage, avec quelle sagesse Gassendi a épuré la philosophie d'Epicure, & l'a réduite & soumise à l'examen le plus sévere. „

lorsqu'un corps vient à être dis[...]
atômes qui le composoient, n'[...]
point endommagés; ils se délient
ment les uns des autres, & se [...]
tent en liberté, ou vont s'accro[...]
d'autres corps qu'ils augmentent [...]
dissent, étant les premiers princi[...]
tout ce qui existe dans la Natur[...]
l'atôme ne peut être divisé; c'est
niere & la plus petite partie de [...]
tiere, qui, à cause de sa solidité
sa dureté (2), ne donne point li[...]

1 Hæc, quæ sunt rerum primordia, [...]
test vis
Stringere; nam solido vincunt ea [...]
demum.
*Lucretius de Rerum Natura*, Lib. I. Vers. [...]

2 Quamobrem & necesse est, ut ea quæ [...]
principia compositorum corporum, sint [...]
plenæ, solidæ, immutabilis, ita omnino[...]

division. Ce n'est donc pas la petitesse de l'atôme qui le rend indivisible, mais sa nature pleine & solide, les corps n'étant divisibles & sujets à la dissolution, que par le vuide qui se trouve en eux; lequel donnant entrée à quelque force étrangere, occasionne leur ruine & leur destruction.

Les Cartésiens se récrient beaucoup sur cette définiton de l'atôme. « Il est aisé » de connoître, *disent-ils*, qu'il ne peut » y avoir des atômes, ou des parties » des corps indivisibles : car quelque » petits que soient ces corpuscules, dès » qu'ils sont étendus, on conçoit clai» rement que le côté qui regarde l'O» rient, n'est pas le même que celui qui » regarde l'Occident; ainsi on peut le » diviser. Et lorsque cette premiere di» vision sera faite, les côtés restants dans » les parties divisées qui seront vers l'O» rient, ne seront pas les mêmes que » ceux qui seront vers l'Occident : ainsi » on pourra faire une nouvelle division. » Et dès qu'on conçoit clairement &

sed indivisibile tamen propter sui soliditatem. *Philosoph. Epicur. Syntagma P. Gassend.* part. II. Cap. IV. pag. 40. in-12.

„ donc aſſurer que la plus petite
„ dès qu'elle a de l'étendue, pe
„ diviſée, parce que telle eſt
„ ture „.

Avant de vous apprendre ce
penſe ſur ces différentes opi
ſouffrez, Madame, que je vo
un mot de la matiere ſubtile
cartes, qui dans ſon ſyſtême t
place des atômes. Ce Philoſo
que dans le commencement Dieu
l'indéfinie maſſe de l'univers en q
qu'il fit tourner tous ces quar
leur centre; qu'en ſe heurtant
frottant les uns contre les autre
réduiſirent en pouſſiere, & for
pluſieurs grains ronds & can
& pluſieurs autres qui devinren

Il eût été à ſouhaiter que ce Philoſophe eût vécu du temps de Moyſe : il lui eût donné d'excellents conſeils ; car ce Prophete Juif ne ſavoit rien de ce tournoiement de quarrés, ou du moins il n'en dit pas un mot dans la *Geneſe*. Peut-être ne jugea-t-il pas à propos d'expoſer un ſyſtême auſſi Philoſophique aux Juifs, dont l'eſprit étoit encore appeſanti & accablé par leur ſervitude d'Egypte. Comment leur eût-il fait comprendre que tous ces quarrés avoient pu tourner ſur leur centre, tout étant plein, & la matiere & l'étendue étant infinies ? Car ces quarrés, en tournant ſur leur centre, occuperent plus de place que lorſqu'ils étoient en repos. Il falloit donc qu'au-delà de la matiere, ou de l'extenſion corporelle, il y eût du vuide pour faciliter ce tournoiement ; & ſi la matiere étoit infinie, & que tout fût plein, rien ne pouvoit tourner. On ne ſauroit dire que les corps cedoient les uns aux autres, puiſqu'il n'y en avoit aucun de fluide & de mou, & qu'ils étoient tous de la même qualité. Les Juifs qui n'avoient point aſſez de juſteſſe d'eſprit pour mériter le nom de

parmi eux qui eut un peu réfléchi, n'auroit pas manqué de dire qu'il ét impossible de concevoir que ces qu res, en se frottant les uns les autr eussent pu se briser & se réduire poudre, parce que tous les corps ét également solides, d'égale grosse & agités d'un égal mouvement, coins de ces quarrés, qui ne re voient pas plus d'impression d'un c que de l'autre, étoient également s tenus de tous côtés, & par conséqu ne pouvoient s'écorner, ni se rédu en poudre. Quoi qu'il en soit, la mat subtile de Descartes approche assez atômes d'Epicure, à la divisibilité p & il s'en sert aussi avantageusement les Gassendistes des corpuscules dur solides.

## §. XVII.

### *De la Divisibilité de la Matiere.*

IL paroît impossible, disent les Philosophes qui soutiennent l'indivisibilité de la matiere à l'infini, de se figurer qu'une chose bornée & limitée de tout coté, & qui est finie, puisse avoir en elle-même des parties infinies. Le tout n'est que l'amas des parties, & les parties prises ensemble ne peuvent être plus grandes que le tout. L'esprit se révolte lorsqu'on veut lui faire croire que le pied d'un moucheron peut être divisé en mille millions de parties, dont chacune peut être divisée en autant de mille millions, & que dans le pied de ce moucheron il y a un aussi grand nombre de parties divisibles que dans le monde entier, puisque les parties qui sont dans le pied du moucheron sont infinies en nombre, aussi bien que celles qui composent le monde, & qu'il n'est point deux sortes d'infinis.

Il paroît absurde de penser que dans une goutte de vin il y ait un assez grand nombre de parties, pour qu'elles puis-

t se mêler avec toute l'eau de la mer-
n est pourtant obligé d'admettre cet
ange paradoxe, lorsqu'on veut sou-
nir la divisibilité de la matiere.

Newton a adopté l'opinion de l'in-
ivisibilité des atômes ; & ce qu'il dit à
e sujet, est très-sensé & très-naturel.
Selon ce sage Philosophe Anglois : " Au
„ commencement Dieu forma (1) la
„ matiere en particules solides, massi-
„ ves, dures, impénétrables, mobiles,
„ de telles grandeur & figures, avec
„ telles autres propriétés, en tel nom-
„ bre & en telle quantité, & en telle
„ proportion à l'espace, qui conve-
„ noit le mieux à la fin pour laquelle
„ il les formoit ; & que par cela même
„ ... particules primitives sont so-

„ dis que ces particules continuent dans „ leur entier, elles peuvent constituer „ dans tous les siecles des corps d'une „ même nature & contexture; mais „ si elles venoient à s'user, ou à être „ mises en pieces, la nature des choses „ qui dépend de ces particules, telles „ qu'elles ont été faites d'abord, chan- „ geroit infailliblement. L'eau & la „ terre composées de vieilles particules „ usées & de fragments de ces particu- „ les, ne seroient pas à présent de la „ même nature & contexture que l'eau „ & la terre qui auroient été compo- „ sées au commencement de particules „ entieres. Et par conséquent, afin que „ la nature puisse être durable, l'alté- „ ration des êtres corporels ne doit con- „ sister qu'en différentes séparations, „ nouveaux assemblages & mouve- „ ments de ces particules permanentes, „ les corps composés étant sujets à se „ rompre, non par le milieu de ces par- „ ticules solides, mais dans les endroits „ où ces particules sont jointes ensem- „ ble, & ne se touchent que par un pe- „ tit nombre de points „.

Malgré ces raisons, les Cartésiens

*divise.* Les Philosophes qui sou
nent l'indivisibilité des atômes, ré
dent à cette objection que l'atôm
non-seulement indivisible à cause
petitesse, mais par sa nature dure &
lide, dans laquelle il n'est point de
de. Et si j'ose dire mon sentiment
une question aussi incompréhensib
vous avouerai, Madame, que je
qu'il doit y avoir dans la matier
certain point de *ténuité* & de *petit*
au-delà duquel rien ne peut être r
à moins, soit à cause de la dure
de la solidité qui constitue ce pre
principe des choses, soit enfin,
qu'on en dise, qu'il est contre l
miere naturelle de se figurer qu'un
fini & limité puisse avoir des parti
finies. Cela répugne presqu'autan

cru les éluder par un nombre de diſtinctions inutiles. Ils diſent que ces parties n'étant pas actuellement infinies, elles le ſont ſeulement en puiſſance : en ſorte qu'elles ne forment point un infini actuel, mais un infini en puiſſance, lequel eſt actuellement infini. Mais à quoi ſert ce galimathias, & ce fatras de mots inutiles ? Qu'eſt-ce que des parties qui ne ſont pas actuellement infinies, mais qui le ſont en puiſſance ? N'eſt-ce pas toujours dire qu'elles doivent l'être ? D'ailleurs, ou l'on peut comprendre ces parties dans un certain nombre déterminé, ou non. Si l'on peut les comprendre dans un certain nombre déterminé, elles ne peuvent donc produire une diviſibilité à l'infini ; & ſi l'on ne peut les comprendre, elles ſont néceſſairement infinies.

Deſcartes a auſſi ſenti toutes ces difficultés : il a voulu les éviter en ſe ſervant d'une défaite que Chryſippe avoit miſe en uſage long-temps avant lui ; mais il devoit prendre garde à combien de critiques elle avoit expoſé cet ancien Philoſophe, qui, pour trancher court, diſoit que les parties dans leſquelles la

matiere ou les parties de la matier
pourroient être divisées, n'étoient ni fi
nies, ni infinies (1). N'est-il pas absurd
de dire qu'une chose n'est point finie
qu'elle n'est point infinie, mais qu'ell
est *indéfinie*? J'aimerois autant qu'u
homme à qui l'on demanderoit si le
bouteilles de vin qui sont dans sa cave
sont en nombre pair ou impair, répon
dît qu'elles sont en nombre *indépair*
S'il en avoit bu quelques-unes, je lu
passerois cette réponse; car il faut avoi
réellement le cerveau troublé pour as
surer qu'une chose est, & n'est d'aucun
maniere. Je rends trop de justice à Des
cartes, qui a été réellement un de
grands hommes que l'Europe ait eue

d'approuver la dureté des atômes, qui ne recevant point de vuide, sont plus indivisibles par leur solidité & leur impénétrabilité, que par leur petitesse. Dans ces deux extrêmités, il tâchoit de se tirer d'affaire, en ne décidant point entiérement la question.

Il a été obligé d'agir de la même maniere, lorsqu'il a parlé des bornes de l'univers. Comme il n'admettoit point d'espace incorporel, il s'en suivoit de son systême que par-tout où il y a de l'étendue, il y a de la matiere ; & parce que quelque part qu'on veuille feindre, on peut encore concevoir au-delà des espaces étendus, il se trouvoit forcé de conclure que l'étendue étant infinie, la matiere l'étoit par conséquent ; ce qui devenoit sujet non-seulement à de grandes erreurs, mais même à des conséquences très-dangereuses pour la Religion. Pour se tirer de ce pas scabreux, il eut recours encore à l'*indéfinité*, & soutint que l'étendue du monde étoit indéfinie. Je m'étonne comment Descartes, lui qui avoit si sévérement repris les Scholastiques de l'abus qu'ils faisoient des mots, osa tomber dans le

même cas, & put dans deux chose
très-essentielles ne fonder son sentimen
que sur un jeu de mots & un *quolibet*
car comment peut-on traiter autremen
ce terme qui ne définit rien, & ne port
aucune idée dans l'entendement, si c
n'est celle du peu de certitude qu'a l
Philosophie qui se sert d'un pareil sub
terfuge?

Je vois déja, Madame, frémir tou
les Cartésiens, & me traiter d'igno
rant; mais,

*Dussent les Grecs encor fondre sur u*
*Rebelle,*

je n'avouerai jamais qu'il soit décent

re plus qu'eux-mêmes ; mais je leur
s hardiment que non-ſeulement je
nſe que le ſyſtême de Deſcartes eſt dé-
ſtueux en bien des choſes qui ne ſont
s aiſées à digérer, mais même qu'il
très-aiſé à quiconque le ſuit entiére-
ent, de devenir Spinoſiſte. Quelque ſa-
nt qu'il fût, il étoit homme, & com-
e tel, il étoit ſujet à l'humanité ; s'il
éclairci un grand nombre de difficul-
s, il a auſſi donné quelquefois dans
rreur ; c'eſt-là du moins le jugement
e fait de ſes ouvrages un de ſes plus
meux diſciples (1).

M. Deſcartes étoit homme comme les autres,
et à l'erreur & à l'illuſion comme les autres.
n'y a aucun de ſes Ouvrages, ſans même en
epter ſa *Géométrie*, où il n'y ait quelque mar-
de la foibleſſe de l'eſprit humain. Il ne faut
c point le croire ſur ſa parole, mais le lire,
nme il nous en avertit lui-même, avec précau-
n, en examinant s'il ne s'eſt point trompé, &
croyant rien de ce qu'il dit, que ce que l'évi-
ce & les reproches ſecrets de notre raiſon nous
geront de croire. Mallebranche, *de la recherche*
*a Vérité*, Liv. III. Chap. IV. pag. 186.



es principes du ... que je veuille ...
e plaise pourtant que je veuille taxer
Descartes, qui a été un des plus grands
génies du monde, & toujours très-per-
suadé de la spiritualité de Dieu, d'avoir
voulu favoriser l'athéisme. Mais je n'ai
fait ces réflexions que pour vous mon-
trer que des sentiments qu'on croit sou-
vent les plus innocents, on peut quel-
quefois tirer des conséquences les plus
pernicieuses. Il en est des Philosophes
ainsi que des amants : les uns prennent
pied sur le moindre mot, les autres sur
la moindre faveur. Ils sont cependant
tous également incertains ; & la Philo-
sophie est pour le moins aussi trom-
peuse que la plus fieffée coquette de

ofa, eſt infinie, & qu'elle ſoit par conſéquent néceſſairement Dieu, comme je l'ai fait voir par l'impoſſibilité de deux infinis, il faut néceſſairement qu'elle ait exiſté de tout temps ; car qui auroit pu la créer ? Il ſeroit abſurde de dire qu'un premier infini a créé un ſecond infini. Ne pouvant ſubſiſter enſemble, à plus forte raiſon l'un ne peut émaner de l'autre ; il faut donc néceſſairement que cette ſubſtance étendue ait exiſté de toute éternité, & qu'elle ait eu toutes ſes qualités, celle de l'intelligence, de la production, du mouvement, &c. Le ſentiment des anciens Philoſophes qui faiſoient Dieu coéternel avec cette ſubſtance étendue, & l'en diſtinguoient comme un être ſéparé, devient ridicule & tombe de lui-même, par l'impoſſibilité de deux infinis qui ſe préſentent toujours. Et ſi l'on veut abſolument que Dieu ſoit diſtinct de la ſubſtance étendue & infinie, il faut donc faire Dieu fini, & par conſéquent inférieur de beaucoup de la ſubſtance étendue, qui, étant elle-même infinie, eſt mille fois plus parfaite & plus digne d'être regardée comme la premiere Divinité.

gitation, ... & à se mettre en ... les autres, dans l'espace vuide qu'ils parcourent avec une extrême rapidité, jusques à ce qu'ils se soient raccrochés avec quelques autres. Ainsi l'augmentation de tous les divers corps n'est produite que par un nouveau ramas d'atômes; & la ruine & la destruction des autres, que par leur désanchaînement & leur fuite. La façon dont les parties principales d'un corps sensible à nos sens viennent à se désunir, peut nous donner une idée de la désunion des premieres parties actives de la matiere.

Il s'offre une difficulté dans le mo... vement perpétuel qu'on accorde a... ... qu'il est impo...

d'autres corps très-compactes, ſoient en mouvement, & cherchent à ſe détacher. On peut répondre que les corps les plus ſolides ſont remplis de petits eſpaces vuides qui favoriſent cette agitation, qui ne nous doit pas paroître extraordinaire, quoiqu'elle ne tombe pas ſous nos ſens, puiſque nous en voyons l'expérience tous les jours dans un morceau de plomb qu'on fond, & qui, dès qu'il eſt entiérement fondu, ſemble reſter ſur le feu dans un grand repos, quoiqu'il doive y avoir en lui un mouvement très-violent. Car dès que les parties actives du feu ont pénétré dans le plomb, après s'être inſinuées dans ſes pores, elles ne peuvent plus en ſortir, & y ſont retenues captives par d'autres parties actives du feu qui ſe ſuccedent perpétuellement les unes aux autres. Elles s'inſinuent donc de tous côtés, & déſaſſocient & délient juſqu'aux parties les plus petites du plomb, qui, ne pouvant ſe rejoindre tant qu'elles continuent d'être agitées, font que le plomb reſte liquide juſqu'à ce qu'on l'ôte du feu, & que les parties actives de cet élément qui l'avoit diſſous, ſe ſoient échappées

ious devons p... q...
raordinaire qu'il puiſſe y avoir un mouvement intérieur dans les corps les plus compactes, qui puiſſe dans les ſuites occaſionner leur deſtruction.

Il eſt pluſieurs corps légers & volatils où l'on apperçoit le mouvement perpétuellement, comme dans l'eſprit de ſalpêtre, celui qui ſe tire du mercure, de l'étain, & du ſublimé préparé. Tous ces corpuſcules légers ſont ſans ceſſe en mouvement, dès qu'ils ſont renfermés dans une bouteille.

## §. XX.

### *Du mouvement de la matiere ſubtile, & de l'attraction.*

ſeul qu'elle eſt étendue. " Toutes les
„ propriétés, *dit-il*, que nous apperce-
„ vons diſtinctement en elle, ſe rappor-
„ tent à ce qu'elle peut être diviſée &
„ mue ſelon ſes parties, & qu'elle peut
„ recevoir toutes les diverſes diſpoſitions
„ que nous remarquons pouvoir arriver
„ par le mouvement de ces parties „.

Vous voyez, Madame, que la ſeule choſe en quoi differe la matiere de Deſcartes & les atômes, ſoit pour la formation, l'augmentation & la deſtruction des corps, c'eſt qu'elle agit par la ſoupleſſe ſans le ſecours du vuide, au lieu que l'atôme ne ſe meut que par ſon moyen. Tous ces différents ſentiments ſont des ſuites néceſſaires des différents principes généraux que nous avons expliqués. Ainſi, admet-on le vuide une fois, il faut toujours raiſonner comme Gaſſendi : le bannit-on, il faut ſuivre Deſcartes.

Le grand Newton voulut montrer à ſes diſciples une route nouvelle ; il a cru que Dieu avoit imprimé quelque choſe de plus que du mouvement dans les atômes, & qu'il avoit accordé à toutes les parties de la matiere la for-

„ durs homogènes
„ nement, tiennent fortement ensem-
„ ble. Pour expliquer la cause de cette
„ cohésion, quelques-uns ont inventé
„ des atômes crochus; mais c'est po-
„ ser ce qui est en question. D'autres
„ nous disent que les particules des
„ corps sont collées ensemble par le
„ repos, c'est-à-dire, par une qualité
„ occulte, ou plutôt par un pur néant;
„ & d'autres, qu'elles sont jointes en-
„ semble par des mouvements conspi-
„ rants, c'est-à-dire, par un repos rela-
„ tif entr'eux. Pour moi, j'aime mieux
„ conclure de la cohésion des corps
„ que leurs particules s'attirent mutu
„ ellement par une force qui dans l

n'agit point, du moins par des effets ſenſibles. „

Cette vertu que Newton donne aux rps de s'attirer mutuellement, a ouvé de grands partiſans; mais elle eu auſſi & a encore de grands adver-ires. On a reproché à ce Philoſophe ı'il vouloit ramener les vertus occul-s des Peripatéciens; on lui a objecté ı'il faiſoit à peu près comme Ariſtote, ıi expliquoit les vertus de l'aimant, ı du moins croyoit les expliquer, en ſant qu'il attiroit le fer, parce qu'il voit dans ſoi une vertu attrayante. ſewton a répondu à cela que l'attrac-on qu'il admettoit dans toutes s parties de la matiere, pouvoit ſe émontrer par un grand nombre d'ex-ériences: & qu'il ne conſidéroit pas le rincipe général qu'il établiſſoit comme ne qualité qui réſultoit de la forme pécifique des corps, mais comme une oi générale de la nature, par laquelle es choſes mêmes étoient formées. Il rétendoit que la vérité de cette loi ſe nontroit à nous par les expériences; & l faut convenir que jamais Philoſophe ı'appuya ſon opinion par un auſſi grand

1 Ce que j'appelle *attraction*, peut ... p..
par impulsion, ou par d'autres moyens qui me
inconnus. Je n'emploie ici ce mot que pour si
fier en général une force quelconque, par laq
les corps tendent réciproquement les uns ver
autres, quelle qu'en soit la cause. Car c'est des I
nomenes de la nature que nous devons appre
quels corps s'attirent réciproquement, & qu
sont les loix & les propriétés de cette attracti
avant que de rechercher quelle est la cause
produit l'attraction. Les attractions de grav
de magnétisme & d'électricité s'étendent jus
des distances fort sensibles : c'est pourquoi elle
été observées par des yeux vulgaires ; & il p
en avoir d'autres qui s'étendent à de si petites
tances, qu'elles ont échappé jusqu'ici à nos o
vations ; & peut-être que l'attraction élect
peut s'étendre à ces sortes de petites distan
sans même être excitée par le frottement.

Car lorsque le sel de tartre coule par défailli
cet effet n'est-il pas produit par une attractio
tre les particules du sel de tartre & les particu
l'eau qui flottent dans l'air en forme de vap
Et d'où vient que le sel commun, salpêtre,
vitriol, ne coulent point par défaillance
n'est faute d'une telle attraction ? Ou bien,
quoi le sel de tartre ne tire-t-il point plus d'
... selon une certaine proportion à sa qu

» n'agit point, du moins par des effets
» sensibles. »

Cette vertu que Newton donne aux corps de s'attirer mutuellement, a trouvé de grands partisans; mais elle a eu aussi & a encore de grands adversaires. On a reproché à ce Philosophe qu'il vouloit ramener les vertus occultes des Peripatéciens; on lui a objecté qu'il faisoit à peu près comme Aristote, qui expliquoit les vertus de l'aimant, ou du moins croyoit les expliquer, en disant qu'il attiroit le fer, parce qu'il avoit dans soi une vertu attrayante. Newton a répondu à cela que l'attraction qu'il admettoit dans toutes les parties de la matiere, pouvoit se démontrer par un grand nombre d'expériences: & qu'il ne considéroit pas le principe général qu'il établissoit comme une qualité qui résultoit de la forme spécifique des corps, mais comme une loi générale de la nature, par laquelle les choses mêmes étoient formées. Il prétendoit que la vérité de cette loi se montroit à nous par les expériences; & il faut convenir que jamais Philosophe n'appuya son opinion par un aussi grand

dans l'ordre, puisqu'elle,
de la nouveauté, & que les Savants n
se laissent guere moins entraîner a
goût de la mode que les Dames. U
Philosophe, aussi ingénieux que savar
semble avoir été de ce sentimen
puisque, selon lui (1), *l'attraction*
*le vuide, bannis de la Physique par D*
*cartes, & bannis pour jamais se*
*les apparences, y reviennent rame*
*par Neuton, armé d'une force to*
*nouvelle, dont on ne les croyoit*
*capables, & seulement peut-être*
*peu déguisés.* Quant à moi, s'il n
permis de dire mon sentiment,
voue que je ne puis trouver extra
naire que bien des gens aient pei

permis de les regarder comme les *êtres de raison* des Scholastiques? Car, quelque chose qu'on puisse dire, il est bien difficile de concevoir que les corps ne puissent se mouvoir que par deux raisons, ou par la volonté immédiate de Dieu, ou par la percussion d'un autre corps. Or les Cartésiens & les Gassendistes n'admettent qu'un principe bien naturel; c'est que Dieu a créé une certaine quantité de mouvement qui subsiste toujours. Nous voyons réellement les effets de ce mouvement; mais quant à l'attraction générale, il faut la supposer par les conjectures, plutôt que par les démonstrations. Par exemple, si l'on demande à un Cartésien d'où vient que le fer a comme de lui-même le pouvoir de s'attacher à l'aiman, il répond qu'on sait qu'il sort d'un pôle de l'aiman une matiere insensible, qui rentre par l'autre pôle en forme de tourbillon, puisqu'on voit le tourbillon tracé tout d'un coup sur de la limaille d'acier. Ce tourbillon attache le fer à l'aiman, on chasse d'entre le fer & l'aiman la matiere déliée, ou l'air, dont le ressort ou le retour

& la fermentation qui les agite en to
ſens , aient leur principe imméd
dans le mouvement & dans l'impulſi
Si un Newtonien veut expliquer ce
difficulté , qu'on peut regarder com
un véritable prodige, il en ſera qui
pour dire que les parties du fer ſon a
rées par celles de l'aiman, parce q
l'attraction qui s'y trouve , eſt p
forte : & lorſqu'on lui demandera
que c'eſt que cette attraction , il d
que c'eſt une vertu par laquelle les p
ticules des corps s'attirent mutue
ment par une force, qui dans le cont
immédiat eſt extrêmement puiſſan
qui , à de petites diſtances , produit
opérations chymiques , & par la mê
raiſon la réunion du fer à l'aiman
l'on replique , & que l'on demande

Pour moi, je ne le crois pas; cependant il y a des gens, qui passent même pour fort savants, qui n'ont là-dessus aucun doute. Ne pourroit-on pas leur appliquer ce que dit M. de Fontenelle (1):
„ Lusage perpétuel du mot d'attraction,
„ soutenu d'une grande autorité, &
„ peut-être aussi de l'inclination qu'on
„ croit sentir à M. Newton pour la
„ chose même, familiarise du moins
„ les Lecteurs avec une idée prescrite
„ par les Cartésiens, & dont tous les
„ autres Philosophes avoient ratifié la
„ condamnation. Il faut être présente-
„ ment sur ses gardes, pour ne lui pas
„ imaginer quelque réalité; on est ex-
" posé au péril de croire qu'on l'entend.

Vous ne sauriez penser, Madame, à combien de gens il eût été utile de profiter de ces derniers mots. Il n'est rien de si commun que de voir aujourd'hui des personnes s'imaginer de comprendre ce que c'est que cette attraction, aussi parfaitement que les vérités les plus claires. Il est vrai qu'il y a parmi les plus célebres disciples de Newton

1 Eloges des Académiciens, &c. par M. de Fontenelle, Tom. II. pag. 302.

[illegible]
*Maître l'a dit*, leur convient p
ment ; mais quant aux autres, c
qu'ils reſſemblent à ces Chymiſ
mourant de faim & de ſoif, ſe
dent qu'ils ſavent le ſecret de
l'or & ſont les premieres dupe
premieres victimes de leur préju

Au reſte, la fureur de l'attrac
aujourd'hui plus forte en Holl
en Angleterre, que jamais ce
tourbillons imaginaires de Deſca
le fut en France. On voit des A
abandonner le Barreau pour s'o
de l'étude de l'attraction : des Ec
tiques oublient pour elle tous le
cices Théologiques. J'avoue que ſ

dans mon cabinet avec Descartes, Newton & Gassendi, qu'avec Cujas, Barthole, Coccéius & du Moulin.

Par la maniere dont je viens de vous parler, Madame, de l'attraction, maniere que bien de séveres Newtoniens trouveront indécentes, & qu'ils jugeront digne d'une punition exemplaire, vous croirez sans doute que je regarde l'opinion de Newton comme fausse; point du tout, Madame, détrompez-vous. Je la crois seulement incertaine: & peut-être, si j'écrivois à toute autre personne qu'à vous, la préférerois-je à celle des autres Philosophes; mais je me suis fait une loi de ne vous point donner pour certaines les choses où il n'y a qu'un nombre de probabilités, qui excedent pourtant celles qu'on trouve dans les raisons qu'on leur oppose. Je ne veux vous répondre que de la certitude des vérités évidentes. Loin de rejetter totalement l'attraction de Newton, il dépend de vous, quand vous voudrez, de vous convaincre que je suis Newtonien. Voyez, s'il vous plaît, & si vous avez le temps, la onzieme partie des *Mémoires secrets de la République des*

ue Messieurs ... ...
omplaisants que les Dames, & veulent
qu'on prenne un parti, j'ai opté pour
Newton, parce qu'à le tout prendre,
si je ne voyois pas des preuves bien évi-
dentes dans son systême, du moins j'y
découvrois moins d'erreurs manifeste
que dans celui de Descartes. Vous sere
peut-être curieuse de connoître les rai
sons qui ont déterminé mon choix ; j
vais vous satisfaire dans l'instant.

## §. XXI.

### *Examen du Systême de Descart*

JE vais commencer, Madame, p
vous parler des erreurs qui m'ont f
vous parler ... Descartes : n

:ment ; & par ces loix primitives,
ɪrps mu doit tendre à se mouvoir
.te ligne. Il produisit une quantité
ɪvement, qui doit toujours être
ɪe, & subsister dans tous les sie-
ɪns augmenter ni diminuer. Il di-
matiere en parties égales & cubi-
auxquelles il donna un mouve-
gal & circulaire sur leur centre.
:e qu'il arriva de ce mouvement,
ésulte l'harmonie de l'univers,
ɪ Cartésien qui va nous l'appren-
: nous donner le précis de tout le
ɛ de son Maître. « Dans ce mou-
ent (1), *dit-il*, l'intérieur de cha-
partie cubique devient un petit
ɔe, une petite boule : & les angles
nissent une poussiere infiniment
:e des parties irrégulieres & bran-
:s. La poussiere infiniment déliée,
la matiere subtile, ou le premier
ɪent ; les petits globes ou les pe-
boules sont la matiere globeuse,
ɛ second élément. De l'assembla-
e ces trois éléments naissent les

gine ancienne de la Physique moderne, *le P. Regnault*, Tom. I. pag. 100. Edit. :dam.

» propre, ...
» matieres diverſes tournent chacu
» ſur un centre commun ; de-là les to
» billons.
" La matiere ſubtile, ou la mati
» du premier élément, ayant moins
» force que les petits globes du ſeco
» élément pour s'éloigner du cen
» commun de ſon mouvement circu
» re, eſt repouſſée, & ſe trouve réu
» dans le centre même, ou vers le c
» tre du tourbillon ; & c'eſt le ſoleil,
» quelque étoile fixe.
" En divers tourbillons les parties
» plus groſſieres de la matiere ſubt
» & les parties branchues du troiſi
» élément s'accrochent, s'enchaſ

„ dans un tourbillon qui les force de
„ ſuivre la direction de ſon mouvement,
„ ce ſont des planettes : la terre en eſt
„ une, qui tourne autour du ſoleil, em-
„ portée par le tourbillon du ſoleil
„ même „.

“ Enfin, le mouvement & la tiſſure
„ des parties inſenſibles font les diffé-
„ rentes propriétés des corps ; de là
„ l'univers „.

Repaſſons ſuccinctement les principales opinions de ce ſyſtême, & nous les trouverons preſque toutes fauſſes. Vous avez déja vu l'abſurdité qu'il y a d'admettre la matiere indéfinie : & vous connoiſſez actuellement que c'eſt poſer un principe auſſi impoſſible qu'incompréhenſible, puiſqu'il faut qu'une ſubſtance ſoit abſolument ou infinie ou finie. Vous connoiſſez auſſi l'impoſſibilité qu'il y a que la matiere ait pu avoir ſon mouvement ſans le vuide, & former par conſéquent cette pouſſiere infiniment déliée, à laquelle Deſcartes donne le nom de matiere ſubtile, & dont il ſe ſert pour expliquer tout ce qui l'embarraſſe. Paſſons donc plus avant, & venons à ces tourbillons dont vous avez entendu par-

des de l'illustre M. de Fontenelle, vo
m'avez dit cent fois que si tous les Pl
losophes raisonnoient, s'expliquoient
écrivoient d'une maniere aussi clair
aussi enjouée & aussi amusante, on vo
roit bien plus de gens se piquer d'étud
la Philosophie. J'ai toujours souscr
vous le savez, Madame, aux justes él
ges que vous donniez à un des p
grands & des plus beaux génies de l'u
vers; mais j'ai toujours dit aussi que l
prit du monde ne pouvoit rendre vrai
qui ne l'étoit pas. Comme je me
fait une loi de ne vous parler jamais
de ce que vous pouvez entendre, je
contenterai de vous dire ici que pa
regles de Kepler, fameux Astronom
grand Mathématicien, regles de la v
té & de la justesse desquelles on

tourbillons ne ſont pas moins contraires aux regles du même Kepler; mais laiſſons ces raiſons qui peuvent vous paroître trop obſcures, & venons à d'autres qui ſoient plus à votre portée. Si jamais vous êtes curieuſe d'en voir qui ſoient un peu plus Mathématiques, je vous prierai de lire la onzieme Partie des *Mémoires ſecrets de la République des Lettres*. Je gagnerai à cela, puiſque je ſerai aſſez heureux pour que vous jettiez les yeux ſur un de mes Ouvrages. Revenons aux tourbillons. Comment eſt-ce que les planettes pourroient ſe mouvoir librement, & comment leur cours ne ſeroit-il point affoibli, & même interrompu, s'il étoit vrai qu'elles ſe muſſent autour du Soleil dans un milieu rempli de matiere? Il faut, pour admettre un pareil ſyſtême, avoir prouvé évidemment auparavant que le mouvement peut ſe faire dans le plein: or vous avez vu, Madame, que s'il n'y a point de vuide, il ne peut y avoir du mouvement. Les tourbillons rempliſſant tout l'eſpace, le cours des planettes doit donc être interrompu: or il ne l'eſt point; les différents tourbillons ſont donc des chimeres.

cie qui les ...
qu'elles ſoient dérangées & altérées
ces tourbillons, quoiqu'elles aient ſ
vent des directions très-contraires
leurs? Ne faut-il pas qu'elles trouv
des eſpaces vuides qui facilitent leur
ſage? Et s'il y a des chemins vuide
tout corps, que deviennent les tour
lons qui occupent tout l'eſpace 8
touchent mutuellement? D'ailleu
comment eſt-il poſſible, s'il n'y a p
de vuide, que les cometes, ces torr
d'une grandeur immenſe, & ſi rapi
n'abſorbent pas le mouvement part
lier d'un corps, qui n'eſt qu'un atô
eu égard à leur prodigieuſe étendue
ne les déterminent-elles pas par leur
ce ſi ſupérieure, à ſuivre leur cours?
venons de bonne foi, Madame,
... les Carte

§. XXII.

*Examen du Systême de Newton.*

NEwton ne pouvant goûter les tourbillons de Descartes, & sentant combien leur existence étoit impossible, établit un vuide immense, dans lequel il prétendit que les astres faisoient leur course, sans que rien si opposât. Les planettes avoient leurs révolutions dans différents cercles autour d'un même centre, & les cometes faisoient les leurs dans des cercles inégaux, excentriques, & différemment dirigés. Ce systême étoit simple, aisé à comprendre; mais il parut impossible à bien des Physiciens. Ils objecterent qu'il étoit impossible qu'un corps conservât toujours le mouvement circulaire sans une cause particuliere; parce que tout corps, dès qu'il est libre, ou qu'il n'est point arrêté par d'autres corps, enfile une ligne droite qui l'éloigne du centre de son mouvement, par cette loi reconnue par tous les Philosophes dans l'œconomie de l'univers. Les planettes, dans le systême de Newton, devoient depuis long-temps

ies au...

aire, une ligne ...

s'abîmer & s'anéantir da...

étoiles fixes.

Ces difficultés vous paroîtront assez considérables; vous en verrez bien d'au-tres tout à l'heure; mais dans quel sys-tème ne s'en rencontre-t-il point? *Elle n'embarrasserent point le Philosoph-* *Anglois*, dit en plaisentant un Aut-moderne de votre connoissance, d- une Lettre badine qu'il a écrite su- hypotheses de Descartes & de New- Souffrez que je copie ici ce qu'il a à ce sujet, cela m'épargnera la pe- dire de deux manieres différentes me chose. Je laisse ce soin pué- ...fesseurs de College qui éle- ...'ils destinent à l... ...son (1...

ment en raiſon de leur maſſe, ou pour me ſervir de ſes termes, *en raiſon inverſe de leur quarré de diſtance.* Dès-lors tous les corps peſerent les uns ſur les autres, & par les loix inviolables & inaltérables de l'attraction, s'attirerent mutuellement; ils attirerent le centre commun autour duquel ils tournoient, & furent attirés à leur tour par ce même centre. Les mêmes regles furent établies lorſque tous les corps qui tournent autour d'un centre, viennent à tourner avec ce centre particulier autour d'un centre également commun à d'autres corps. Dans ce cas, le centre commun attire également tous les corps & les centres particuliers, & en eſt auſſi attiré. Par cette loi univerſelle voici l'harmonie de l'univers développée.

« Les planettes & tous les corps céleſtes peſent les uns ſur les autres, en s'attirant mutuellement en raiſon inverſe du quarré de leur diſtance. Chacun des cinq Satellites de Saturne peſe ſur les quatre autres, & les quatre autres ſur lui; tous les cinq peſent ſur Saturne, qui eſt leur centre particulier. Saturne peſe ſur eux, & tous ces aſtres peſent

r le Soleil, leur centre général, ainſi que des autres planettes. Le Soleil peſe à on tour ſur tous ces corps qui peſent ur lui. C'eſt cette peſanteur, ou cette attraction mutuelle, qui ſeule eſt cauſe de la régularité des mouvements céleſtes & de toutes les merveilles, qui juſqu'aujourd'hui avoient paru devoir être toujours des myſteres impénétrables „.

“ Malgré cette attraction, ſi néceſſaire au ſyſtême de l'Anglois, & qu'il avoit créée ſi à propos, ſes adverſaires prétendirent que même en accordant qu'il y eût dans les corps cette puiſſance de s'attirer mutuellement, il ſeroit im-
…ſſible qu'elle fût la cauſe de la régu-
…céleſtes, puiſque

tres; l'une perpendiculaire, caufée par l'attraction qui les portoit au centre de leur révolution; & l'autre horizontale, qui les en éloignoit. Ainfi les aftres forcés de fe prêter à ces deux directions différentes, ne pouvant fuivre entiérement l'une des deux, furent obligés de partager le différent, & prirent le parti de décrire un cercle. Si l'on eût encore contrarié l'Anglois, il eût donné encore une troifieme direction aux globes céleftes, & une quatrieme même, fi fon fyftême en eût eu befoin „.

Voilà, Madame, le fyftême de Newton prefqu'auffi peu épargné que celui de Defcartes. Vous me demanderez fans doute: Hé! pourquoi donc le préférez-vous à l'autre, & ne le regardez-vous point comme impoffible? En voici les raifons, Madame, & vous favez que je vous ai dit fouvent que lorfque nous voyons une chofe évidemment fauffe, nous ne devons pas héfiter à la rejetter. Le fyftême de Defcartes eft précifément dans ce cas, je m'en démontre clairement la fauffeté. Mais ne vous rappellez-vous point que je vous ait dit auffi que parce que nous ne

comprenions pas comment une cho
pouvoit se faire, il ne falloit pas sout
nir qu'elle ne pût avoir lieu? Voilà e
core ce qui doit être appliqué au syst
me de Newton. Je ne connois pas,
est vrai, ce que c'est que l'attraction
mais je vois pourtant qu'elle est da
les parties de la matiere. Les expérie
ces Chymiques m'en convainquen
mille autres plus familieres me for
fient dans cette opinion; il est donc trè
plausible que la cause de la pesante
des corps & des différentes directio
des planettes vient par cette attracti
réelle, mais dont la nature m'est inco
nue. Voici bien plus; c'est que les a
versaires de Newton conviennent q

» Lune, *dit M. de Fontenelle* (1), est la
» moins réguliere des planettes : elle
» échappe assez souvent aux Tables les
» plus exactes, & fait des écarts dont
» on ne connoît point les principes. M.
» Halley, que son profond savoir en
» Mathématique n'empêche pas d'être
» bon Poëte, dit dans les vers Latins
» qu'il a mis au-devant de la troisieme
» Edition des principes de M. Newton :
*Que la Lune jusques-là ne s'étoit point laissée assujettir au frein des calculs, & n'avoit été domptée par aucun Astronome ; mais qu'elle l'est enfin dans le nouveau systême.*“ Toutes les bizarreries de
» son cours y deviennent d'une nécessité
» qui les fait prédire : & il est difficile
» qu'un systême où elles prennent cette
» forme, ne soit qu'un systême heu-
reux, sur-tout si on ne les regarde que
comme une petite partie d'un tout
qui embrasse avec le même succès
une infinité d'autres explications.
Celle du flux & du reflux s'offre si na-
turellement par l'action de la Lune
sur les mers, combinée avec celle du

Eloges des Académiciens, &c. par M. de
enelle, Tom. II. pag. 303. & suiv.

„ Soleil, que ce merveilleux Phén
„ mene semble en être dégradé.

§. XXIII.

*Récapitulation.*

VOilà, Madame, un détail des s
timents des Philosophes sur les premi
principes de la Physique; c'est par l
moyen qu'ils expliquent la plupart
effets cachés de la nature. Voyez que
doit être l'incertitude de leur raison
ments; car quelle conséquence évide
pourroit-ils tirer de principes aussi
évidents? Aussi crois-je, Madame, que
véritable Physique n'est autre chose qu
ne science expérimentale, qui nous

ttraction, &c. Mais qu'importe
ſavoir préciſément comment les
emiers principes agiſſent, dès qu'on
t le moyen de leur faire produire
ıne maniere ſure les effets que l'on
erche, & d'en retirer tout le profit
nt nous avons beſoin? Dieu en nous
chant les premieres opérations de la
ture, qui ſont des ſecrets connus
lui ſeul, nous a donné le pouvoir de
; occaſionner par des moyens dont
nous a accordé la connoiſſance. En ſe
ſervant les premiers principes de la
ıyſique, il nous a laiſſé une ſcience
périmentale qui ſuffit à nos beſoins,
qui eſt à la portée de tous ceux qui
ıt aſſez de curioſité pour s'y appliquer
ec attention. Pour contenter, Ma-
ıme, la vôtre, je vous dirai quelque
ıoſe ſur les principaux phénomenes de
nature; & ſuivant toujours ma maxi-
e ordinaire, je vous ferai remarquer
ppoſition des différentes opinions des
hiloſophes, qui s'accordant ſur la
alité des expériences, les interpre-
nt cependant par les principes de
urs ſyſtêmes, & par conſéquent ſont
ien d'accord ſur la réalité des faits,

mais entiérement opposés ſur la plup
des cauſes qui les produiſent.

Je crois, Madame, que la façon
plus commode de vous donner une i
juſte des phénomenes de la nature, c'
de vous montrer ces phénomenes ſ
quatre points de vue différents : l'air
feu, l'eau & la terre, ſans vous faire
trer dans de longues diſputes pour
voir ſi la matiere eſt homogene, co
me l'a ſoutenu Deſcartes, ou ſi les
ments ont une eſſence diſtincte & in
térable. Vous trouverez aſſez dans ce
me reſte à vous dire dequoi vous écl
cir: ſur ce ſujet, ſans en faire ici un p
particulier. Enfin je finirai de vous
tretenir de la Phyſique, en vous diſ

t vrai que ces connoiſſances
iniment perfectionnées par
nces très-curieuſes qu'on a
ces derniers temps. Séneque
ns ſes queſtions naturelles,
*la faculté de ſe reſſerrer &*
*r.* Dans le même Ouvrage,
16. il aſſure que *quand on le*
*qu'il ceſſe d'être libre, il s'ef-*
*dilater & de ſe mettre en li-*
manquoit-il à Séneque pour
toute la force du reſſort de
périence que les modernes
fuſil à vent : on ne peut nier
onnût ce reſſort; mais il en
force. Ariſtote s'eſt expliqué
ment ſur la peſanteur de
dit expreſſément *qu'un ballon*
*eſt plus peſant que lorſqu'il*
Qui eſt-ce qui feroit augmen-
ds le ballon plein d'air, ſi ce
r lui-même ? Il faut donc con-
onne foi que les Phyſiciens

rgo aliquam vim aër, & ideo modò
do expandit & purgat, alias contra-
ducit ac differt. *L. Annæi Senecæ Nat.*
V. Cap. VI.
cujus eſt, utrem inflatum plus pon-
acuum habere. *Ariſt.* Tom. I. Lib. 6.
346.

qu'ils ... point ...
verte jusqu'au point ... d'en faire usage
poids de l'air & d'en faire usage;
ce que nous allons voir.

§. XXV.

*Sur le poids de l'air, & si nature.*

IL est inutile de vous prouver est un corps; car puisqu'il agit qu'il nous cause des sensation sir & de douleur, il doit être corps seul pouvant agir sur le parties doivent avoir de l'éte ce qui est matériel devant en périence prouve démonstra solidité & l'impénétrabilité ... si l'on attache un ... &

l'eau d'arriver jusqu'au charbon, & fait autour de lui comme une espece d'enveloppe qui le défend des atteintes de l'eau.

Les parties de l'air doivent être très-subtiles & très-minces, puisqu'elles passent par des trous imperceptibles, & qu'elles se glissent dans les pores qui ne paroissent point à nos yeux. Elles doivent aussi être très-agitées, quoique moins que celles du feu; car elles ne détachent les parcelles des liqueurs, elles ne sechent les corps mouillés qu'en détachant par leur choc & par leur agitation continuelle ces mêmes parcelles, qu'elles enlevent cependant beaucoup moins rapidement que celles du feu, ayant un mouvement plus lent que ces dernieres.

Avant Torricelli, les plus grands génies parmis les Modernes, les Galilées & Kirchers, raisonnoient comme les Anciens, & attribuoient les effets qui sont les suites de la pesanteur de l'air, à l'horreur qu'ils croient que la nature avoit pour le vuide. Comme ils pensoient, par exemple, qu'il y en auroit si on tiroit le piston d'une seringue dont le bout trempe dans l'eau, sans que

pieds environ dans les pom[...]
tes, il fixa à ce point l'efficace de l'
reur du vuide. Torricelli, ayant ré
sur cette efficace, en conclut que
étoit vraie, il falloit que le mer
malgré son excès de pesanteur, m
jusqu'à trente-deux pieds. Il remp
mercure un long tuyau scellé he
quement par un bout : il mit
bout qui n'étoit point fermé,
vase de vif-argent. Le mercure d
descendit, & ne s'arrêta qu'à la
de vingt-sept à vingt-huit pouc
ricelli comprit alors que ce n'ét
l'horreur du vuide qui souten
dans les pompes aspirantes, o
dans le tuyau de verre

ſur la cime, s'apperçut clairement de la variation du mercure, qui deſcendit à vingt-ſix pouces trois lignes au pied de la montagne, à vingt-cinq pouces ſur le milieu, & enfin à vingt-trois pouces deux lignes ſur la cime, baiſſant toujours davantage, à meſure que la colomne d'air qui peſoit ſur le mercure qui étoit dans le vaſe, & qui s'oppoſoit à la deſcente de celui qui ſe trouvoit dans le tuyau, devenoit plus légere. On fait aujourd'hui cette expérience très-aiſément, ſans avoir la peine de monter ſur une montagne. On place dans le récipient de la machine pneumatique ce tuyau plein de mercure, & le vaſe dans lequel eſt le bout qui eſt ouvert. A meſure qu'on pompe l'air & qu'il en reſte moins dans le récipient, le mercure deſcend dans le vaſe. Enfin, lorſque tout l'air groſſier eſt pompé, il ne reſte plus de mercure dans le tuyau. Quand on remet l'air dans le récipient, ſelon la quantité qu'il y en entre, le mercure remonte dans le tuyau. On voit par-là tout le ſecret des pompes aſpirantes & des ſeringues, qui ſe rempliſſent d'eau lorſqu'on tire le piſton.

ture de la seringue, ne se trouvant p
pressée par l'air qui lui correspond
poids de celui qui pese sur la surfac
toutes les autres colomnes qui rem
sent le vase, le fait monter dans l
ringue, de même qu'on éleveroit l
d'un sceau dans une canne qui se
ouverte par les deux bouts, si l'on
fonçoit le bout d'en bas dans un
fait dans un tranchoir de bois, qui
vriroit exactement toute la surfac
sceau, si l'on appuyoit ce tranchoi
cette couverture, & qu'on pressât
ce moyen toutes les colomnes d
qui remplissent le vase, excepté
qui répondroit au trou de la canne
qui seroit obligée de monter & de
lever dans cette même canne.

Ceux qui admettent le vuide,

jusqu'à une certaine hauteur déterminée. Après cette élévation, c'est inutilement qu'on tire le piston, l'eau ne monte plus. Il faut donc que l'intervalle qui reste entre le piston qu'on continue d'élever, & l'eau qui cesse de s'élever soit vuide de l'air.

Les Cartésiens répondent à cette objection, qu'il y a des pores dans le corps de la seringue & du piston, & qu'entre les parties grossieres de l'air il y en a quelques autres plus délicates qui peuvent passer par les pores des corps terrestres: or, que les corps qui paroissent à nos yeux les plus compactes, soient excessivement poreux, c'est de quoi nous ne pouvons plus douter depuis l'invention des microscopes. Les parties de l'air doivent être bien plus petites que ces pores, puisque nous ne pouvons les appercevoir par le moyen des microscopes. D'ailleurs la matiere subtile, infiniment plus déliée que l'air, & qui peut pénétrer aisément dans les pores des corps les plus compactes, remplit l'espace qui se trouve entre le piston & l'eau. Nous en voyons une preuve dans l'expérience du tuyau de

que la lumiere est un corps, une ma-
:e subtile.

Il est à propos de remarquer que, oique l'air pese principalement de ut en bas, il agit aussi de bas en haut. l'on renverse une seringue, dont on bouché le bout, que le piston soit ›urné vers la terre, & qu'on lâche le iston, après l'avoir un peu tiré, il re- ɔurnera, comme de lui-même, avec mpétuosité frapper le bout de la serin- ;ue. Il faut remarquer deux choses dans :ette expérience. La premiere, que l'air extérieur qui frappe le piston qui ne trouve point de résistance dans la serin- gue vuide de tous corps, selon les Gassendistes, ou qui en trouve très-peu, selon les Cartésiens, dans la matiere subtile qui a rempli l'espace qui se trouve

le touche immédiatement: en ſorte que ſi l'air ne pouſſoit pas le piſton, il devroit néceſſairement reſter à la place où la main le laiſſeroit. La ſeconde choſe que nous devons obſerver, c'eſt qu'il eſt évident que la colomne d'air qui correſpond ſous le piſton qui eſt tourné vers la terre, eſt pouſſée de bas en haut par le poids des autres colomnes de l'air qui eſt à côté, de même que l'eau qui correſpond ſous le fond d'un vaiſſeau de cent pieces de canon, eſt pouſſée de bas en haut vers le fond de ce vaiſſeau; qu'elle ſoutient par le poids de l'eau qui eſt à la ronde à une plus grande hauteur, toutes les colomnes d'eau qui entourent le vaiſſeau, ayant vingt-cinq ou trente pieds de plus en hauteur que celle qui eſt immédiatement ſous le vaiſſeau, & ſur laquelle porte la quille du Bâtiment.

Quelques perſonnes demandent pourquoi, ſi l'air peſe, lorſque nous étendons nos bras, nous ne ſentons point la peſanteur de la colomne d'air qu'il ſupporte? il eſt aiſé de répondre à cette queſtion. Nous ne ſentons pas le poids de l'air qui peſe ſur nos corps par la mê-

Selon les loix de l'union
l'ame, nous ne sentons l
proportion des changem
produisent dans le corp
sens : or l'eau ni l'air
point de changements,
changements considérab
corps ou dans les sens. l
l'air & celles de l'eau, pou
les endroits imaginables,
lement, ou presque éga
un centre commun tou
de notre corps, lesquelles
forme de voûte, & soute
intérieur, soutiennent, sa
sans se déranger sensible
égal & presque égal des p
Donc il est naturel que no
point le poids de l'air qui

Parmi les expériences qui servent à prouver la pesanteur de lair, le barometre nous en montre une journaliere. Le mercure du barometre monte ou descend à proportion que l'air est plus ou moins pesant. L'air pese moins dans un temps pluvieux ; il pese plus dans un temps serein : & par conséquent il commence à peser plus lorsque le temps devient serein ; c'est pourquoi le mercure est plus bas dans le temps pluvieux, & plus haut dans le temps serein. De-là, le mercure baisse-t-il, c'est un signe de pluie : s'il monte, c'est un signe de beau temps. Dans la machine du vuide, dès que l'on commence à pomper l'air, & qu'il devient plus léger dans le récipient, le mercure baisse comme s'il alloit pleuvoir.

En un temps serein l'air paroît moins chargé de vapeurs, parce que les vapeurs plus atténuées par les rayons du Soleil, ou par la chaleur de la terre, plus déliées & répandues dans de plus grands cercles de l'atmosphere, interrompent moins les rayons de la lumiere. Cependant l'air est plus chargé & plus pesant, car alors les fleuves & les sour-

que, lorsque les vapeurs... nuages, l'air devienne plus pesant, il devient au contraire plus léger, par la descente des vapeurs qui précedent la pluie, & qui déchargent l'air insensiblement. D'autres vapeurs, réunies en gouttes sensibles, font monter l'air latéral, soit par leur poids quand elles tombent, soit par l'efficace de leurs ressort.

L'action de la pesanteur empêche de séparer perpendiculairement deux marbres polis; & répandue en tout sens, elle les tient attachés. Quand je les fais glisser l'un sur l'autre, l'air postérieur seconde mon effort, autant, à peu près, que l'air antérieur y résiste. De-là, peu d'obstacles à la séparation horisontale: mais il n'y a point d'air entre les deux ... séparation ...

l'air, ils se séparent comme d'eux-mêmes, n'étant plus soutenus par la pression de l'air.

## §. XXVI.

### *Sur le ressort & la pesanteur de l'air, & sur les efforts de cette pesanteur.*

LE ressort de l'air est évident en Physique : & il est d'autant plus parfait que le temps de la tension ne l'altere point comme celui du bois & de l'acier. Monsieur Bobertval, de l'Académie des Sciences, ayant laissé sa canne à vent chargée pendant seize ans d'air condensé & pressé, cet air, mis en liberté, parut n'avoir rien perdu de sa force élastique & de son ressort. L'air étant un corps plus simple que les autres corps à ressorts, il doit s'altérer plus difficilement.

La canne à vent montre parfaitement le ressort de l'air ; puisque dès qu'on l'y a resserré cent fois plus, si l'on veut, qu'il n'étoit resserré dehors, il pousse, dès qu'on lui rend la liberté, une balle de plomb si violemment, qu'elle va percer un plancher.

qui, ... ...
rieur se dégagent, & étant plus légeres, s'élevent au-dessus de la liqueur. Si l'on met un verre de bierre sous un récipient, & que l'on pompe l'air, de petites boules monteront d'abord en grand nombre. Si l'on continue de pomper, la bierre écume, parce que les particules d'air qui étoient resserrées & embarrassées dans la bierre, se trouvant dégagées par la cessation de la pression de l'air extérieur, se dégagent, se dilatent, s'enflent; & plus légeres que les parties de la bierre, elles montent rapidement à la surface de la liqueur. Si à la place de bierre on met de l'eau tiede, elle paroîtra par la même raison bouillir plus fort que si elle étoit sur un grand feu. Si l'on se sert de l'eau froide au lieu ... tiede, elle bouillonnera plu

leur, ou, pour me ſervir de termes plus clairs, par le choc des petites partticules de feu qui les ont heurtées, laiſſe aux particules d'air des iſſues plus libres pour ſe dégager.

## §. XXVII.

### *Sur la nature du feu & celle du ſoleil.*

MAlgré les peines que ſe ſont données les Philoſophes anciens & modernes pour connoître la nature des feux que l'Auteur de l'univers a placés à de grandes diſtances de la terre, tout ce qu'ils ont pu découvrir ſe réduit à la diverſité & à la régularité des mouvements ſenſibles & apparents de ces feux. Nous n'avons, Madame, aucune connoiſſance certaine de la matiere qui fait le corps du ſoleil & des étoiles. Les Phyſiciens anciens ont eu, à ce ſujet, un grand nombre d'opinions différentes. Quant aux modernes, ils ſont diviſés ſeulement en deux hypotheſes, qui ont été auſſi admiſes par les anciens. Nous verrons ici ſuccinctement les ſentiments des anciens : nous paſſerons enſuite à ceux des modernes.

THalès, un des plus an
ſophes de la Grece, élev
cides, faiſoit le ſoleil ſoix
plus grand que la lune. Il fu
des Grecs qui connut la vér
des éclipſes du ſoleil, produi
terpoſition de la lune entr
terre; & il ſoutint (1) que l
composé, ainſi que les au
d'une matiere terreſtre & en

Anaximandre croyoit (2)

1 Θαλῆς πρῶτος ἔφη ἐκλεί
τῆς σελήνης αὐτὸν ὑποτρεχούσης
οὔσης φύσει γεώδους, βλέπεσθαι
κατοπτρικῶς ὑποτιθεμένου τῷ δίσ
Primus Thales docuit ſolem defi
luna ad lineam infra eum fertur, q
terreſtri: idque in ſpeculis cerni, ſu
cum. Plutar. *de placitis Philoſoph.* Lib
Θαλῆς γεώδη μέν ...

leil étoit grand comme la terre, mais qu'un cercle qui eſt au devant de lui, & au travers duquel il s'exhale, contient vingt-huit fois autant de matiere que toute la terre. Il diſoit que ce cercle devant le ſoleil, dont la vingt-huitieme partie égale la maſſe de la terre, avoit une circonférence à peu près ſemblable à celle d'une roue de chariot, pleine d'un feu qu'elle répand comme par un tube. Voilà l'origine de l'idée qu'un Philoſophe moderne a voulu donner de la figure des aſtres. Cette roue, au travers, du moyen de laquelle s'exhale la lumiere des aſtres, reſſemble

Anaximander, ſolem terræ æqualem eſſe, circuli autem à quo erumpit halitus, & in quo fertur, quantitate molem terræ vicies ſepties contineri. *Id.* Cap. XXI.

*Ἀναξίμανδρος, κύκλον εἶναι ὀκτωκαιεικοσαπλασίονα τῆς γῆς, ἁρματείῳ τροχῷ τὴν ἀψῖδα παραπλήσιον ἔχοντα, πλήρη πυρός, ἧς κατά τι μέρος ἐκφαινούσης διὰ στομίου τὸ πῦρ, ὥσπερ διὰ πρηστῆρος αὐλοῦ, καὶ τοῦτ' εἶναι τὸν ἥλιον.*

Anaximander ſolem dixit eſſe circulum cujus duodevigeſima pars terræ molem æquet: orbita præditum, qualis fere eſt rotis curruum, ignis plena, qui quadam ex parte ejus effulgent per orificium tanquam per fiſtulæ foramen. Eumque ignem eſſe ſolem. *Id.* Cap. XX.

THalès, un des plus
sophes de la Grece, é
cides, faisoit le soleil
plus grand que la lune.
des Grecs qui connut la
des éclipses du soleil, pr
terposition de la lune
terre; & il soutint (1) q
composé, ainsi que les
d'une matiere terrestre &
Anaximandre croyoi

1 Θαλῆς πρῶτος ἔφη ἐ
τῆς σελήνης αὐτὸν ὑποτρέχο
οὔσης φύσει γεώδους, βλέπ
τοῖς κατοπτρικοῖς ὑποτιθεμένων τῷ
Primus Thales docuit solem
luna ad lineam infra eum fer
terrestri: idque in speculis cer
cum. Plutar. *de placitis Philoso*

Démocrite & Métrodore (1) étoient du ſentiment d'Anaxagore.

Xenophanès ſoutenoit (2) que le ſoleil étoit un feu, qu'il s'éteignoit, qu'il périſſoit, & qu'il en naiſſoit enſuite un autre. Plutarque nous apprend qu'il parloit dans ſes ouvrages d'une éclipſe de ſoleil qui avoit duré pendant un mois, & d'une autre qui avoit été ſi

1 Democritus, Anaxagoras, Metrodorus, maſſam aut lapidem igni candentem. Cap. XX.

*Δημόκριτος, Ἀναξαγόρας, Μητρόδωρος, μύδρον ἢ πέτραν διάπυρον.*

2 Extinctione rurſum autem naſci in ortu alium Narrationem porro adjecit de quodam ſolis defectu, qui totum duraverit menſem: & alio perfecto, qui diem in noctem mutaverit. Quidam nubium condenſationem cauſantur, quæ viſu non cernente eas, diſco ſolis obducantur. Cap. 19.

*Κατὰ σβέσιν, ἕτερον δὲ πάλιν πρὸς ταῖς ἀνατολαῖς γίνεσθαι. Παριστόρηκε δὲ καὶ ἔκλειψιν ἡλίου ἐφ' ὅλον μῆνα, καὶ πάλιν ἔκλειψιν ἐντελῆ, ὥστε τὴν ἡμέραν νύκτα φανῆναι· ἔνιοι νεφῶν πύκνωσιν τῶν ἀοράτως ἐπερχομένων τῷ δίσκῳ.*

Naſci ex inflammatis nubibus, quæ quotidie extinguantur, noctu quamvis rurſus carbonum inſtar accendantur; ortus quippe & occaſus nihil eſſe aliud quam accendi & extingui. Cap. 13.

*Ἐκ νεφῶν πεπυρωμένων, σβεννυμένων δὲ καθ' ἑκάστην ἡμέραν, ἀναζωπυρεῖν νύκτωρ καθάπερ τοὺς ἄνθρακας. Τὰς γὰρ ἀνατολὰς καὶ τὰς δύσεις, ἐξάψεις εἶναι καὶ σβέσεις.*

Chanionnés ...
ne fut pas chansonné de l
Tout ce qui paroît extraor
hommes & contraire à l
quand même il seroit vrai
pas au penchant qu'ils o
satyre.

Anaximenes prétendoit
étoit grand comme une fe
tarque ne nous apprend pa
tend par cette feuille. Il dis
mû & poussé, ainsi que
tres, par un air condensé

Anaxagore disoit (2)
étoit grand comme le P
qu'il étoit une grande
embrasée & resplendissa

1 Ἀναξιμένης, πλατὺν εἶς
... instar latu

Démocrite & Métrodore (1) étoient du ſentiment d'Anaxagore.

Xenophanès ſoutenoit (2) que le ſoleil étoit un feu, qu'il s'éteignoit, qu'il périſſoit, & qu'il en naiſſoit enſuite un autre. Plutarque nous apprend qu'il parloit dans ſes ouvrages d'une éclipſe de ſoleil qui avoit duré pendant un mois, & d'une autre qui avoit été ſi

1 Democritus, Anaxagoras, Metrodorus, maſſam aut lapidem igni candentem. Cap. XX.

Δημόκριτος, Ἀναξαγόρας, Μητρόδωρος, μύδρον ἢ πέτραν διάπυρον.

2 Extinctione rurſum autem naſci in ortu alium Narrationem porro adjecit de quodam ſolis defectu, qui totum duraverit menſem: & alio perfecto, qui diem in noctem mutaverit. Quidam nubium condenſationem cauſantur, quæ viſu non cernente eas, diſco ſolis obducantur. Cap. 19.

Κατὰ σβέσιν, ἕτερον δὲ πάλιν πρὸς ταῖς ἀνατολαῖς γίνεσθαι. Παριστόρηκε δὲ καὶ ἔκλειψιν ἡλίου ἐφ' ὅλον μῆνα, καὶ πάλιν ἔκλειψιν ἐντελῆ, ὥστε τὴν ἡμέραν νύκτα φανῆναι· ἔνιοι νεφῶν πύκνωσιν τῶν ἀοράτως ἐπερχομένων τῷ δίσκῳ.

Naſci ex inflammatis nubibus, quæ quotidie extinguantur, noctu quamvis rurſus carbonum inſtar accendantur, ortus quippe & occaſus nihil eſſe aliud quam accendi & extingui. Cap. 13.

Ἐκ νεφῶν πεπυρωμένων, σβεννυμένων δὲ καθ' ἑκάστην ἡμέραν, ἀναζωπυρεῖν νύκτωρ καθάπερ τοὺς ἄνθρακας. Τὰς γὰρ ἀνατολὰς καὶ τὰς δύσεις, ἐξάψεις εἶναι καὶ σβέσεις.

cissoient le disque du soleil. Il s
roit que le soleil, ainsi que to
astres, étoient formés par des
embrasées qui s'éteignoient to
jours, & qui se ralumoient com
charbons éteints. Ainsi, le leve
coucher du soleil & des astres
autre chose que les nuées qui s'e
moient & qui s'éteignoient. C'
au sujet de ce systême que l'o
dire avec Ciceron : Il n'y a. rie
absurde qui n'ait été dit par
Philosophe. *Nihil est tam abs
quod non dicatur ab aliquo Phi
rum.* Le même Xenophanès (1

1 Πολλὰς εἶναι ἡλίους καὶ σελη
κλίματα τῆς γῆς, καὶ ἀποτομὰς καὶ ζ
... δὲ καιρὸν ἐμπίπτειν τὸν δίσκ

qu'il y avoit plusieurs soleils & plusieurs lunes, & que chaque Zone avoit son soleil particulier, ainsi que sa lune. Selon lui le disque du soleil tomboit dans un certain temps dans une partie de la terre qui n'est point habitée, & il s'y dissipoit dans le vuide.

Empedocle admettoit (1) deux so-

terræ portionem à nobis non habitatam, & sic, tanquam in vacuum delato, deliquium accidere. Cap. 24.

1 Εμπεδοκλῆς δύο ἡλίους. Τὸν μὲν ἀρχέτυπον, πῦρ ἐν τῷ ἑτέρῳ ἡμισφαιρίῳ τοῦ κόσμου, πεπληρωκὸς τὸ ἡμισφαίριον, ἀεὶ καταντικρὺ τῇ ἀνταυγείᾳ ἑαυτοῦ τεταγμένον. Τὸν δὲ φαινόμενον, ἀνταύγειαν ἐν τῷ ἑτέρῳ ἡμισφαιρίῳ τῷ τοῦ ἀέρος τοῦ θερμομιγοῦς πεπληρωμένῳ, ἀπὸ κυκλοτεροῦς τῆς γῆς κατ' ἀνάκλασιν ἐγγινομένην εἰς τὸν ἥλιον τὸν κρυσταλλοειδῆ, συμπεριελκομένην δὲ τῇ κινήσει τοῦ πυρίνου. Ὡς δὲ βραχέως εἰρῆσθαι συντεμόντα, ἀνταύγειαν εἶναι τοῦ περὶ τὴν γῆν πυρὸς τὸν ἥλιον.

Empedocles duos soles facit. Unum primigenium ignem, in altero globi mundi semisse : qui cum semissem impleat, semper ex adverso situs suæ repercussioni splendoris. Alterum in altero semisphærio resplendentiam hujus, quod semisphærium impleatur aëre cum calida natura permisto ; hanc resplendentiam à rotunditate terræ reflecti in solem crystallinum, & cum motu ignei elementi circumtrahi ; utque verbo dicam, solem esse resplendentiam ignis qui est circa terram. Cap. 20.

ſoleil étoit telle qu'elle nous paroiſſoi
ſans y admettre aucune diſtinction. C
pendant, Plutarque nous apprend (
qu'Epicnne ne décidoit rien ſur les d
férentes opinions des Philoſophes à
ſujet, & qu'il diſoit que les unes &
autres pouvoient être vraies, mais qu'
cune ne l'étoit évidemment. Le ſav
Gaſſendi, dans ſa Philoſophie d'Epicu
a traité d'une maniere très-curie
cette queſtion; & il prouve qu'il
avoit point autant d'abſurdité qu'o
le figure, dans le ſentiment d'Epic

1 Ἡράκλειτος, εὖρος ποδὸς ἀνθρωπ
Heraclitus, latitudine veſtigii humani. Ca
2 Nec nimio ſolis major rota nec minor
Eſſe poteſt, noſtris quam ſenſibus eſſe vider
*Lucretius de Rerum Natura*, Lib. I. v. 165. &
3 Ἐπίκουρος πάλιν φησὶν ἐνδέχεσθ

parce qu'il considéroit de deux manieres la grandeur du soleil, la premiere selon nos sens, & la seconde selon la grandeur même des astres. J'ai traduit ce chapitre de Gassendi, je l'ai placé au bas de la page (1), & vous y verrez,

1 Ad magnitudinem vero solis siderumque aliorum quod spectat, ea considerari potest vel secundum nos, vel secundum se; & secundum nos quidem, ea tanta est, quanta & apparet: quippe sensus non fallitur: & quidquid oculus in ipsis conspicit magnitudinis, sic in ipsis est, ut neque habeant aliquid extra circumductum qui conspicitur, neque, quicquid habent, intra eundem non habeant.

At vero spectata magnitudo secundum se, seu rem ipsam quod attinet, potest ea esse aut paulo major, aut paulo minor, aut præcise quanta videtur. Ista nimirum varietate exhibentur sensibus ignes, qui apud nos ex intervallo interdiu noctuque spectantur; si quidem aut tanti, quanti & sunt apparent, quemadmodum flamma lucernæ si spectetur cominus; aut minores, ut dum eadem flamma interdiu eminus quo conspicitur; aut majores quam revera sint, ut dum rursus eadem flamma noctu eminusque spectatur.

Dico autem, paulo aut minor aut major; siquidem isthæc diversitas, ut verus nempe circumductus ultra aut citra illum, qui à nobis conspicitur, sit, esse admodum magna non potest; idque desumpto quoque aliunde ex nostris ignibus argumento. Nam ex quantocumque intervallo alicujus ignis calorem sentimus, ex eodem & species illius justa nobis apparet: ut proinde, cum solis calorem hinc, unde à nobis videtur sensimus, magnitudo illius justa esse evariata sensibiliter admodum non possit.

cum scriptione confusa exhibent
iis, qui intueri illum sustinent
diserta est: & ipso lunae circum
distinctius percit. Et stellae qui
tremulisque radiis quasi excurre
hoc ipsum aliunde arguit esse ea
ut diserte conspici valeant, qua
nos ignes cominus intuemur, par
tes tremulique sunt; quos eminu
rantesque apparent.

Confirmatur rursus, quia, si d
suam justam ob intervallum a
magis amitterent colorem; cor
longinquo prius desinere germen
quam prae exilitate prorsus cont
nullum intervallum sit ad hoc p
modatius ( neque enim prolixius
non idcirco nihilominus sidera
num colorem.

Ac possunt quidem plurima ad
urgeri; at vero ea nullo solve
cuis manifestis adhaeserit rebus;
de natura ostendimus: ubi, illa
de magnitudine spectata & sec
cundum nos, declaravimus nihi
illum, qui dixit esse solem pedis
re; & illum qui esse multis vicibu

court risque de se tromper, si l'on prend

infixos ; horum siquidem nihil est quod repugnet, quodque non habeat aliquam cum rebus apparentibus consonantiam. *Philosophiæ Epicuri Syntagma. Sect. IV. Cap.* 3. *Aut.* Petro Gassend.

Pour ce qui regarde la grandeur du soleil & des autres astres, on peut la considérer ou par rapport à nous, ou en elle-même ; par rapport à nous elle est certainement aussi grande qu'elle nous paroît ; car le sens lui-même ne peut être trompé, & l'œil qui apperçoit cette grandeur apparente, y voit tout ce qui est renfermé dans la ligne qui la circonscrit, & ne peut rien voir au-delà.

Quant à la grandeur réelle, elle peut être ou un peu plus grande ou un peu moindre, ou précisément telle qu'elle paroît ; c'est ainsi que nous paroissent les feux que nous voyons sur la terre à quelque distance de nous, de nuit ou pendant le jour ; car ou nous les voyons tels qu'ils sont, comme la flamme d'une chandelle qui est proche ; ou moindres, quand cette même flamme est vue de jour & dans l'éloignement : ou bien enfin plus grands, si nous l'appercevons de nuit à une distance considérable.

J'ai dit que la différence de la grandeur réelle à la grandeur apparente ne pouvoit être fort grande ; & cela se montre par les mêmes exemples que nous avons rapportés des feux que nous appercevons sur la terre, car à quelle distance que nous éprouvions la chaleur de quelque feu, elle nous paroît toujours être à l'endroit d'où nous l'appercevons ; or, telle étant la perception dans l'œil que nous avons du soleil, il faut que sa grandeur réelle ne différe pas considérablement de ce qu'il nous paroît.

Pour prouver que la distance des astres ne fait rien à la perception que nous en avons, il faut remarquer que ce que nous voyons dans un grand éloignement, nous paroît toujours confus & d'une figure indéterminée ; mais qu'on regarde le soleil autant que les yeux peuvent le fixer, il nous sem-

allez a des feux qui ... ... ,
puisqu'elles nous praroiffent étincelantes avec
certaint trémouffement ; mais cela même fait
d'un autre côté , qu'elles font dans une affez gra
proximité de nous, les feux que nous apperce
fur la terre nous paroiffant plus fixes dans l'é
gnement

Une autre confidération qui doit nous per
der , c'eft que les étoiles perdroient plutôt leur
leur, qu'elles ne nous fembleroient petites e
fuppofant fort éloignées ; car il eft sûr que
objets qui s'éloignent de nous, changent de co
à nos yeux d'une maniere très-fenfible ; or les
ne changent point leur couleur ordinaire , quo
le milien , au travers duquel nous les voyons
la leur faire perdre.

On pourroit faire bien des remarques fur ce f
& il fe préfente quelques difficultés qu'il fera
de réfondre , fi l'on veut ne s'en tenir qu'à c
eft évident. Comme nous l'avons montré
notre Ouvrage fur la nature des chofes, où
parlant de la différence qu'il peut y avoir en
grandeurs apparentes & les grandeurs réelles ,
avons fait voir que le fentiment de celui qui
que le foleil n'a qu'un pié de largeur, & de
qui le faifoit plufieurs fois auffi grand que le
ponefe , & de celui-là même qui le fuppof
grand que la terre , font à peu près égalemer
... la grandeur des chofes ai

## §. XXIX.

### *Sentiment des Modernes sur la nature du Soleil.*

LEs modernes ont déterminé la grandeur du soleil à un million de fois plus considérable que celle de la terre, selon le calcul de M. Cassini. Quant à la nature de cet astre, ils n'ont admis & n'admettent encore aujourd'hui que deux opinions. La premiere consiste à regarder le soleil comme un corps composé de matiere rameuse, plus grossiere que l'air, qui, par son mouvement, presse la matiere étherée répandue dans l'univers, & la fait agir sur nos yeux. La seconde opinion est suivie par ceux qui veulent que le soleil soit un globe de feu, & qu'il nous envoie à chaque instant des rayons de lumiere, émanés de

paroît orbiculaire, qu'elle peut être réellement ou sphérique ou entiérement plate ; rien n'empêchant qu'on ne les suppose des disques ou des cilindres, ou ayant une figure conique, ou bien même comme des cloux attachés au ciel ; puisque rieu de tout cela ne repugne absolument à leur figure apparente, & qu'elles ont même avec elle une certaine analogie *Abrégé de la Philos. d'Epicure*, *Sect.* 3. *Chap.* 3 par Pierre Cassendi.

de très-grands hommes.

## §. XXX.

*Examen du sentiment des Philo[sophes] qui veulent que le [Soleil ne] soit pas un globe de feu. Réflexi[ons] sur la ressemblance des propri[étés] du son & de la lumiere.*

IL y a, Madame, entre les propri[étés] du son & de la lumiere une très-gra[nde] ressemblance, qui, considérée avec [soin,] peut servir beaucoup (selon les Ph[ilo]sophes Anti-Newtoniens) à décou[vrir] de quelle maniere ils agissent.

C'est par des lignes droites qu[e la] lumiere & le son parviennent à n[ous,] nous affectent & nous causent de[s]

xion & cette réfraction se trouvent également dans le son. L'écho nous rend le son par réflexion, comme le miroir nous présente les objets.

La lumiere passant d'un milieu plus dense dans un milieu plus rare, ou d'un plus rare dans un plus dense, essuie toujours quelque changement dans sa direction. Cette même réfraction se trouve dans le son qui passe au travers d'une muraille ou de quelqu'autre corps pour parvenir jusqu'à nous. Alors la réflexion ou le changement de direction que souffre le son, fait qu'on se trompe en jugeant de l'endroit d'où il est parti.

Le son consiste dans un mouvement vibratoire des particules de l'air; c'est une vérité dont on ne sauroit douter, & qu'on peut démontrer à chaque instant. Une cloche qu'on sonne, une corde de violon pincée, ne sauroient produire que des vibrations, des frémissements dans le fluide qui les environne: or, elles produisent le son; donc il est causé par des vibrations dans ce fluide. Ces vibrations doivent être de l'air, puisque, lorsqu'on a pompé l'air dans la machine du vuide, l'on

plusieurs expériences
cent quatre vingt toisi
Si nul obstacle étrang
son cours, il feroit
vingt lieues de France
L'air étant un fluide él
qu'une de ses parties
primée par quelque
sortir de son état natu
en devenant plus gran
comprime les parties
leur tour, communiqu
sion à celles qui les
sorte qu'elle se fait senti
très-considérables, que
devienne continuelleme
vîtesse avec laquelle un
pression se répand, déper
& de la densité conjoin

compression, quoiqu'elle soit transmise bien loin, n'étant pas suivie d'autres compressions, ne cause pas des vibrations dans les particules de l'air, & la force se perd & se dissipe dans la propagation. Il faut pour former le son, des compressions réitérées, c'est à-dire, que chaque particule de l'air doit avoir un véritable mouvement vibratoire, en sorte qu'elle soit comprimée & ratifiée alternativement, & que l'organe de l'ouie en reçoive des impressions réitérées.

C'est le nombre de ces impressions [r]eçues dans l'organe de l'ouie, dans un [t]emps fixé, qui détermine l'essence du [so]n, & qui fait que nous jugeons s'il [est] grave ou aigu. Les vibrations sont-[ell]es promptes & très fréquentes, c'est [un] son aigu; & ce son est d'autant plus [aig]u que les vibrations sont plus promp-[tes] & plus fréquentes. Par la même [rais]on, plus elles sont lentes, plus le son [est g]rave. Une corde plus courte qu'une [autr]e rend un son plus aigu, parce [qu'e]lle fait dans un temps égal un plus [gran]d nombre de vibrations que celle [qui e]st plus grande. De-là le son des

l'air, dès que la co...
plus.

Si l'on réfléchit, disent les Anti-
toniens, sur la ressemblance qui se t
entre le son & la lumiere, on con
qu'il est naturel que la productio
lumiere se fasse de la même m
que celle du son. Nous venons d
que la production du son consist
la propagation d'un mouvement
toire par l'air. Il est donc très n
selon les Anti-Newtoniens, que
miere consiste dans une pareille
gation d'un mouvement vibratoi
un autre milieu élastique, plus
plus subtil que l'air. Voici comm
plique M. Euler à ce sujet. „ Av
„ d'embrasser, dit-il, ce sentim
„ faut lever un obstacle de la c
...

„ tenoit que les rayons de la lumiere „ ſortoient immédiatement du ſoleil ; „ il ſemble que l'hypotheſe du vuide ait „ porté ce grand Philoſophe à ſoutenir „ ce ſentiment : quoique par ce même „ mouvement rapide de la matiere ſo- „ laire, il a été obligé de remplir tout „ l'univers. Mais il y a de ſi fortes ob- „ jections à oppoſer à cette hypotheſe, „ & elle ſe trouve expoſée à de ſi gran- „ des difficultés, que nous nous trou- „ vons obligés de l'abandonner tout à „ fait. En premier lieu, nous ne pou- „ vons pas nier l'exiſtence d'un Ether „ ou d'un fluide incomparablement „ plus ſubtil & plus élaſtique que l'air. „ Les phénomenes de la dureté, de l'é- „ laſticité, de la peſanteur, du magne- „ tiſme & de l'électricité des corps, „ prouvent abſolument l'exiſtence d'un „ tel fluide, ſi nous ne voulons pas re- „ courir à des qualités occultes. Or, „ l'exiſtence d'un tel fluide eſt abſolu- „ ment incompatible avec l'exploſion „ actuelle des rayons du ſoleil „.

Aux objections de M. Euler joignons-en encore pluſieurs autres, afin que vous ne m'accuſiez pas, Madame, de les

ſiens & les autres Philoſophes
ſentiment reſſemble pour le fonc
de Deſcartes) étoit véritable,
de la matiere du Soleil ſeroit ſi
que cet aſtre ſeroit détruit &
depuis long-temps. Il eſt impoſſ
cet aſtre ſoit un globe des pa
ignées, de feu élémentaire. I
principales propriétés du feu, c'
de ſe répandre de tous côtés,
n'eſt pas retenu par quelqu'obſ
le Soleil étoit un globe de feu
taire, s'il n'étoit pas un corp
un ſeul inſtant d'émanation
pour le détruire; il auroit ét
preſqu'auſſi-tôt que formé. Il e
de même des étoiles, ſi elles
été compoſées de parties ignées
ties du feu étant dans une

objection des Newtoniens. Quelques-uns d'eux prétendent que le Soleil ne se dissipe pas par l'émanation & par l'expansion, parce que l'atmosphere qui l'entoure, repousse sans cesse vers lui les particules ignées & lumineuses qui émanent de sa surface. Mais l'existence de ce prétendu atmosphere est impossible selon les Cartésiens, en suivant même le systême de ceux qui veulent que le Soleil soit un globe de feu élémentaire, & qui prétendent qu'il nous envoie les parties ignées dont il est composé. Car si cet atmosphere est assez épais & assez dense pour arrêter l'expension & la dissipation, il doit aussi repousser les parties lumineuses, & parconséquent empêcher la lumiere de venir jusqu'à nous : & s'il n'est point assez dense pour s'opposer au passage des particules ignées, il ne peut aussi empêcher l'expension & la destruction du Soleil, qui doit lui-même être dissipé par les particules qu'il envoie sans cesse hors de lui.

Presque tous les Philosophes adoptent aujourd'hui le systême de Copernic, & placent le Soleil au centre des

même vraisemblable. Car les
les de feu qui composent le
doivent tendre au centre de
puisque tout ce qui est corps
tendance déterminée vers un
Or toutes les parties ignées
tendant vers son centre, comm
vent-elles acquérir une force
assez grande pour s'éloigner
me centre avec tant de force &
vîtesse ? Et comment peuvent-
courir en sept ou huit minute
trois millions de lieues, ain
prétendent ceux qui soutienne
lumiere nous est transmise du S

S'il faut croire les Cartésien
ques autres Philosophes, les
niens qui veulent que le Sole
globe de feu, fournissent d

„ ce qu'ayant plus de maſſe que les „ autres globes, il les force à tourner „ autour de lui. . . Il eſt donc néceſ- „ ſaire dans le ſyſtême de l'attraction „ que le ſoleil ſoit un corps ſolide, & „ qu'il tende vers un centre. Mais ſi „ le feu du Soleil tend vers ſon centre, „ par quelle puiſſance s'en éloignera- „ t'il toujours? „

Mais enfin une raiſon qui, ſelon les Cartéſiens, diſoit forcer tous les Newtoniens, les Gaſſendiſtes & les Partiſans du vuide, à convenir que le Soleil ne ſauroit être un globe compoſé de feu qui nous envoie ſans ceſſe de parties ignées, c'eſt que depuis la création du Soleil, ſes parties auroient dû néceſſairement remplir tout le vuide qu'ils admettent.

Par toutes les raiſons que je viens de vous rapporter, les Anti-Newtoniens concluent que la lumiere eſt un mouvement de vibrations de la matiere éthérée, prompt & droit.

Voici, Madame, comment ces Philoſophes prétendent que la lumiere produit des ſenſations; de même, diſent-ils, qu'une impreſſion de l'air ſur l'or-

ébranler les nerfs ; & la ...
tant nos sens , n'est que la perce
d'une suite d'impression de la m
étherée. Par exemple, trois mill
pressions imprimées au fond de l
causeront une perception differe
celle que produiront quatre mill
pressions. De même que la diversi
sons vient uniquement du dif
nombre d'impressions qui se font
à l'organe de l'ouie dans un tem
terminé , de même aussi la qu
d'impressions qui frappent les yeu
un temps déterminé, produit la
sité des objets qui s'offrent à la

§. XXXI.

*Sentiments des Newtoniens*
*nature du soleil.*

rent cet aſtre à un grain de muſc qui envoie ſans ceſſe autour de lui des corpuſcules odoriferens, ſans qu'on puiſſe s'appercevoir qu'il perde rien de ſon propre poids. Ces Philoſophes ajoutent que probablement le Soleil darde de ſes rayons en proportion avec ſa groſſeur, qui ſurpaſſe environ un million de fois celle de la terre, & avec la vîteſſe dont il roule ſur lui-même en vingt-cinq jours & demi. Ils prétendent que l'objection qu'on fait ſur la néceſſité de la diminution, & enfin de la perte totale de la ſubſtance du Soleil, n'a aucune ſolidité, attendu la légéreté du poids de la lumiere (1), *le Soleil n'en fourniſſant qu'une once peſant en un jour, & en recevant de tous les autres Soleils.* ( Actuellement que vous avez lû, Madame, la pluralité des Mondes de l'illuſtre M. de Fontenelle, vous ſavez que toutes les étoiles fixes ſont autant de Soleils.)

Les Newtoniens apportent encore des raiſons pour détruire l'analogie que je viens de vous faire remarquer contre

1 Elements de la Philoſophie de Nevvton, &c. *par M. Voltaire*, pag. 7.

d'ondulation, di
dans son chemin
ne s'arrête pas : il
& s'étend au-delà
cle. Si l'on sonne d
colline, ceux qui
de la colline, à l'
sonnent, entendent
cor, malgré l'éten
est entre le cor &
que les ondulation
par le cor de chasse
en frappant la coll
replient de tous côté
tour de la colline,
du mouvement au
qu'elles rencontrent
che & au-dessus,
du cor est ...

passage des rayons ne peut avoir lieu.

Quant à ce que disent les Anti-Newtoniens, que le soleil répandant sans cesse sa lumiere, il en doit perdre une si grande quantité qu'il devroit être déja dissipé & détruit, vous avez déja vu quelques réponses que font les Nevvtoniens à cette objection. Mais il me paroît qu'ils n'ont pas jusques ici fait attention à une des plus fortes. Il est vrai que cette raison est plus métaphysique qu'elle n'est physique ; mais elle n'en est pas d'un poids moins considérable. C'est à Aristote à qui l'on en doit la découverte, & c'est Plutarque qui me l'a apprise. On faisoit à Aristote sur la nécessité de l'épuisement des astres lumineux par leur essence, & envoyant sans cesse de leur sein des rayons, c'est-à-dire, des parties d'eux-mêmes, le même argument qu'on fait aux Nevvtoniens : à cela Aristote répond (1) *qu'une chose qui par son essence est éternelle, ne peut jamais périr ni diminuer.* On replique-

1 Aristoteles, cœlestia non indigere alimento, quia interitui non sint obnoxia. Ἀριστοτέλης, μὴ δεῖσθαι τὰ οὐράνια τροφῆς· οὐ γὰρ φθαρτὰ ἀλλ' ἀΐδια. Plut. *de plac.* Phil. Lib. 2.

„ rions-nous nous ... ...
„ ſoleil & des étoiles eſt de la mê
„ nature que nos feux ordinaires
„ uſuels „ ?

Après un aveu formel de mon in
titude, ſi vous exigez que je prenne
ti & que je vous diſe qu'elle eſt l'
nion qui me plaît le plus, je vous av
rai naturellement que je trouve le
timent des Newtoniens beaucoup
vraiſemblable que tous les autres
voici les raiſons qui déterminent
croyance. Premiérement, l'objeć
que font les Cartéſiens ſur l'impoſſi
té que les rayons du ſoleil viennent
ques à nous en traverſant un milie
tiérement plein, attendu qu'avant
river à nous, ils ſeroient ou abſ
ou répercutés, & qu'ils ne paviendr
... ... ... ...

paſſage des rayons ne peut avoir lieu.

Quant à ce que diſent les Anti-Newtoniens, que le ſoleil répandant ſans ceſſe ſa lumiere, il en doit perdre une ſi grande quantité qu'il devroit être déja diſſipé & détruit, vous avez déja vu quelques réponſes que font les Nevvtoniens à cette objection. Mais il me paroît qu'ils n'ont pas juſques ici fait attention à une des plus fortes. Il eſt vrai que cette raiſon eſt plus métaphyſique qu'elle n'eſt phyſique; mais elle n'en eſt pas d'un poids moins conſidérable. C'eſt à Ariſtote à qui l'on en doit la découverte, & c'eſt Plutarque qui me l'a appriſe. On faiſoit à Ariſtote ſur la néeſſité de l'épuiſement des aſtres lumieux par leur eſſence, & envoyant ſans ſſe de leur ſein des rayons, c'eſt-à dire, des parties d'eux-mêmes, le même gument qu'on fait aux Nevvtoniens: ela Ariſtote répond (1) *qu'une choſe par ſon eſſence eſt éternelle, ne peut ais périr ni diminuer.* On replique-

Ariſtoteles, cœleſtia non indigere alimento, interitui non ſint obnoxia. Ἀριστοτέλης, ει σθαι τὰ ὐράνια τροφῆς· ὐ γὰρ φθαρτὰ ἀίδια. Plut. *de plac. Phil. Lib.* 2.

créés, au dépériſſement :
ponds, qu'il n'y a qu'à tour
tre face la réponſe d'Ariſto
été créé par l'Auteur de la
envoyer ſans ceſſe de ſon
veaux rayons. Ainſi, tant
ra, il en enverra ſans ceſſ
été fait à cet uſage ; & que
gement de l'Univers, les
effets ſuivent toujours éga
lonté du Créateur. Réduil
me, à deux propoſitions c
de vous dire. Le ſoleil eſt
ne peut, par ſon eſſence, ſ
dépériſſement, ce qui a to
pouvant ceſſer d'être. A
il doit de même ne pas
fournir ſans ceſſe de ſon ſe

Si l'on objecte que Dieu ne se sert que des moyens simples, & qu'un Philosophe ne doit pas, pour expliquer les phénomenes, avoir recours à un acte de la puissance de Dieu qui paroît être opposé aux notions les plus claires, puisque nous savons que tous les corps dont il émane des parties, diminuent & à la fin sont détruits; je réponds qu'il n'est pas douteux que Dieu ne répare les pertes du soleil par des voies simples comme celles que nous appercevons dans les autres phénomenes de la nature. Mais, dira-t-on, tous les moyens dont on veut que le soleil répare ces pertes journalieres, paroissent absurdes. Sans entrer dans la discussion de ces moyens, & en convenant qu'ils sont tous faux & même ridicules, il n'en sera pas moins vrai qu'il en est un qui nous est caché, mais qui n'a pas plus coûté à l'Auteur de la Nature, que les autres dont il s'est servi pour conduire l'Univers. Nous ignorons des choses qui paroissent bien plus à notre portée, que le moyen de la conservation du soleil. L'on parle, l'on dispute depuis long-temps pour savoir comment nous agissons: & jusques ici per-

epond : votre ame ,
ions de votre corps , & votre corps à son tour celles de votre ame. Et mon ame, qu'est ce? C'est une substance sans éténdue, sans parties. Comment voulez-vous, replique-je, qu'une substance sans étude , sans parties, affecte une partie étendue ? & comment voulez-vous que cette derniere agisse sur une qui n'a ni partie ni étendue ? Cela est aussi peu clair que si vous disiez qu'un boulet de canon a divisé une pensée. Le Philosophe Chrétien répond : ce miracle, qui nous est inconnu, se fait par la volonté de Dieu, & vous n'en pouvez douter puisque vous avez des sensations , & que vous voyez que les autres homme en ont ainsi que vous. Je m'adresse en suite au Philosophe Athée. Je lui fais l
... Il me répond : vou

tant de la matiere, qui est ce qui les
net en mouvement? Est-ce le choc d'au-
res esprits? Mais pour que ces autres
sprits agissent, il faut qu'ils soient eux-
nêmes frappés, & qu'il y ait un con-
act entre ceux qui poussent & ceux
u'ils poussent à leur tour; si vous dites
ue c'est ma volonté qui est le premier
gent du méchanisme qui est en moi,
ous n'êtes pas plus avancé. Car je vous
emande encore, ma volonté, est-ce
uelque chose de matériel? il faut
u'elle ait un moteur qui agisse sur elle,
ui la mette en mouvement; sans cela
lle suivra la loi de tout ce qui est corps,
& restera dans le repos. Si vous dites que
na volonté n'est pas matiere, vous ad-
nettrez donc qu'une chose sans éten-
lue peut agir sur une substance étendue.
Vous voilà Chrétien malgré vous. L'A-
hée replique à cela : l'effet de la volon-
é sur les esprits animaux est un secret
le la nature. Je réponds à ces deux Phi-
osophes : l'entretien du soleil & la ré-
paration de ses pertes est un secret. Mais
le même que vous trouveriez absurde
que je niasse qu'il y a un méchanisme
lans le corps des hommes, puisque je

puisqu'il ... brûle comme notre feu usuel. Je vois dans une bougie les mêmes effets que dans le soleil : elle brûle à deux lignes, elle échauffe à deux pouces, elle éclaire à deux pieds, sans causer aucun sentiment de douleur. Les rayons du soleil, réunis dans un verre ardent, brûlent, ils échauffent lorsqu'ils tombent sur nous, étant à l'abri du vent qui nous rafraîchit, & ils nous éclairent étant épars dans l'espace de l'air.

## §. XXXIII.

*De la diversité des sentiments des Philosophes sur la Nature du feu terrestre.*

VOus voyez sans doute, Madame ... la différence des sentiments d...

lumiere est répandue dans l'air, & n'éclaire que parce que les corps lumineux pressent la matiere éthérée, prétendent que le feu n'est pas un élément réel, & qu'il n'y a point de feu principe ou élémentaire. Les Chymistes, disent-ils, qui par leurs travaux assidus sont venus à bout de pénétrer les secrets de la nature, & de composer les mixtes, n'y ont jamais découvert du feu. ils ont trouvé cinq différentes substances : l'esprit ou le mercure, le souffre ou l'huile, le sel & le flegme, l'eau ou la terre. Si le feu étoit un élément, & que les mixtes fussent tous composés des quatre éléments, savoir du feu, de l'air, de l'eau & de la terre, comme l'ont cru les Anciens, & comme le pensent encore bien des Modernes, il faudroit que les Chymistes, après toutes leurs opérations sur les mixtes, eussent trouvé quelques vestiges de feu. C'est ce qu'ils n'ont point fait, & ce qu'ils ne feront jamais. Cependant s'il y avoit du feu dans les mixtes, il seroit aisé de le découvrir ; car il n'en est pas du feu ainsi que de l'air. Ce dernier n'est visible que lorsquil traverse quelque fluide de diffé-

mixtes qu'ils décomposent ?

A ces objections, les Newt répondent qu'il faut que le fe quelque matiere qu'il sorte, s élément simple enfermé dans cett tiere ; parce que sans cela il s'ens que ce feu auroit été produit coup par cette matiere dans laq n'étoit pas ; or cela est impossib soutenir un pareil sentiment, ce admettre la création d'un être être. Ce seroit accorder à la ma pouvoir de former de rien un tance.

Les Cartésiens répondent à ce cultés, que le feu qui sort d'u tiere, n'est ni un élément simpl étoit, ni un élément produit coup : c'est un corps composé

poudre les corps les plus massifs. Ce qui jette dans l'erreur, ( selon les Cartésiens, ) ceux qui soutiennent l'existence du feu élémentaire, c'est qu'ils ne distiguent pas la lumiere du feu, & qu'ils pensent que la lumiere est le feu lui-même. Mais il est absolument nécessaire, disent les Anti-Newtoniens, de ne point leur donner la même essence celle de la lumiere consiste dans la propagation d'un mouvement vibratoire dans un milieu élastique, qu'on nomme l'éther.

Les Nevvtoniens répliquent : si le mouvement pouvoit produire le feu, le vent du Midi qui est beaucoup moins violent quecelui du Nord, devroit beaucoup moins échauffer que ce dernier. Or l'expérience nous montre le contraire : le vent du Nord, dont le mouvement est très-violent, rafraîchit toujours la terre, & le vent du Midi, dont le mouvement est très-foible, l'échauffe. Les Cartésiens opposent à cette objection, que l'agitation du vent du Nord est violente, mais directe. Or la chaleur du feu, selon ces Philosophes, consiste dans l'agitation en tout sens des

parties insensibles. C'est au defau
cette agitation qu'il faut attribue
froideur du vent du Nord. L'air qui
rapidement de la bouche par une pe
issue que lui laissent les levres serrées
froid, parce qu'il a une agitation di
te : quand il sort plus lentement d
bouche toute ouverte, il est chaud. D'
leurs le vent du Nord apporte une gra
quantité de nitre & de petits glaç
Si l'on met devant la bouche d'un so
flet une poussiere de glace & de sels
lés ? le vent qui sort du soufflet en
beaucoup plus froid. Le vent du Mi
qui se charge peu de ces corpuscules,
moins froid par cette raison.

Vous me demanderez, Madame,

les hommes immortels, s'explique ainsi sur la nature du feu (1) Nous avons plusieurs notions sur les propriétés du feu : mais il y en a plusieurs dont nous n'avons aucune connoissance. Mais voici quelque chose, Madame, de bien plus capable de retenir quelqu'un qui craint de décider trop hardiment : il paroît que Newton n'a pas regardé le feu terrestre comme un élément qui ne peut pas changer sa substance, puisqu'il a dit dans son optique que la terre peut se changer en feu, comme l'eau est changée en terre. M. de Voltaire n'est pas de ce sentiment, & il décide hardiment que Newton auroit corrigé cette idée, s'il avoit eu le temps de la revoir. Mais l'on sait bien qu'en Philosophie, M. de Voltaire n'est ni Newton ni s'Gravesande. Ainsi la maniere dont s'explique Newton n'en doit pas mois paroître d'un grand poids pour obliger ceux qui examinent la nature du feu élémentaire, à ne s'expliquer qu'avec beaucoup de modestie.

1 Varias ignis proprietates novimus ; multæ tamen circa hunc nos latent. *Physic. Element. Mathemat. experimentis confirmata.* Lib. 3. Part. 1. Cap. 1. Tom. 2. pag. 1. Auct. Guil. *Jacobo s'Gravesande.*

élément existant indépendamment de tous les autres corps.

Si nous examinons attentivement les qualités des premiers corps ou principes de la matiere, nous verrons que nous ne pouvons en rien comprendre que ce que la nature nous en fait appercevoir par les effets constants & merveilleux qu'elle produit ; c'est ce qu'a remarqué le grand Boherhave (1) en parlant des éléments : & il conclut de ces effets toujours constants qu'il y a ur point où les principes des corps, c'est

1 In novas perpetuo formas corpora mutari quæ resoluta iterum in antiquum denuo ruan cahos, dum interim per tot millia annorum cons tans ferè tibi perstat universa fabrica, facile e cernere in elementis fines quos corporum potenti transilire nequeat, esse ergo quædam non muta bilia, quæ adunata novi quid creare videantur

à dire, les éléments, ne peuvent plus être altérés. Si ces éléments n'étoient pas invariables, les essences des corps ne seroient pas toujours les mêmes, & il s'en formeroit de nouvelles. Un homme est toujours homme, un chêne toujours chêne : comment ces especes pourroient-elles être toujours les mêmes, si les principes qui les composent, c'est-à-dire, les éléments, étoient variables?

Nous voyons que les expériences faites par les plus habiles Chymistes sur le feu, sur l'eau, sur la terre, prouvent qu'il y a plusieurs corps élémentaires d'une simplicité parfaite. Si l'on veut lire attentivement l'excellent traité de Chymie de Boherhave, l'on conviendra qu'aucun agent naturel ne peut détruire ni changer les premiers éléments; & la Chymie qui emploie ces agents naturels, ne peut aller plus loin que leur force ne le permet : en sorte qu'elle est bornée à unir ou à décomposer des natures faites, mais elle ne peut détruire ce qui est, ni le changer en ce qu'il n'est point, ni produire un seul grain d'une nature nouvelle. Il y a

ſant même, lorſqu'ils ſont violemment agités, & que le feu ne peut pas être créé dans un être où il ne ſe trouvoit pas.

## §. XXXIV.

*Sur l'eau & ſur l'origine des ſources.*

QUelques Anciens ont fait l'eau le principe de tous les êtres; c'eſt ce que vous verrez, Madame, dans l'examen de la Théologie des Philoſophes Grecs, dans le chapitre de Thalès. Mais ce ſyſtême eſt entiérement contraire à l'exiſtence & à l'immutabilité des autres éléments : ainſi venant de le réfuter, je ne dirai rien ici à ce ſujet.

* Si corpora quæcunque juncta mutuo violent...

Les Philoſophes ſont auſſi incertains ſur ce qui fournit l'eau à ces rivieres aux bords deſquelles vous vous promenez, à ces étangs où vous prenez le plaiſir de la pêche, & à ces fontaines qui embelliſſent vos jardins. Les Philoſophes, dis-je, ſont auſſi incertains ſur leur origine que ſur bien d'autres choſes dans leſquelles je vous ai montré de bonne foi l'incertitude des connoiſſances humaines.

Ariſtote, & avec lui preſque tous les Philoſophes juſqu'à Albert le Grand, ont prétendu que l'origine des fontaines étoit l'air condenſé dans les creux ſouterreins. Mais l'on a démontré par l'expérience que l'air réfroidi ne ſe changeoit point en eau.

Albert le Grand a cru que l'action des chaleurs ſouterreines étoit le principe des fontaines, enſorte que les eaux montoient juſqu'au niveau de l'endroit où elles couloient (comme les eaux montent dans les alambics) & après s'être élevées en vapeurs par le moyen des chaleurs ſouterreines, elles retomboient enſuite, s'étant réunies & condenſées, ſoit par la perte de leurs mouvements,

tre adoptée, à ce qu... erſellement : mais des grands Philoſophes l'ont rejettée, pour en ſubſtituer qui ſont moins vraiſemblables. Kircher, ayant recours à l'horreur prétendue du vuide, dit que cette horreur élevoit des vapeurs ſouterreines juſques aux endroits d'où l'on voit ſortir les ſources.

Monſieur Mariote établit un ſyſtême bien plus raiſonnable. Il prétend que les ſources doivent leur origine aux pluies & aux fontes des neiges, qui pénétrant dans la terre, s'y filtrent, & ſortent enfin par la premiere iſſue qu'elles trouvent. Les fontaines ſont plus communes aux pieds des montagnes qu'ailleurs, parce que les montagnes ramaſſent plus d'eau, & leur donnent une pente vers le même endroit. On répond à cela, ... avoir lieu que

ordinairement ſeize pouces en terre. Comment ſuffiroient-elles pour entretenir les rivieres ? D'ailleurs une partie des eaux de pluie & des fontes de neige s'évapore : l'autre partie va enfler des rivieres, qui portent leurs eaux à la mer, qui enſuite, par des conduits ſouterreins, les fait recouler dans le centre de la terre. Mais quelle eſt la cauſe qui les fait remonter de ces abîmes ſur la ſurface de la terre en aſſez grande quantité pour entretenir les fleuves, les fontaines & les lacs ? Je vous laiſſe, Madame, à décider des différentes opinions. Quant à moi, celle qui fait opérer ce méchaniſme par le moyen des chaleurs ſouterreines, me paroît la plus vraiſemblable.

## §. XXXV.

### *Sur la figure de la terre.*

LEs Philoſophes anciens ont été diviſés entr'eux ſur la figure de la terre, ainſi que l'ont été les modernes. Thalès (1),

1 Θαλῆς καὶ οἱ ἀπ' αὐτοῦ, καὶ οἱ στωϊκοὶ, σφαιροειδῆ τὴν γῆν. Αναξίμανδρος λίθῳ κίονι τὴν γῆν προσφερῆ τῶν ἐπιπέδων: Αναξιμένης,

... comme
cippe, comme un tar
comme un diſque d
cave; Anaximener,
Les Philoſophes mo
tes ces différentes opi
rent deux. La premi
un Sphéroïde parfait
Ellipſoïde allongé ve
derniere opinion fut
tous les Philoſophes,
ni eut publié ſon Livr
& de la figure de la te
il rapportoit toutes les
avoit faites. Cependant
après, on découvroit q
loin d'être allongée par

τραπεζοειδῆ; Λεύκιππ@,

applatie ; & cette opinion a été ſi bien vérifiée, qu'il n'y a plus lieu d'en révoquer la vérité. Voici, Madame, un abrégé ſuccint de l'hiſtoire de cette découverte, qui a fait tant de bruit pendant pluſieurs années dans la République des Lettres, & dont la République Civile paroît avoir retiré ſi peu de profit, par le peu d'uſage qu'elle a fait de ces découvertes, qui ont coûté plus de deux cents mille écus à l'Etat.

L'illuſtre Dominique Caſſini avoit commencé en 1701 cette méridienne qui traverſe la France ; il avoit tiré du pied des Pyrenées à l'Obſervatoire une ligne auſſi droite qu'on le pouvoit à travers les obſtacles preſque inſurmontables, que faiſoient naître à chaque inſtant la hauteur des montagnes, les changements de la réfraction dans l'air, les altérations, & les défectuoſités des inſtruments, quelque ſoin qu'on prît pour les rendre parfaits. M. Caſſini ayant donc meſuré ſix degrés dix-huit minutes de cette méridienne, trouva les degrés vers Paris, ( c'eſt-à-dire vers le Nord, ) plus petits que ceux qui alloient aux Pyrenées vers le Midi. Cette

: à
elle
les.
s'é-
:au-
voir
qui,
ſſent
athé-
outes
terre
e que
evoit
a ſpé-
méſu-
, Caſ-
érents
:ée ſur
ıe; on
[redacted]

gure de la terre dépend abſolument de la meſure exacte & juſte des degrés du méridien. Si ces degrés ſont égaux, la terre doit être ſphérique : s'ils ſont plus petits vers le pôle que vers l'équateur, il faut abſolument que la terre ſoit allongée : ſi au contraire les degrés ſont plus petits vers l'équateur que vers le pôle, il faut qu'elle ſoit applatie. En voici la preuve.

Si la terre étoit une ſphere parfaite, & que ſes méridiens fuſſent des cercles parfaits, il s'enſuivroit néceſſairement que tous les degrés méridiens ſeroient égaux : car toutes les lignes verticales ſe rencontreroient dans un ſeul point qui ſeroit le centre du méridien & le centre de la terre. Or par les meſures priſes, les degrés ne ſont point égaux : donc la terre ne ſauroit être un ſphéroïde.

La terre n'étant pas ſphérique, & ſon Méridien étant une courbe ovale, ſi l'on ſuppoſe à la circonférence de cette ovale toutes les lignes verticales tirées de façon qu'elles ſoient toutes prolongées au-dedans de l'ovale, & que chacune de ces lignes faſſe avec la verticale voi-

verticales voiſines,
gale longueur. Il arrivera que dans l'endroit où le Méridien ſera le plus courbe, qui eſt à l'extrémité du grand axe de l'ovale, le point de concours où ſe rencontrent les deux verticales voiſines, ſera moins éloigné, ou, ſi l'on veut, moins enfoncé au deſſous de la ſurface de la terre : & ces deux lignes intercepteront une partie du Méridien plus petite que dans l'endroit où le Méridien eſt moins courbe, qui eſt à l'extrémité du petit axe de l'ovale : parce que la courbure des lignes étant en raiſon réciproque du rayon du cercle oſculateur, il faut que la courbure de ces mêmes lignes ſoit toujours plus grande, plus le rayon du cercle oſculateur eſt petit.

Conſidérons actuellement le Méridien [illegible]

[illegible]

rayons sont les parties de ces verticales comprises depuis ses points jusqu'à la surface de la terre : nous verrons qu'il est évident que là où les rayons de ces cercles sont plus petits, les degrés de leur cercle, qui sont les mêmes que les degrés du Méridien, sont aussi plus petits : & là où les rayons des cercles sont plus grands, leurs degrés & ceux du Méridien doivent être aussi plus grands. Il est donc incontestable que c'est aux deux bouts de l'ovale où les centres des cercles, qui sont les points de concours des deux lignes verticales voisines, sont le moins abbaissés au-dessus de la surface de la terre ; que c'est-là où les rayons des cercles sont plus courts, & où les degrés toujours proportionnés aux rayons, sont plus petits. Qu'au contraire au milieu de l'ovale, à l'égale distance de ces deux bouts, les rayons des cercles sont plus longs, & par conséquent les degrés plus grands.

Il s'ensuit de-là que si les degrés du Méridien vont en diminuant de l'Equateur vers les pôles, les pôles sont aux bouts de l'ovale, la courbure y étant plus forte, & la terre est allongée : si au-

tie. Or M. Cassini p...
mesures, les degrés du Méridien deve-
noient plus petits en allant vers le nord.
Donc, par une suite de ces mêmes me-
sures, la terre devoit être allongée.

On auroit pu s'en tenir aux mesures de M. Cassini. Mais dans une affaire de si grande importance, on voulut lever tous les doutes, & connoître évidemment lequel des deux grands hommes s'étoit trompé, ou M. Newton ou M. Cassini ? Le Ministere envoya en 173[illegible] MM. de Maupertuis, Clairault, Ca[illegible]mus, le Monnier & Cuthier au cercl[e] polaire. Ces Messieurs trouverent, p[ar] les mesures prises avec la plus scrup[u]leuse exactitude, que le degré éto[it] dans ces climats beaucoup plus lo[ng] qu'en France. Lorsque ces Messieurs [fu]rent retournés à Paris, on douta [...]

& ils démontrerent que ce degré est de 123 toises plus long que M. Picard ne l'avoit déterminé. L'erreur de M. Picard, qui servoit de fondement aux mesures de la Méridienne, excusoit celle qu'avoient pu commettre d'excellents Astronomes, qui avoient été séduits par la faute des mesures de M. Picard : car ce Mathématicien, malgré les précautions qu'il avoit prises, ayant fait son degré de 123 toises trop court, il étoit vraisemblable qu'on eût ensuite trouvé les degrés vers le Midi plus longs qu'ils ne devoient l'être. Enfin, après bien des Ecrits publiés par les différents partis, la dispute fut terminée par un aveu aussi honorable que sincere, & qui montroit la candeur & la probité de celui qui le faisoit. M. Cassini, petit-fils de l'illustre Cassini, héritier du mérite de son Pere & de son grand-Pere, après avoir achevé la mesure d'un parallele à l'Equateur, convint que cette mesure, prise avec tout le soin possible, donnoit la terre applatie.

Vous me demanderez, Madame, à quoi l'on a employé, pour l'utilité de l'Etat, la découverte de la véritable fi-

z singuliere, l'Etat ne s'est
eine de faire réformer nos Cartes de
Géographie, & de donner à nos Pilo-
es des instructions qui devoient être le
fruit naturel de la peine des Mathémati-
ciens qui avoient déterminé la figure de
la terre. Cette conduite du Ministere
paroît d'autant plus étonnante, que
(comme l'a remarqué un Philosopbe
Neuwtonien (1)) *Toute la Géographie,
& par conséquent la navigation, sont
fondées sur la comparaison des distances
des lieux avec leurs différences en lati-
tude & en longitude. Cette comparaison
dépend de la grandeur de chaque degré:
& la grandeur des dégrés dépend de la
figure de la terre. Il s'ensuit donc de-là
que la Géographie & la navigation,
qui n'ont pas encore été traitées que
... la terre étoit*

*figure*. Plusieurs Philosophes répondent à ce raisonnement, qui paroît accuser le Gouvernement de négligence, que la nouvelle figure de la terre est indifférente à la navigation, & que cette découverte, qui n'a servi qu'à contenter la curiosité des Particuliers, n'a contribué en rien au bien de l'Etat. Voici ce que dit à ce sujet un autre Newtonien. Son sentiment est moins suspect que celui des Cartésiens : c'est pourquoi je le cite ici de préférence. « Au reste, dit ce
» Newtonien, la différence de la sphe-
» re au sphéroïde ne donne point une
» circonférence plus grande ou plus pe-
» tite. Car un cercle changé en ovale,
» n'augmente ni ne diminue de superfi-
» cie. Quant à la différence d'un axe à
» l'autre, elle n'est pas de sept lieues :
» différence immense pour ceux qui
» prennent parti, mais insensible pour
» ceux qui ne considerent les mesures
» du globe terrestre que par les usages
» utiles qui en résultent. Il n'y a aucun
» Géographe qui pût dans une carte
» faire appercevoir cette différence : ni
» aucun Pilote qui pût jamais savoir
» s'il fait route sur un sphéroïde ou sur

la découverte de la figure de
pour perfectionner la navigatio
Vous me demanderez peut-ê
dame, ce que je pense sur cette
Je vous répondrai que dans une
débattue par des hommes céle
n'oserois prononcer; c'est dans
reille occasion où il convient d
ce que dit le Berger de Virg
*nostrum inter nos tantas compon*
Tout ce que je puis vous dire, c
semble que l'Etat ait fait peu
l'utilité de la découverte de la
la terre, puisqu'après le retour
démiciens qui avoient été au
n'a été question chez les Mini
ternifer leurs opérations que
ans après, lorsqu'à l'occasion

instruction aux Navigateurs. Si la découverte de la figure de la terre n'apportoit à la France d'autre utilité que de mortifier l'Auteur d'Akakia (1), ce seroit un exemple bien frappant de l'inutilité qui résulte souvent des plus grands projets des foibles humains : & l'on auroit raison d'appliquer aux Philosophes qui ont été au pôle, ce mot de Lucien : Ἐπὶ τίνι μέγα φρονεῖς, καὶ πάντων ἡμῶν προτιμᾶσθαι ἀξιοῖς;

1 Critique trop amere des Ouvrages d'un homme célèbre à qui M. de Voltaire avoit donné auparavant de grands éloges, & qui doit rendre éternellement circonspects tous les Gens de Lettres à ne donner leur consentement, soit aux louanges, soit aux critiques des Auteurs, qu'après les avoir bien examinées. C'est ainsi que Despreaux autrefois mettoit dans ses Satyres à la place du nom d'un Ecrivain avec lequel il s'étoit raccommodé, celui d'un autre avec lequel il s'étoit brouillé. Cette conduite n'est que trop imitée dans la République des Lettres : & l'on y fait un commerce d'éloges & de critiques, dont la contrebande est plus dangereuse pour les Lecteurs, que celle des marchandises prohibées pour l'intérêt des Traitants.

*Fin de la troisieme Réflexion.*

de plusieurs ...
ciens. S'ils ont raison, voilà le
nement justifié de n'avoir pas
la découverte de la figure de
pour perfectionner la navigati
Vous me demanderez peut-
dame, ce que je pense sur cet
Je vous répondrai que dans un
débattue par des hommes c
n'oserois prononcer ; c'est d
reille occasion où il convient
ce que dit le Berger de V
*nostrum inter nos tantas com*
Tout ce que je puis vous dir
semble que l'État ait fait p
l'utilité de la découverte de
la terre, puisqu'après le ret

instruction aux Navigateurs. Si la découverte de la figure de la terre n'apportoit à la France d'autre utilité que de mortifier l'Auteur d'Akakia (1), ce seroit un exemple bien frappant de l'inutilité qui résulte souvent des plus grands projets des foibles humains : & l'on auroit raison d'appliquer aux Philosophes qui ont été au pôle, ce mot de Lucien : *Ἐπὶ τίνι μέγα φρονεῖς, καὶ πάντων ἡμῶν προτιμᾶσθαι ἀξιοῖς ;*

1 Critique trop amere des Ouvrages d'un homme célébre à qui M. de Voltaire avoit donné auparavant de grands éloges, & qui doit rendre éternellement circonspects tous les Gens de Lettres à ne donner leur consentement, soit aux louanges, soit aux critiques des Auteurs, qu'après les avoir bien examinées. C'est ainsi que Despreaux autrefois mettoit dans ses Satyres à la place du nom d'un Ecrivain avec lequel il s'étoit raccommodé, [illegible] d'un autre avec lequel il s'étoit brouillé. [illegible] conduite n'est que trop imitée dans la [illegible] des Lettres : & l'on y fait un commerce [illegible] & de critiques, dont la contrebande est [illegible] gereuse pour les Lecteurs, que celle [illegible] dises prohibées pour l'intérêt des [illegible]

*Fin [illegible]eme R[illegible]*

## QUATRIEME RÉFLEXION

*Concernant la Métaphysique.*

### §. I.

*Introduction.*

LE terme de *Métaphysique* sign *Philosophie surnaturelle*, ou *Théolog* qui veut dire *Discours de Dieu*, pa qu'on traite principalement en Mé physique de Dieu & des choses qui s au-dessus de la nature.

„ prendra rien de plus de Dieu, des Ef-
„ prits & des Corps, que ce qu'il en
„ favoit avant d'avoir parcouru ces Li-
„ vres (1) „.

Cet Auteur eût pu ajouter que ces Ecrits, loin de fervir à inftruire, empêchent de trouver la vérité, par la confufion que caufent les idées fauffes dont ils rempliffent l'entendement. La Métaphyfique fcholaftique, & les queftions inutiles dont elle eft femée, font auffi pernicieufes à l'efprit que les regles de la Logique d'Ariftote. " Elles font plus „ propres, dit Mallebranche (2), pour „ diminuer la capacité de l'efprit que „ pour l'augmenter; parce qu'il eft vi„ fible que fi on veut fe fervir, dans la „ recherche de quelque vérité, des re„ gles qu'elles nous donnent, la capa„ cité de l'efprit en fera partagée de „ forte qu'il en aura moins pour être „ attentif, & pour comprendre toute „ l'étendue du fujet qu'il examine „. Il en eft de même de la Métaphyfique des

1 LOCKE, *Effai Philofophique fur l'Entendement Humain*, Liv. IV. Chap. VIII. pag. 791.

2 *Recherche de la Vérité*, Liv. III. Chap. III, pag. 181.

[illegible]
[illegible] attention [illegible]
[illegible] réguliers, &
[illegible]
[illegible]
humaines.

Les [illegible] Ecclésiastiques ont [illegible]
[illegible]
[illegible] & les plus
[illegible] accoutumés à [illegible]
[illegible] les plus con-
[illegible] les plus
[illegible] Cette conduite accoutume
[illegible] l'esprit à douter des
[illegible] certaines, & à croire
[illegible] qui sont les plus fausses.
[illegible] vaines disputes parmi les
[illegible] les Moines, qui ont
[illegible] tant d'hérésies, & qui, en-
[illegible] aujourd'hui, fournissent des armes
[illegible] regarder com-

de Dieu. Il est ridicule d'agiter une question que tout homme qui n'est pas privé de la raison, & qui veut faire usage de la lumiere naturelle, reconnoît évidente. Il arrive souvent que dans ces disputes on apporte, pour prouver l'existence de Dieu, les raisons les plus foibles, & que les débauchés & les libertins, s'ils n'éteignent pas entiérement leur lumiere naturelle, la laisse obscurcir par mille doutes dangereux.

Je crois donc que lorsqu'on veut prouver la nécessité de l'existence de Dieu, il faut précisément n'apporter que des raisons décisives, certaines, & qui sont connues de tous les hommes, pour peu qu'ils veuillent réfléchir. Je pense qu'il faut rejetter toutes les preuves douteuses, ou qu'on peut mettre en controverse, telles que sont celles qu'on veut tirer de l'idée innée de Dieu, du consentement universel, &c. lesquelles, étant douteuses, & peut être fausses, ne servent qu'à éloigner les véritables démonstrations d'une vérité évidente.

tâcherois de vous prouver que
n'avons aucune idée innée : je vais
tenir ma parole, & j'espere de
persuader de la vérité de mon opi

Premiérement, si Dieu gravoit
nos ames un certain nombre d'idé
de principes qu'elles apportassent
elles, dès le moment qu'elles
créées, il faudroit que tous les
mes leur donnassent un consente
général, & que ces idées fussent u
sellement les mêmes dans les dive
endements. Or, les principes aux
on donne, préférablement à tout
la qualité des principes innés, ne
pas reçus universellement. En vo
preuve.

Ces deux propositions : *Ce qu*

imbécilles n'en ont pas la moindre idée; car il est ridicule de dire qu'une notion est empreinte dans l'ame, innée, & formée avec elle; que l'ame ne la connoît pas, & qu'elle n'en a aucune perception. C'est faire de cette notion un pur néant; & j'aimerois autant soutenir que l'ame a la faculté de penser, & pourtant ne pense pas.

Si l'on est en droit d'assurer qu'une idée est dans l'entendement, lorsque l'entendement ne l'a point encore apperçue, on pourra conclure de-là que toutes les propositions véritables, & que l'esprit regarde comme telles, étoient déja imprimées dans l'ame, & innées avec elle. D'ailleurs, ne paroît-il pas absurde que les enfants aient le pouvoir de penser, d'acquérir des connoissances, de donner leur consentement à différentes vérités, & qu'ils ignorent cependant les notions que la Divinité imprime dans leurs ames? Et est-il possible de s'imaginer qu'un enfant reçoive des impressions des objets extérieurs, & n'a aucune connoissance des caracteres que Dieu a gravés dans son ame, pour servir de fondement à toutes

& qu'elle pouvoit acquerir autre
& je ne crois pas qu'on ose se
que les enfants aient aussi-tôt d
tions de cette proposition : *Il est*
*sible qu'une chose soit & ne soit*
*même temps*, que bien d'autres
qui leur sont connues.

J'ajouterai, avant de finir ce
tre, que s'il y avoit des idées i
elles devroient paroître avec pl
clat dans l'esprit des idiots, des en
& des gens sans Lettres, (où
dant l'on n'en voit aucune trace
dans les autres hommes, dont
prits sont altérés & corrompus
coutume, les préjugés & les op
étrangeres, & dont les pensées o
une nouvelle forme par l'étude ;
que celles des enfants, des idio

caracteres que Dieu a gravés dans leur ame, doivent être dans un ordre parfait (1).

## §. III.

### *Qu'il n'est aucune regle de Morale qui soit innée.*

IL s'en faut bien que les principes de morale soient reçus d'un consentement aussi universel que les maximes spéculatives. Ainsi, ce consentement étant nécessaire pour constater la vérité des idées innées, même au jugement de ceux qui les soutiennent, dès qu'on peut prouver qu'il n'existe point, toutes ces prétendues notions, gravées par la Divinité même, croulent, & n'ont plus aucun soutien.

Il est aisé de prouver que rien ne passe pour juste ou honnête parmi quelques

1 Que s'il y a des gens qui osent assurer que les enfants ont des idées de ces maximes générales & abstraites, dans le temps qu'ils commencent à connoître leurs jouets & leurs poupées, on pourroit peut-être dire d'eux, sans leur faire grand tort, qu'à la vérité ils sont fort zélés pour leurs sentiments; mais qu'ils ne les défendent pas avec cette aimable sincérité qu'on découvre dans les enfants. LOCKE. *Essai Philosophique sur l'Entendement Humain*, Livr. I. Chap. I. pag. 33.

Italiens font aux leurs pour le
la voix plus claire. Plusieurs p
Pérou font leurs concubines
mes qu'ils prennent à la gu
nourrissent délicatement jusqu
ans les enfants qu'ils en on
mangent alors. Ils en font a
leurs concubines, lorsqu'elles
plus d'enfants (1). En tout ce
croient pas faire plus de ma
François qui met au pot une vie
qui ne fait plus d'œufs. Les
peuple du Mont Liban, épous
propres filles; & dans certain
l'année, ils se mêlent indiffé
avec les femmes les uns des au
On prétend qu'il y a à Lond
Hollande une Secte de Multipl

ſe tiennent cachés par la crainte des Magiſtrats, mais qui n'en croient pas pour cela ce mêlange plus criminel ni moins pieux.

S'il étoit donc vrai qu'il y eût des principes de morale innés & gravés dans l'ame de tous les hommes, ſeroit-il poſſible qu'il y eût des nations entieres, qui, d'un conſentement unanime & univerſel, démentiſſent, par leurs diſcours & leurs actions, les principes de la juſtice & de la vérité deſquels chacun d'eux auroit une conviction évidente en lui-même? Et ſi l'on répond à cela que Dieu grave dans le cœur de l'homme l'idée du bon & de l'honnête, mais que l'homme pervertit cette idée par une fauſſe application, il ſera aiſé de détruire cette objection; car qu'y auroit-il de ſi inutile que ces idées qui ne ſerviroient à rien, & dont l'ame ne feroit aucun uſage? Je ne crois pas qu'on veuille ſoutenir qu'un Druſe, véritablement zélé pour ſa religion, nourri au milieu de ſes compatriotes, ait jamais réfléchi aux principes innés de Morale qu'on lui prête. Il eſt auſſi perſuadé qu'en couchant avec ſa fille, il fait une bonne &

*violente, ou ...*
*Si l'on meurt, au contraire, d'une mor-*
*naturelle, on a le plaisir d'aller en Pa-*
*radis, & d'y jouir des arbres & des*
*fruits qui y sont en abondance* (1).

Je vous demande, Madame, si vous croyez que les peuples des Isles Marianes eussent une notion innée de Dieu? Est-il possible qu'une nation entiere, que tant de millions d'hommes, pendant des milliers de siecles, aient successivement dans leur esprit une idée dont ils ne s'apperçoivent jamais, & dont ils ne font aucun usage? Est-il croyable que Dieu leur donnant cette idée pour la base de leur connoissance, elle ne leur serve pourtant de rien, au lieu qu'ils profitent beaucoup plus de celles qu'ils acquierent par les objets

ves convaincantes que tous les hommes n'ont point la connoissance de l'Etre souverainement bon & parfait. Les Anciens ont eu parmi eux des Sectes entieres qui nioient absolument l'existence de la Divinité ; & dans ces derniers temps on a découvert un nombre de nations qui n'en avoient aucune idée. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il s'est trouvé des peuples entiers qui, croyant l'immortalité de l'ame, n'avoient cependant aucune notion de Dieu, & étoient fort étonnés lorsqu'on leur apprenoit qu'il y en avoit un.

Les peuples des Isles Marianes ne reconnoissoient aucune Divinité, avant qu'on leur eût prêché l'Evangile ; ils n'avoient pas la moindre idée de religion. *Ils étoient sans Autel, sans Sacrifices, sans Prêtres* ; *mais persuadés de l'immortalité de l'ame, & que les esprits reviennent après la mort*, ils admettoient *un Paradis & un Enfer*, &, par une bizarrerie de l'esprit humain qu'on ne peut comprendre, ils disoient *que ce n'étoit point la vertu & le crime qui conduisent dans ces lieux-là. Les*

oupable des
laquelle ils
leſſes humai-
aſſion qui ne
l des crimes
nd des Dieux:
ur Ganimède
nſtrueuſe idée
;ils en avoient
antes. Peut-on
gravées par la
:, comme des
rvir de fonde-
;, ſans ſoutenir
ır, & qu'il rem-
ommes de mille
fauſſes! Gar-
igneuſement de

[redacted]

idées abstraites supposent qu'on a déja connu des objets qui se ressemblent outre qu'il est ridicule de vouloir faire convenir l'abstraction à des idées primitives, & qu'on veut être innées, & de se figurer que Dieu communique immédiatement lui-même une notion aussi extravagante que celle de concevoir la Divinité distincte & séparée dans quatre on cinq cents Dieux.

N'est-il pas aussi absurde de rendre Dieu corporel, de lui ôter son unité, son identité & son éternité, que de ne croire point son existence? Je pense même que les Athées faisoient moins d'injure à la Divinité que les Payens, qui l'outrageoient infiniment, en lui attribuant les amours, les impudicités & les débauches des plus grands scélérats; & c'est-là le sentiment d'un des plus grands hommes de ces derniers temps (1). En effet, un Indien n'offenseroit-il pas beaucoup moins un Roi de France, en niant qu'il existât, qu'en l'avouant, & lui attribuant mille crimes?

1 Bayle. *Voyez ses* Pensées diverses à l'occasion de la Comète de 1680.

aucune ve.....

JE vous ai fait observer, Madame, dans la réflexion précédente (1), que tous les Philosophes avoient eu une idée de Dieu, contraire aux véritables attributs de la Divinité. Ils lui donnoient un corps, & le faisoient matériel. Vous avez vu que Ciceron, en examinant les différents systêmes des Philosophes sur l'existence de Dieu, rejette celui de Platon comme inintelligible, parcequ'il fait spirituel le souverain Etre. *Quod Plato sine corpore Deum esse censet, id, quale esse possit, intelligi non potest* (2).

La spiritualité de Dieu paroissoit aux Philosophes anciens si contraire à la raison, que, plutôt que de croire que les Juifs adoroient un Etre souverainement ... & immatériel, ils se figu-

*ter nubes & Cœli lumen adorant*(1). Ils les considéroient comme des ennemis des Dieux, parce qu'ils ne reconnoissent point pour tels Jupiter, Junon, Mercure, Mars, Venus, &c.(2).

Est-il possible de croire que des gens qui regardoient comme des impies & des fous les seules personnes qui avoient une véritable idée de la Divinité, eussent eux-mêmes une notion innée de cette même Divinité, dont ils ne s'appercevoient point, dont ils ne faisoient aucun usage, & qui ne pouvoit les garantir des égarements dans lesquels ils plongeoient ? Car, bien loin que les Philosophes eussent des idées plus conformes aux véritables attributs de Dieu que les autres Payens, ils donnoient les premiers dans les erreurs les plus grossieres : aussi leur a-t-on souvent reproché leurs divisions, & qu'ils ne savoient à quel sentiment s'arrêter ; les uns affirmant qu'il y avoit des Dieux, mais qu'ils ne se mêloient d'aucune chose ; les autres niant absolument qu'il y en eût :

1 Juvenal. Satyr. XIV. Vers. 97.

2 Judæa Gens contumelia Numinum insignis. *Plinius*, *Historia Naturalis* Lib. XIII. Cap. IV. pag. 69.

rence de vérité, pouvoient faire
sion sur l'esprit de ceux qui le
toient (1).

Des gens qui pensoient d'u
si différente sur la même cho
voient-ils avoir une idée inn
seule chose qui ne tomboit p
leurs sens, & de laquelle ils

1 Nec hoc est admiratione dignum
mus inter istos (Philosophos) quant
Deorum Natura dissensio, quantisque di
argumentis vim totam Divinitatis con
re. Cum alii Deos non esse dicant; alii
sed nihil procurare definiant; alii, &
nostrarum curam procurationemque
tanta sint hi omnes in varietate & di
longum & alienum sit . . . . singuloru
sententias. Nam alii figuras his pro
tribuunt, & loca assignant, sedes etiam
& multa de actibus eorum vitâque d
omnia quæ facta & constituta sunt,

justement aucune connoissance ? Et qu'on ne dise pas que les plus grands Philosophes se réunissoient entr'eux sur les sentiments de la Divinité : c'étoient au contraire les plus grands génies & les plus grands esprits, si nous en devons croire Cicéron, qui disputoient sur la nature des Dieux (1).

Mais enfin, quand on accorderoit à ceux qui soutiennent les idées innées, que parmi certaines nations, quelques Sages ont eu quelque connoissance de la Divinité, plus distincte que les autres, il s'ensuivroit toujours que cette universalité de consentement, qui, selon eux, est la preuve des notions innées, ne se rencontroit jamais ; puisque, pour un Sage, ou un Philosophe qui auroit eu quelque idée un peu plus approchante de celle qu'on doit avoir de la Divinité, deux cents mille person-

1 Cum multæ res in Philosophia nequaquam satis adhuc explicatæ sunt, tum perdifficilis, Brute, ( quod tu minime ignoras ) & perobscura quæstio est de natura Deorum, quæ & ad agnitionem animi pulcherrima est, & ad moderandam Religionem necessaria ; de qua tam variæ sunt doctissimorum hominum, tamque discrepantes sententiæ, ut magno argumento esse debeat, causam, id est principium, Philosophiæ, esse Scientiam. Cicero *de Natur. Deor. initio.*

nes en eussent toujours eu d'autres,
lui étant directement contraires,
pouvoient émaner immédiatemen
Dieu, qui ne peut donner & graver
idée dans l'ame qui ne serve qu'à a
riser le vice & l'idolâtrie.

## §. VII.

*Que le consentement général*
*point une preuve nécessaire*
*l'existence de Dieu.*

LA lumiere naturelle nous fou
tant de preuves convainquantes de l'
tence de Dieu, qu'on ne doit point
siter à rejetter celles qui non-seulem

ent sur les essentielles. Ils jettent ainsi
e la poudre aux yeux du Vulgaire, &
ar ce moyen rendent suspectes toutes
s raisons de leurs adversaires. Lors-
u'on veut donc prouver quelque vérité,
faut s'attacher aux arguments essen-
els, saisir la bonne & vraie raison,
y fixer, & ne s'en jamais départir :
le seule est plus capable de convain-
e, que lorsqu'elle est affoiblie par plu-
eurs autres qui en offusquent l'évi-
ence.

Le consentement général de tous les
euples à reconnoître la Divinité, qu'on
te non-seulement comme une preuve
: l'idée innée de Dieu, mais même
omme une démonstration évidente de
n existence, est une preuve non-seu-
ment foible & peu solide, mais même
usse. Elle entraîne d'ailleurs plusieurs
osurdités après elle, qu'on découvre
es qu'on l'examine avec attention. En
fet, si cette preuve étoit bonne, elle
uroit servi & serviroit encore à établir
dogme impie & abominable de la plu-
lité des Dieux, & non pas l'existence
un seul & vrai Dieu; car, pendant un
mps, tous les peuples de la terre, ex-

par la même raison prouver la pluralité des Dieux. Et lorsque les Payens se sont servis de l'argument de l'assentiment & de l'accord universel de tous les peuples sur l'existence de la Divinité, ils l'ont toujours employé à prouver la pluralité des Dieux : *esse igitur Deos confitendum est* dit Cicéron (1). Il veut qu'on avoue que la pluralité des Dieux existe, puisque tous les hommes s'accordent en ce point. C'est aussi par cet argument que Maxime de Tyr prouvoit l'existence & la divinité de Jupiter, de Junon son Epouse de Ganimede son Giton, & d'une troupe de Nymphes & Néréides dont il avoit fait ses concubines : le sejour de l'Olym

*les hommes dans ce grand conflit d'opinions. Vous verrez par les loix & les sentiments, qu'il y a un Dieu, Roi & Pere de toutes choses, & plusieurs autres Dieux, qui sont ses Enfants & ses Collegues à la Royauté. En cela le Grec s'accorde avec le Barbare, l'Habitant de Terre-ferme avec l'Insulaire, & le Savant avec l'Ignorant; qu'on parcoure jusqu'aux extrêmités de l'Océan, on y trouvera des Dieux qui se levent & qui se couchent les uns près des autres.*

Je crois, Madame, que vous n'avez pas de peine à vous appercevoir que si Maxime de Tyr raisonne conséquemment, & que le consentement général des peuples soit la marque de la vérité d'une opinion, il faudra donc qu'on ait cru avec raison pendant un temps qu'il y avoit plusieurs Dieux, & même qu'ils

nionum varietate, in eo leges ubique terrarum atque opiniones convenire videbis, Deum esse unum, Regem omnium & Patrem; huic multos additos esse Deos alios, qui Supremi illius Filii sint & quasi in Imperio Collegæ. In eo Græcus cum Barbaro, Mediterraneus cum Insulano, Sapiens consentit cum Stulto. Ut, si usque ad extrema Oceani littora processeris, hic quoque Deos inventurus sis, qui non procul ab aliis oriantur, ab aliis occidant. *Maximus Tyrius, Orat.* I. pag. 4.

ſons convainquantes ...
Dieu, y ſubſtitua celle-là pour tromper & abuſer le peuple (1). Il la croyoit

1 Il eſt un peu fâcheux pour les Cartéſiens & pour les partiſants des idées innées, que le plus grand & le plus parfait Athée de l'antiquité ait prétendu prouver l'exiſtence des Dieux par les mêmes arguments qu'ils emploient aujourd'hui, & qu'il ait donné des raiſons qu'il croyoit bonnes uniquement pour abuſer le peuple, tandis qu'aujourd'hui on veut qu'elles ſoient d'un grand poids. Ecoutons parler un Epicurien; nous le prendrions preſque pour un Carteſien. " Ceux qui auront examiné, dit-il, les fauſſes opinions des Philoſophes ſur la nature des Dieux, pourront-ils s'empêcher après cela de placer Epicure parmi ces mêmes Dieux lorſqu'ils conſidéreront qu'il eſt le ſeul qui ai établi leur exiſtence ſur les idées que la Natur même a gravées dans notre eſprit? Quelle eſt l peuple, quelle eſt la Nation, qui ſans aucur étude n'ait une prénotion des Dieux? Epicure dans ſon Livre de *la Regle & du Jugement*, a fc tement établi ce principe, le véritable fondeme de la queſtion dont il s'agit ,, Ea qui conſide ... inconſulte ac temere dicantur, vener ... numero. de o

d'autant plus mauvaise, qu'il avoit un très-grand mépris pour l'autorité populaire & le consentement universel ; mais l'appréhension qu'il avoit de l'Aréopage, l'obligeoit à quelque ménagement, Il craignoit qu'il ne lui arrivât le même accident qu'à Protagoras, qui fut exilé par le commandement des Athéniens, pour avoir dit au commencement de son Livre qu'il n'avoit *rien à dire sur le sujet des Dieux, s'ils existoient ou s'ils n'existoient pas.* Epicure avoit donc donné la preuve la plus foible qu'il avoit pu trouver de l'existence de Dieu ; aussi les Epicuriens, attentifs à avilir & à anéantir la Divinité, tirerent de ce principe une fausseté ridicule, qui en découloit pourtant naturellement ; c'est que les Dieux étoient de figure humaine, puisque tous les hommes les concevoient de cette maniere (1).

anteceptam animo rei quandam informationem, sine qua nec intelligi quidquam, nec quæri, nec disputari potest. Cujus rationis vim atque utilitatem ex illo cœlesti Epicuri, de Regula & Judicio, volumine accepimus. *Cicer. de Nat. Deor.* Liv. I. Cap. XVI.

1 A Natura habemus omnes omnium gentium speciem nullam aliam, nisi humanam, Deorum. Quæ enim alia forma occurrit unquam aut vigilanti

les Epicuriens, qui s'en servoient si
souvent, ne reconnoissoient aucune Di-
vinité véritablement, & n'admettoi[ent]
des Dieux que d'une façon aussi inu[tile]
que s'ils eussent nié ouvertement l[eur]
existence (1).

On répondra peut-être à toutes [ces]
raisons, qui peuvent passer, si je ne [me]
trompe, pour des démonstrations, [que]
tous les peuples ne donnoient point l[eur]
consentement à plusieurs Divinités, p[uis-]
que les Juifs ne s'accordoient point a[vec]
les payens, & ne reconnoissoient qu['un]
seul Dieu. Mais les Israélites n'é[toient]

cuiquam, aut dormienti? *Cicero de Natura* [Deorum]
Liv. I. Cap. VII.

1 Qui, quæso, omnem de Deo notionem n[on]
contemptu onerare potuit, quàm quòd in mu[n-]
dinis temeritatem referret, ipsamque in c[...]
[...] secretam? Atque adeo huc ta[...]

qu'un point dans le monde, formoient un nombre si petit en comparaison des autres, que si l'on soutenoit cette these, il s'ensuivroit naturellement que tous les hommes n'ont point généralement reconnu une Divinité, puisqu'il y avoit plusieurs Sectes de Philosophes parmi les Payens qui ne croyoient point à son existence & que Strabon assure qu'on trouvoit des peuples en Espagne & dans l'Ethiopie qui n'avoient aucune connoissance de Dieu. Plusieurs Auteurs & plusieurs Voyageurs qui ont donné des relations de ce nouveau Monde que nous avons découvert, confirment le sentiment de Strabon, & le rendent vraisemblable. Ils certifient qu'ils ont vu & connu eux-mêmes des peuples entiers qui n'ont aucune notion de la Divinité. Or si un peuple seul est capable d'ôter le crédit que doit avoir le consentement universel, j'en conclus que l'idée de Dieu n'est point connue de tout l'univers : & si un ou deux peuples ne doivent point empêcher que l'on s'en tienne au consentement unanime de tous les autres, je conclus encore qu'il faut donc croire que pendant un temps il a existé plu-

... examiner de sang ... raisons, en ... verité : il aban- ... l'erreur ... qu'elle devient ... dont il ... Dieu, de la- ... faire une dé- ... qu'il est evi- ... d'un triangle ...

## ... *Dieu.*

... n'est af- ... pour objet nid ... qui ait exist ...

que quelque chose ait existé de tout temps, il faut examiner quelle est cette chose.

Nous ne connoissons & nous ne concevons dans ce monde que deux sortes d'êtres ; savoir, *être pensant*, & *être non-pensant*.

Par *êtres non-pensants*, j'entends ceux qui sont purement matériels, qui n'ont ni connoissance, ni perception, ni pensée, ni sentiment, comme sont les cheveux, les rognures des ongles, &c.

Par *êtres pensants*, je désigne nous-mêmes, qui sentons & connoissons, avons du sentiment, concevons & réfléchissons.

S'il y a un Etre qui ait existé de toute éternité, il faut nécessairement qu'il soit de la sorte d'un de ces deux êtres.

L'esprit connoît aisément, & la lumiere naturelle nous montre d'abord qu'une matiere non-pensante ne sauroit produire un être intelligent qui pense. C'est ici où l'on peut appliquer justement cet axiôme & ce principe : *Nemo dat quod non habet* ; c'est-à-dire, *une chose ne peut donner ni communiquer ce*

néant & la privation de tous les etr
soient l'origine de tous ceux qui ex
tent. Qu'on brise un caillou, qu'on
réduise en poussiere, & qu'on remi
ensuite avec violence cette poussiere
si l'on en fait résulter quelque conce
tion, quelque pensée, si cette poudre
cette matiere non-pensante, peut dev
nir ou produire un être intellectuel
je suis prêt à croire le systême d
Athées. Car pour abréger toutes di
putes, je veux même supposer av
ceux contre qui je raisonne, que la m
tiere a eu son mouvement de tout temp
en leur accordant ce faux principe,
les défie de pouvoir jamais donner a
cune raison plausible pour prouver qu
du mouvement & d'une matiere non
pensante puisse naître la pensée.

pensant qui ne dépendroit point des autres. Chaque grain de sable, chaque goutte d'eau deviendroit un Dieu intelligent, éternel; car il est aussi impossible qu'un être pensant soit composé de parties non-pensantes, qu'il l'est qu'un être étendu soit composé de parties non-étendues. Il faut donc que chaque partie de la matiere pense, & soit un être intellectuel. Je vous ai déja fait voir, Madame, le ridicule de cette opinion, en réfutant le systême de Spinosa. On est donc obligé d'avouer, lorsqu'on ne veut point s'aveugler entierement, non-seulement qu'il est impossible que d'un être matériel & non-pensant émane la pensée, mais encore il faut qu'on convienne que le premier Etre pensant, qui doit être souverainement intelligent & puissant, n'est point matériel; puisque s'il l'étoit, il n'auroit pas plus de pouvoir que le plus petit atôme, qui seroit Dieu aussi-bien que lui. Or je demande s'il est possible que l'arrangement, l'ordre & la magnificence de l'univers soient produits par un nombre de Dieux, sans cesse contraires & opposés les uns aux

[illegible]
re à ceux de la terre. Et certes j'admire la complaisance de ce nombre immense des Dieux qu'enferme chaque goutte d'eau de la mer, de se contenir avec autant de sagesse dans leurs bornes prescrites. Il me semble qu'une conduite aussi réglée de tant de petits Dieux semble supposer la puissance d'un premier Dieu qui les gouverne & les retient dans leur devoir. Si je n'avois pas le bonheur de connoître une *Divinité* éternelle & spirituelle, j'en admettrois du moins, comme Platon, une maîtresse de toutes les autres.

L'aveuglement de ceux qui font Dieu matériel, me paroît aussi grand que celui dans lequel étoient ceux qu croyoient que la confusion & le désor
[illegible] a…

vrai, laquelle de ces deux erreurs est
plus absurde, " d'admettre le désordre & la confusion pour le principe de l'ordre & de la regle, & de croire qu'une suite aveugle de ce désordre est la seule chose qui conserve l'arrangement ; ou de se figurer que chaque partie de la matiere est une Divinité, & qu'il y a autant de Dieux que d'atômes dans l'univers(1).

§. I X.

*Que la matiere n'est pas coéternelle avec Dieu.*

QUelques Philosophes qui admettent la spiritualité de Dieu, tombent dans une autre erreur que la précédente,

ur, en examinant le cours du soleil, en le voyant paroître sur notre Horizon, s'acheminer à grands pas vers les Antipodes, je m'écrierois : Je te salue, hazard éternel, dérangement incompréhensible, confusion admirable, qui maintiens l'ordre & l'arrangement ! Souffre que je te rende des honneurs que d'autres mortels aveugles rendent à un Dieu tout bon, tout puissant & tout sage. *Let. Juives*, Let. XXVIII.

1 N'est-ce pas de toutes les choses inconcevables la plus inconcevable, que de dire qu'une Nature qui ne sent rien, qui ne connoît rien, se conforme parfaitement aux loix éternelles; qu'elle a une activité qui ne s'écarte jamais des routes qu'il

ils ſeront convaincus év[illegible]
la Toute-Puiſſance de Dieu, s'ils veulent faire quelqu'attention ſur eux-mêmes.

Ils verront d'abord qu'ils n'ont commencé d'exiſter que depuis un certain nombre d'années. Quand je dis *eux*, je n'entends point parler de la matiere dont leurs corps ſont compoſés : puiſque cette Matiere étoit déjà créée, & qu'elle n'a commencé que lors de la formation de leurs corps à s'arranger d'une certaine matiere ; mais je veux parler de ce principe penſant & intellectuel qui eſt en eux, & que je regarde véritablement comme eux-mêmes. Je ne crois pas qu'ils ſe figurent & qu'ils

faut tenir ; & que dans la multitude des facultés [illegible] il n'y en a point qui ne faſſ[illegible]

ofent foutenir qu'ils ont été de toute éternité & qu'ils ont toujours penfé; il faut donc qu'ils avouent qu'ils ont commencé d'exifter depuis un certain nombre d'années. Or pourquoi fe perfuadent-ils qu'il foit difficile à un être fouverainement puiffant, qui de rien crée un être penfant & intellectuel, de tirer du néant un être uniquement matériel (1)? Il eft pour le moins auffi au-deffus de nos forces de connoître l'un que de pénétrer l'autre; & fi nous voulons réfléchir fur ces deux différentes créations, celle d'un principe penfant & intellectuel nous paroîtra encore plus incompréhenfible que celle de la matiere. D'ailleurs, de ce que nous ne comprenons pas une chofe, il eft ridicule de vouloir nier qu'elle puiffe être, & borner la puiffance de Dieu; d'au-

1 " Je dis *uniquement matériel*, c'eft à-dire, non-penfant : parce qu'on verra dans la fuite, ou du moins je tâcherai de le prouver, qu'il n'étoit pas impoffible que nos ames euffent pû être matérielles, & que Dieu éternel & fpirituel pût accorder la penfée à la matiere. Auffi me fuis-je toujours fervi du terme d'*être penfant* & *non penfant*, au lieu du terme de *matériel* & *d'immatériel* ", fe pouvant faire que Dieu qui eft néceffairement fpirituel, ait formé tous les autres êtres, foit penfants, foit non - penfants, matériels.

*de*

nt
de
ui,
juſ-
ou-
ent
us,
us-
*ge*
*ux*
ais
nt,
*la*
*nir*
*re.*
ſon
[redacted]

point, qu'elle étoit matérielle ; car toutes les ſubtilités qu'on a inventées de nos jours pour ſoutenir que pluſieurs Philoſophes Payens avoient reconnu la ſpiritualité de l'ame, ſont inutiles, ridicules, & faciles à détruire. Si l'on conſidere que tous les Anciens, excepté Platon, ont fait Dieu même corporel, & qu'ils regardoient ſon opinion comme inſoutenable & inintelligible (1), on conviendra aiſément qu'il eſt abſurde de dire que des gens qui faiſoient Dieu matériel, cruſſent l'ame immatérielle.

Les payens, ou du moins quelques-uns d'entr'eux, diſtinguoient l'ame de l'eſprit, *anima* & *mens* ; mais par cette diſtinction ils n'entendoient point ce que quelques-uns de nos Philoſophes d'aujourd'hui ſoutiennent ; ſavoir que l'ame, *anima*, eſt le principe de la vie ; & l'eſprit, *mens*, le principe du raiſonnement, qui doit être incorporel & immortel, qui eſt un être regardé proprement comme la véritable ame,

1 Quod Plato ſine corpore Deum eſſe cenſet, id, quale eſſe poſſit, intelligi non poteſt. *Cicero de Natura Deor.* Lib. I.

passer pour orthodoxe. ...
Lactance l'ont soutenu ouvertement
sans avoir été condamnés. *L'esprit*, d
le premier, *est proprement l'entend*
*ment, qu'on ne sauroit douter n'ét*
*quelque chose de plus divin que l'am*
Voici l'opinion du second: *Il est dif*
*cile de savoir si l'ame est la même ch*
*que l'esprit.*

Lorsque les Philosophes Payens o
distingué l'ame & l'esprit, ils n'ont p
cru que ce fussent deux êtres distinc
& séparés l'un de l'autre; mais ils o
regardé l'esprit comme une modific
tion produite par l'ame (1). Pour av
une idée claire de ce que les Anci
entendoient par l'esprit, il faut co
derer que quelques Philosophes le c
... comme le mouvement de

porel, mais il ne ſauroit exiſter ſans quelque choſe de corporel : car il n'y auroit point de mouvement, s'il n'y avoit point de matiere ? ainſi ſelon ce ſyſtême, l'eſprit qui n'étoit qu'un mouvement, étoit une ſuite néceſſaire de la matérialité de l'ame, & ne pouvoit être regardé comme un être diſtinct & indépendant de la matiere.

Lucrece qui croyoit, ainſi que tous les Epicuriens, la mortalité de l'ame, qui n'étoit ſelon eux qu'un ramas d'atômes ſubtils & déliés, diſtingue auſſi la nature de l'ame & la nature de l'eſprit. *Il faut voir*, dit-il, *en quoi conſiſte la nature de l'ame & de l'eſprit* (1). Mais il les fait tous les deux corporels : & ſelon lui, l'eſprit eſt fait de principes très-menus, ainſi que l'ame.

Quant aux autres Philoſophes qui ne ſe ſont point expliqués auſſi clairement que les Epicuriens, & qu'on dit avoir diſtingué l'ame ſpirituelle & matérielle, je ſoutiens qu'ils n'ont entendu par l'eſprit incorporel que le mouvement pro-

1 Unde animæ atque animi conſtet natura videndum.
*Lucretius, de Rerum Natura*, Lib. I. Verſ. 132.

mais dont les Anciens ...
l'eſprit, lorſqu'ils l'ont diſtingué de l'a-
me, que comme une ſuite de la ma-
tiere. Ils ont embrouillé leurs diſcours
& leurs opinions de beaucoup de divi-
ſions & de ſubdiviſions, & ceux qu
ſont venus après eux, ont cherché dan
cette obſcurité de quoi autoriſer leur
nouveaux ſentiments. Ils auroie
mieux fait, ſi au lieu de rechercher d
autorités inutiles dans une queſtion a
ſi incompréhenſible, ils euſſent avo
naturellement, à l'exemple de Saint
rôme, de Saint Auguſtin, de Saint G
goire, &c. qu'ils ne pouvoient r
ſavoir de certain ſur la nature de l'a
& que cet éclairciſſement étoit réſe
pour l'autre vie.
... qu'on ne peut douter a

corps étoit une portion de la matiere. Cette opinion approchoit de celle de l'ame du monde; mais je ſuis certain que ſi l'on examinoit avec attention tousles différents ſyſtêmes des Philoſophes anciens, on trouveroit en les réduiſant à un certain point, qu'il n'en eſt preſque point qu'on ne pût y amener, & en démontrer la conformité.

Thalès (1) ſoutenoit que l'ame étoit *une nature ſans repos*. Cette définition prouve évidemment ce que je viens de dire ſur la diſtinction de l'ame & de l'eſprit; car qu'eſt *une nature ſans repos*, qu'une choſe *dans un mouvement perpétuel*?

Anaximandre diſoit que l'ame étoit une choſe compoſée de terre & d'eau. Ce n'étoit pas en vérité la peine de rêver beaucoup, pour dire qu'une choſe qu'on croyoit matérielle, étoit compoſée de matiere.

Empedocle la faiſoit conſiſter dans le ſang (2). Son opinion avoit quelqu'ap-

1 Thalès a été le premier qui a défini l'ame, *une nature ſe mouvant toujours de ſoi-même*. Plutar. de la Traduction d'Amiot, *Liv. IV.* des Opinions Philoſophiques, *Chap. II.*

2 *Empedocles animum eſſe cenſet cordi ſuffuſum.*

Quelques autres ...
qu'elle étoit un feu céleste (1); d'autres une harmonie (2); d'autres un nombre (3).

*sanguinem* Cicer. Tuscul. Disput. *Lib.* I. *Cap.* IX. Virgile a fait allusion à cette opinion, lorsqu'il a dit dans le neuvieme Livre de l'Enéide : *Sanguineam vomit ille animam.*

1 *Zenoni Stoico animus ignis videtur.* Cicer. Tuscul. Disput. *Lib.* I. *Cap.* XI. Virgile fait encore allusion à cette opinion dans son sixieme Liv. de l'Enéide : *Igneus est ollis vigor & cælestis origo.*

2 Voici ce que dit Cicéron sur cette harmonie. « Aristoxene, qui fut Musicien & Philosophe, prétendit que de même que l'harmonie est causée dans le chant & dans les instruments par la proportion des accords, de même aussi toutes les partie du corps étoient disposées de telle maniere, qu par le rapport qu'elles avoient les unes avec le autres, l'ame en résultoit. Il falloit que cette idé lui eût été donnée par l'art qu'il professoit. Il n'étoit pour tant pas le premier qui l'eût eue ; car Pl ton avoit parlé long-temps avant lui de cette ha monie, & en avoit traité amplement. »

Proximè autem Aristoxenus, Musicus idemq ... ipsius corporis intentionem quamda ...

Ariſtote toujours déciſif, même dans les choſes qu'il n'entendoit pas, dèfinit l'ame, *une action qui fait mouvoir le corps*, qu'il appelle *Entelechios.* Suis-je plus ſavant ſur la nature de l'ame, lorſqu'on m'en a donné cette définition, qu'avant que de l'avoir appriſe ? Le Pere Mallebranche n'a-t'il pas eu raiſon de dire ? " Certainement il faut avoir „ bien de la foi pour croire ainſi Ariſ- „ tote, lorſqu'il ne nous donne que des „ raiſons de Logique, & qu'il n'expli- „ que les effets de la nature que par „ les notions confuſes des ſens; princi- „ palement lorſqu'il décide hardiment „ ſur des queſtions qu'on ne voit pas „ qu'il ſoit jamais poſſible aux hom- „ mes de pouvoir réſoudre. Auſſi Ariſ- „ tote prend-t'il un ſoin particulier d'a- „ vertir qu'il faut le croire ſur ſa pa- „ role; car c'eſt un axiome inconteſta-

de Pythagore, qui vouloit que les nombres euſſent des vertus & des qualités infinies, ſoutenoit que l'ame n'avoit point de figure, que ce n'étoit pas une eſpece de corps, mais ſeulement un nombre „ Xenocrates animi figuram & quaſi corpus negavit eſſe, verum numerum dixit eſſe, cujus vis, ut jam antea Pythagoræ viſum erat, in natura maxima eſſet. *Id.* ibid.

phe, d'avouer qu'on ignore ce q
ne connoit pas, que de vouloir do
des mots pour des raisons? Com
Lucrece est-il plus naturel qu'Arist
& parconséquent plus digne d'esti
Il avoue que tous les Philosophes
ignoré la nature de l'ame, & c
n'ont pû pénétrer si elle naît av
corps, si elle meurt avec lui (2), 
elle passe dans d'autres, selon le syst
de quelques Philosophes qui ad
toient la métempsycose (3).

1 Mallebranche, *Recherche de la Vérité*, III. pag. 180.

2 Ignoratur enim quæ sit natura animi;
Nata sit, an contra nascentibus insinu
Et simul intereat nobis cum morte dire
An tenebras Orci visat, vestasque lacuna
An pecudes alias divinitùs insinuet se.

Nous ſerions encore aujourd'hui, Madame, dans la même incertitude que les Anciens, ſi la révélation n'avoit déterminé notre croyance; mais comme en fixant nos doutes elle ne les éclaircit pas, je vais vous dire les raiſons réciproques ſur leſquelles fondent leur opinion ceux qui croient la matérialité ou l'immatérialité de l'ame.

## §. XI.

### *Si notre ame eſt matérielle.*

LEs premieres difficultés qu'on forme contre la ſpiritualité de l'ame, ont leur ſource dans les différentes manieres dont on veut qu'elle prenne naiſſance. Quelques Philoſophes prétendent que l'ame ſe perfectionne peu-à peu, à meſure que le corps acheve de s'organiſer dans le ſein de la mere. Mais on leur objecte une difficulté inſurmontable; c'eſt qu'il eſt impoſſible qu'une choſe corporelle devienne incorporelle. Ainſi ſi l'ame au commencement a été matérielle, elle ne peut jamais ſe ſpiritualiſer; ce qui prouve la nécéſſité de la matérialité de l'ame. Saint Thomas a

tion de l'ame spirituelle, me
deux, & qu'il se forme un n
mal, animé par l'ame spiri
je demande : Dieu agissan
par les moyens les plus sim
plus naturels, à quoi sert ce
création de deux ames &
animaux? Par quel moyen,
expérience, S. Thomas avo
cette connoissance, & quelle
dente avoit-il de ce changem
Quelques Savants disent
bryon est imaginé jusqu'au
me jour, auquel temps se fait
mation des parties; mais ce
prête des armes à ceux qui s
la matérialité de l'ame. « (
» se peut-il faire, *demandent*
» la vertu séminale, qui n'est

„ voir, en perfectionant ce principe, „ lui donnant la liberté d'augmenter „ & d'agir librement par les organes „ parfaits, il eſt aiſé de voir qu'il peut, „ & doit même devenir ce qu'on appel- „ le *ame*, qui par conſéquent eſt ma- „ térielle. „

Il eſt encore un autre ſentiment, ſoutenu par pluſieurs Philoſophes. Ils prétendent que notre ame tire ſon origine des peres & meres par la vertu ſéminale; que d'abord elle n'eſt qu'ame végétative, & ſemblable à celle d'une plante; qu'enſuite elle devient ſenſitive en ſe perfectionnant, & qu'enfin elle eſt rendue raiſonnable par la coopération de Dieu. Mäis cette opinion entraîne après ſoi toutes les difficultés des autres dont je viens de parler, ou bien ſuppoſe la matérialité de l'ame. Sans cette ſuppoſition, il faut d'abord défendre la ſucceſſion de ces trois ames, contraire aux voies ſimples par leſquelles Dieu agit toujours, & qui dès le commencement eût pû inſerer l'ame raiſonnable. Il faut enfin prouver comment une choſe corporelle peut devenir incorporelle, l'ame raiſonna-

que la ...
elle eſt alors matérielle néceſſaire
ment. C'eſt-là le ſyſtême des Epicu
riens, à cela près que l'ame chez le
Philoſophes Payens avoit en elle la fa
culté de ſe perfectionner : au lieu qu
chez les Philoſophes Chrétiens c'e
Dieu qui par ſa puiſſance la conduit
la perfection ; mais la matérialité d
l'ame eſt toujours néceſſaire dans l
deux opinions.

Quelques Philoſophes enfin font l'
me une ſubſtance abſolument ſimp
& incorporelle. Ils évitent à la véri
certaines difficultés où tombent les a
tres : mais ils en rencontrent pluſie
nouvelles ; car ils ne ſauroient exp
quer comment l'ame qui eſt un ſi
incorporel, peut recevoir des facul
... ſont les or

à ces questions, ne sont que de frêles raisonnements & des subtilités dignes des Scholastiques, qu'ils devroient n'avoir point imités; eux, qui les ont condamnés si séverement pour avoir voulu expliquer des mysteres & des secrets qu'ils n'entendoient pas (2). Ce n'est pas que je les blâme d'avoir dit, comme tous les autres Philosophes, leur sentiment sur des choses incertaines; mais j'aurois voulu qu'ils eussent moins témoigné d'être persuadés de la vérité de ce qu'ils pensoient, & qu'ils eussent donné leurs opinions comme des démonstrations (1). C'est envain qu'ils se recrient qu'on ne sauroit concevoir que la matiere puisse être capable de la pensée: Ils verront, pour peu

*vitales, qui sont aussi corporelles*. vû qu'étant immanentes, elles doivent être reçues dans le même principe qui les produit; & qu'ainsi il ne sert à rien de dire que les corporelles sont reçues dans les corps, puisque l'ame est le principe qui les produit; ou dans les facultés mêmes, puisque les facultés sont réellement & effectivement une même chose avec l'ame, & qu'elles sont par conséquent distinctes du corps. Bernier, *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, Tom. V. pag. 482.

2 Ceci regarde un peu les Cartésiens.

3 Ut potero explicabo, nec tamen ut Pythius Apollo, certa ut sint & fixa, quæ dicam. *Cicer.* Tuscul. Quæst. *Lib. I.*

faculté de penser, que de comp
comprendre qu'il unisse à cet
de penser, une autre substa
Nous ignorons parfaitemen
consiste la pensée, & à quel
de substance Dieu a accordé
de penser; & c'est borner la
du Tout-puissant, que de
qu'il ne puisse pas donner qu
timent & quelque perception
tits corpuscules de matiere, q
& qu'il unit ensemble com
trouve à propos. " Puisque n
" mes contraints, *dit Locke*,
" noitre que Dieu a commu
" mouvement des effets que
" pouvons jamais comprend
" mouvement soit capable de
quelle raison avons-nous

„ auſſi-bien que dans un ſujet ſur lequel „ nous ne ſaurions comprendre que le „ mouvement de la matiere puiſſe opé- „ rer en aucune maniere (1) ? „

Quelque fermes que paroiſſent dans leurs ſentiments les Philoſophes qui ſoutiennent avec aſſurance que Dieu lui-même ne peut communiquer la vie & la perception à une ſubſtance ſolide, peut-être ſeroient-ils moins perſuadés de leur opinion, s'ils conſidéroient ſans prévention combien il eſt difficile d'*allier la ſenſation avec une matiere étendue, & l'exiſtence avec une choſe qui n'a point d'étendue.* Pluſieurs grands hommes ont cru l'ame matérielle, & même pluſieurs Peres de l'Egliſe. Tertullien dit que l'*ame eſt un corps, & qu'elle ne ſeroit rien ſans cela : tout ce qui eſt, étant corps* (2). Et loin que Saint Auguſtin ait refuté avec hauteur ce ſentiment,

1 Locke, *Eſſai Philoſophique ſur l'Entendement Humain*, Liv. IV. Chap. III. pag. 687.

2 Cum autem ſit, ( *loquitur de anima*, ) habeat neceſſe eſt aliquid per quod eſt ; ſi habeat aliquid per quod eſt, hoc erit corpus ejus. Omne quod eſt corpus, eſt ſui generis : nihil eſt incorporale, niſi quod non eſt. *Tertullianus*, *de Carne Chriſti*, Cap. XI.

irituel-
orſqu'il
ru que
l'avoit
qu'ainſi
, ſi elle

it ceux
, pour
endant
ſpecta-
érudi-
Philo-
nt aux
ın Cal-
onace,
ſalpin,
n Beri-
&c. ne

[redacted]

sont point des Savants pour lesquels on doive affecter un aussi grand mépris (1).

Si la vérité d'une opinion dépendoit de l'étendue du génie de ceux qui l'ont défendue, il seroit aisé de prouver l'immatérialité de l'ame par l'autorité de l'illustre Locke, que je crois à coup sûr pouvoir mettre en parallele avec Descartes & Mallebranche, sans que les plus zélés de leurs disciples trouvent, à ce que je crois, cette comparaison disproportionnée. Mais depuis long-temps j'ai dit que les Ouvrages des Savants devoient servir à chercher l'incertitude sous le voile de l'autorité. Quoi qu'il en soit, voici le passage de ce fameux Philosophe. " Qui voudra
„ se donner la peine d'examiner & de
„ considerer librement les embarras
„ & les obscurités impénétrables de
„ ces deux hypothèses, n'y pourra gue-
„ re trouver de raison capable de le
„ déterminer entierement pour ou con-
„ tre la matérialité de l'ame; puisque

1 Je ne cite point parmi ces savants ni Spinosa, ni Vanini, parce qu'ils étoient Athées de profession; & quoique parmi ceux que j'ai nommés, il y en ait quelques-uns soupçonnés d'Athéïsme, ils ne l'ont jamais néanmoins ouvertement soutenu.

„ vers le ſentiment oppoſé, lorſ
„ n'aura l'eſprit appliqué qu'à
„ des deux. „

## §. XII.

*Si notre ame eſt matérielle, & ſ eſt mortelle* (1).

LE Pere Mallebranche, qui a a té d'avoir beaucoup de mépris Montagne, parce qu'il parroiſſoit barraſſé de réſoudre la queſtio l'immatérialité & de l'immortal l'ame, donne lui-même des pr très-foibles de l'une & de l'a
« L'ame, *dit-il*, étant une ſubſ
„ qui penſe, doit-être immor
„ parce qu'il n'eſt pas concevable
„ ne ſubſtance puiſſe devenir ri

„ faut recourir à une puiſſance de „ Dieu toute extraordinaire, pour con- „ cevoir que cela ſoit poſſible (1) „.

Je demande au Pere Mallebranche pourquoi il eſt beſoin d'une puiſſance extraordinaire de Dieu, pour qu'il permette & qu'il veuille qu'une ſubſtance qui a eu un commencement, ait une fin? Pour moi, je crois & je penſe que tout le monde eſt de mon ſentiment, qu'il ne faut pas un pouvoir plus grand pour réduire à rien une ſubſtance, que pour la créer de rien. Ainſi ſi Dieu en créant l'ame a voulu qu'elle eût une fin, elle périra auſſi aiſément qu'elle a été créée. Le Pere Mallebranche pourroit répondre que Dieu n'anéantiſſant point l'ame, elle reſtera éternelle. Je conviens que ſi Dieu le veut, elle le ſera; mais il reſte à prouver que Dieu ſoit obligé eſſentiellement de vouloir que l'ame ſoit éternelle. Juſqu'alors on n'eſt point obligé de croire qu'une ſubſtance créée ne puiſſe avoir une fin; & il eſt inutile pour cela *de recourir à une puiſſance toute extraordinaire de Dieu*, *pour*

1 Mallebranche, Recherche de la Vérité, *Liv IV. pag.* 428.

vons avoir sur l'immort...
matérialité de l'ame par la seule lumiere naturelle.

La seconde raison qu'il rapporte pour soutenir son sentiment, est aussi peu convainquante que la premiere. « L'ame est immortelle, *dit-il*, parce
„ qu'elle ne peut se corrompre, se ré-
„ soudre en vapeurs ou en fumée; car
„ il est évident que ce qui ne peut se
„ diviser en une infinité de parties, ne
„ peut se corrompre ou résoudre en
„ vapeurs. „ Je voudrois bien que ce Philosophe me fît la grace de m'apprendre comment il sait certainement que l'ame ne peut *se résoudre en vapeurs* ou *en fumée*. Jusques à ce qu'il m'ait prouvé clairement que Dieu ne peut pas communiquer & accorder quelque ...

ſuis en droit de lui dire : “ Vous met-
„ tez pour principe certain ce dont
„ nous diſputons : vous fondez l'im-
„ mortalité de l'ame ſur ſa ſpiritualité
„ & ſon indiviſibilité : & moi je veux
„ qu'elle ſoit mortelle, parce qu'étant
„ matérielle, elle eſt ſujette à la divi-
„ ſion. Voyons donc clairement au-
„ paravant quelle eſt ſa nature ; ſans
„ cela il eſt impoſſible que nous puiſ-
„ ſions raiſonner conſéquemment. Je
„ ſuis en droit de rejetter toutes vos
„ preuves, puiſque vous les fondez ſur
„ un principe dont vous ne pouvez
„ prouver la certitude, & encore
„ moins l'evidence. „

Le Pere Mallebranche ſemble avoir prévû une partie de ces objections ; car il examine la néceſſité de la ſpiritualité de nos ames, en refutant l'opinion de ceux qui en accordent une matérielle aux bêtes, qu'il leur refuſe en les réduiſant au rang de ſimples machines. Avant de répondre aux objections qu'il forme contre l'opinion de la matérialité de nos ames, je vais, Madame, vous dire un mot ſur les raiſonnements que font généralement tous les Cartéſiens ;

[illegible] battent.

Les Cartésiens soutiennent que la pensée est l'essence & le propre de l'ame. « Elle peut douter, *disent-ils*, de tous » les autres attributs ; mais elle ne [illegible] » sauroit de celui par lequel elle a le » droit de penser, puisque le doute » même est une pensée. Or la pensée » n'a ni longueur, ni largeur, ni pro» fondeur : elle n'a rien de ce qui ap» partient au corps : ainsi donc elle » n'est point un mode d'une substance » étendue. Si elle n'est point un mode » d'une substance étendue, il faut donc » qu'elle en soit un d'une substance in» corporelle : car puisqu'elle existe &

Voilà, Madame, la maniere la plus précise & la plus nette, par laquelle les Cartésiens soutiennent la spiritualité de l'ame. Dès qu'on la leur a accordée, il leur est aisé d'en tirer des preuves très-fortes pour son immortalité. " La des-
„ truction d'une substance, *disent-ils*,
„ n'emporte point la destruction de
„ l'autre. Ainsi la substance étendue
„ étant distincte de la spirituelle, elles
„ ne sont point détruites ensemble.
„ D'ailleurs, la substance étendue ne
„ périt point entierement : il n'arrive
„ qu'un changement ou une dissolu-
„ tion dans quelques parties de la ma-
„ tiere, qui demeure toujours dans la
„ nature ; comme lorsqu'on brise une
„ horloge, il n'y a point de substance
„ détruite, quoiqu'on dise que l'horlo-
„ ge est détruite. Ainsi une substance
„ n'étant appellée *détruite*, que par la
„ dissolution de ses parties, l'ame ou
„ la substance spirituelle ne peut être
„ jamais détruite, puisqu'elle n'est
„ point divisible, ni composée d'au-
„ cune partie, & doit par conséquent
„ être immortelle. „

Quelque fortes que paroissent ces

[illegible] point composée de parties, & ne pouvant être divisée, ne peut périr, ne renferment point la difficulté, que Dieu peut avoir créé l'ame spirituelle, & avoir voulu qu'elle mourût avec le corps. Toute chose qui a eu un commencement, peut avoir une fin. Celui qui a créé la matiere de rien, peut l'annéantir: & celui qui a créé l'esprit, peut l'avoir créé mortel, ou le rendre tel, s'il le veut. Ainsi en supposant que l'ame fût spirituelle, nous n'aurions point encore de preuve évidente qu'elle dût être absolument immortelle, si la révélation ne nous l'apprenoit; & l'objection qu'on fait, que n'étant point composée, & n'étant

où elle retournera à rien : à moins qu'on ne se figure qu'il faut beaucoup plus de puissance pour créer un être que pour l'annihiler, & que Dieu ait appris en confidence à certain Philosophe jusqu'où va sa puissance.

Le Pere Mallebranche n'a donc pas pû parler avec autant de mépris de Montagne, sur ce qu'il ne voyoit pas évidemment la nécessité de l'immortalité de notre ame, puisque je défie tous les Philosophes, dès qu'ils ne voudront point s'appuyer de l'autorité de la révélation, de prouver qu'il soit absolument nécessaire que l'ame soit immortelle, en leur accordant même l'avantage de reconnoître avec eux sa spiritualité.

Vous concevez, Madame, que ceux qui soutiennent que l'ame est matérielle, ont encore un avantage bien plus considerable pour combattre son immortalité. Je vais donc vous faire examiner leurs raisons & celles de leurs adversaires.

Les Cartésiens posent pour un principe certain & évident, que la pensée ne peut être un mode d'une substance étendue. « Qui vous a dit, *leur peut-on demander*, que la pensée ne peut
» être communiquée à la matiere par
» la volonté de la Divinité? Qui vous
» en a instruits? Vous l'a-t-elle révélé?
» Non, *répondent-ils*: c'est par la
» réflexion que nous jugeons qu'il faut
» que l'ame soit absolument spirituelle.
» Nous voyons que la matiere, quel-
» que déliée qu'elle soit, quelque mou-
» vement qu'elle ait, ne sauroit être
» susceptible du raisonnement, & de-
» là nous concluons que l'ame qui
» raisonne, n'est point matérielle. »
Nous connoissons, dit Descartes, que
... pas besoin

(1). Mais il n'eſt rien de moins évident & de moins prouvé que cela ; car l'on peut ſoutenir d'un autre côté que nous ne connoiſſons que nous n'exiſtons, & que nous ne penſons que parce que notre ame, qui eſt matérielle, a la faculté de penſer. Quoique nous ne comprenions pas, quelque déliée, quelque légere que ſoit la matiere, quelque mouvement qu'elle ait, qu'elle puiſſe acquerir la penſée, nous ne devons pas croire que Dieu, par des ſecrets qui nous ſont connus, ne puiſſe la lui communiquer. Ainſi l'on en eſt toujours réduit à revenir au premier point, qui eſt de prouver que Dieu ne peut accorder la penſée à la matiere, juſques à ce qu'on ait montré que le pouvoir de la Divinité eſt ſi borné, qu'elle ne ſauroit rendre une bête raiſonnable, ſans changer l'eſſence de ſon ame, & lui en donner par conſéquent une autre ; juſqu'alors, dis-je, on eſt en droit de ſoutenir qu'il n'eſt aucune preuve évidente contre l'immatérialité de l'eſprit.

Il n'eſt rien de ſi plaiſant & de ſi fra-

1 Deſcartes, Principes de la Philoſophie, *Livr. I. pag.* 6.

:s Philo-
: ſauroit
: *penſée,*
*ſubſtance*
*es étant*
*ur accor-*
*ut chan-*
is il n'eſt
d'admet-
onteſtée;
voir ſi la
une ſubſ-
ere, par
e ſuſcep-

e ſervent
que par
ls préten-
s eſſences,

[redacted]

## §. XIV.

*Que l'ame des Bêtes est une preuve que la matiere peut acquérir la faculté de penser.*

LE Pere Mallebranche veut démontrer l'impossibilite de la matérialité de l'ame, en prouvant que les bêtes en sont entiérement privées; mais les preuves qu'il donne pour autoriser & appuyer son sentiment ont plus de brillant que de solidité. " Si l'on conçoit, „ *dit-il*, que la matiere, figurée d'une „ telle maniere, comme en quarré, „ en rond, en ovale soit de la douleur, „ du plaisir, &c. on peut assurer que „ l'ame des bêtes, toute matérielle „ qu'elle est, est capable de sentir, &c. „ . . . . . De même si l'on conçoit que „ la matiere, extrêmement agitée de „ haut en bas, en ligne circulaire, „ spirale, parabolique, elliptique, „ soit un amour, une haine, une joie, „ une tristesse, on peut dire que les „ bêtes ont les mêmes passions que „ nous. Que si on ne le voit pas il ne „ le faut pas dire, à moins qu'on ne

force pour ſoutenir la mat
l'ame ; & l'on eſt en droit d
Pere Mallebranche ; " Si vous
„ clairement comment une
„ n'a point d'étendue , exi
„ ment une choſe qui n'a poi
„ ties , agit ſur la matiere ;
„ la matiere à ſon tour agi
„ choſe qui n'a ni étendue , n
„ ni profondeur : vous pouv
„ que l'ame eſt une ſubſtanc
„ relle. Que ſi vous ne le con
„ il ne faut pas le dire , à n
„ vous ne veuilliez parler ſan
„ que vous dites ;.... car il n
„ ſurer que ce que vous conce
„ ment : & je crois que vous
„ de bonne foi pour m'av
„ vous ignorez ou du moins

„ tance étendue agit ſur une qui ne l'eſt „ pas, & qui, n'étant pas matérielle, „ n'a point de parties „.

Les preuves du Pere Mallebranche ſont donc des brodequins de théatre, des chauſſures qui peuvent ſervir à toutes ſortes de pieds ; il n'y a que la differente façon de les accommoder : & ſi l'on ne doit juger de la ſpiritualité ou de la matérialité de l'ame que par la clarté qu'on apperçoit dans les différents ſentiments qui regardent cette diſpute, elle ſera éternelle parmi les gens de bonne foi. Ils pencheront même vers l'opinion qui veut qu'elle ſoit matérielle ; car n'eſt-il pas plus aiſé de croire que Dieu accorde la penſée à une ſubſtance que nous connoiſſons, & dont nous avons une notion claire & diſtincte, que de concevoir qu'une ſubſtance qui n'a point d'étendue, & dont nous n'avons aucune notion, agiſſe ſur la matiere ?

Il n'y a dans le ſyſtême de l'ame matérielle qu'une ſeule difficulté ; encore eſt-elle légere, lorſqu'on veut ne point borner la Puiſſance de Dieu, & qu'on convient de bonne foi que celui qui

étendue, dont nous n'avons aucune notion ; ſecondement, on ne peut comprendre comment une ſubſtance qui n'a point de parties, qui eſt ſpirituelle, enfin qui n'eſt point matérielle, peut agir ſur la matiere : troiſiemement, on ignore également comment la matiere peut à ſon tour agir ſur ce qui n'eſt pas matériel. Il eſt encore pluſieurs autres embarras : & certes ceux qui bornent ſi hardiment la puiſſance de Dieu, qu'ils veulent qu'il n'ait pas le pouvoir de communiquer la penſée à la matiere, ont bien de la complaiſance pour leur ſentiment de lui accorder la permiſſion de faire tant de miracles en faveur de leurs opinions.

faut bien que ses raisons détruisent celles de son Adversaire. " Quelque petite, „ *disoit Gassendi* (1), que soit cette

1 Et deinde in cerebro solùm, aut in exigua solùm ejus parte, cernis idem plenè incommode esse, quoniam, quantulacumque sit illa pars, extensa tamen est, tu illi coextenderis, atque idcirco extenderis, particulasque particulis illius respondentes habes. An dicis te cerebri partem præ puncto accipere? Incredibile sane; sed esto punctum. Si illud quidem Physicum sit, eadem remanet difficultas, quia tale punctum extensum est, neque partibus prorsùs caret. Si Mathematicum, nostri primùm id, nisi imaginatione, non dari Sed detur, vel fingatur potiùs, dari in cerebro Mathematicum punctum cui tu adjungaris, & in quo existas; vide quàm futura sit inutilis fictio. Nam ut fingatur, si fingi debet, ut sit in concursu nervorum per quos omnes partes informatæ animæ transmittunt in cerebrum ideas, seu species rerum sensibus perceptarum ad primum, nervi omnes in punctum non coëunt, seu quia, cerebro continuato in pinealem medullam, multi nervi toto dorso in eam abeunt: seu quia, qui tendunt in medium caput, non in eundem cerebri locum desinere deprehenduntur. Sed demus concurrere omnes; nihilohominus concursus illorum in Mathematico puncto esse nequit, quia videlicet corpora, non Mathematicæ lineæ sunt, ut coïre possint in Mathematicum punctum. Et ut demus coïre, spiritus per illos traducti exire è nervis, aut subire nervos non poterunt, utpotè cum corpora sint, & corpus esse in non loco; seu transire per non locum, cujusmodi est punctum Mathematicum, non possit.

Et quamvis demus esse, & transire posse, attamen tu, in puncto existens, in quo non sunt plagæ, dextra, sinistra, superior, inferior, aut alia, dijudicare non potes undè adveniant, aut quid renuncient. Idem autem dico de iis quos tu debeas

„ n'etes donc point sans e
„ vous avez des parties, que
„ qu'elles soient, qui corres
„ siennes. Je ne crois pa
„ disiez par hazard que v
„ pour un point la petite
„ quelle vous êtes uni; n
„ sons que vous ayez recou
„ terfuge : il faut alors q
„ soit Physique, ou Ma
„ S'il est Physique, la dis

ad sentiendum, renuntiandumve, &
transmittere. Ut præteream, capi
modo tu motum illis imprimes, si
sis, nisi, ipse corpus sis, seu nis
quo illos contingas, simulque pr
dicas illos per se moveri, ac te solun
ipsorum motum, memento te alicubi
corpus per se, ut proinde inferri po
tus illius causam. At deinde explica
talis directio sine aliqua tui contenti
motione esse valeat? Quomodo

„ point ôtée, parce que ce point eſt
„ étendu, quelque petit qu'il ſoit, &
„ n'eſt pas entierement ſans parties. S'il
„ eſt Mathématique, c'eſt un point
„ imaginaire, qui n'a aucune exiſtence
„ que dans notre imagination, & qui
„ n'exiſte pas réellement. Mais pouſſons
„ les choſes à l'extrême, & feignons
„ qu'il eſt poſſible qu'il ſe trouve dans
„ le cerveau un de ces points Mathé-
„ matiques auquel vous êtes étroite-
„ ment uni, & dans lequel vous réſi-
„ dez : cette fiction deviendra inutile ;
„ car malgré que nous feignions, il
„ faut cependant que vous vous trou-
„ viez dans le concours des nerfs, par
„ leſquels toutes les parties de l'ame
„ informe tranſmettent au cerveau les
„ notions & les eſpeces des choſes qui
„ ont été apperçues & découvertes par
„ les ſens. Or, prenez garde d'abord
„ que tous n'aboutiſſent pas à un ſeul
„ point ; le cerveau étant continué &
„ s'étendant juſqu'à la moëlle de l'é-
„ pine du dos, pluſieurs nerfs qui ſont
„ répandus dans le dos, aboutiſſent &
„ ſe terminent ſimplement à cette
„ moëlle.

[illegible]

[illegible] présence [illegible] Mathématique, [illegible] corps. & non pas [illegible] Mathématiques.

[illegible] que cela [illegible] animaux [illegible] nerfs, ne [illegible] & que le corps [illegible] point dans aucun [illegible] étoit dans [illegible] point Mathématique, qui n'a [illegible] existence imaginaire. Mais [illegible] les choses à l'extrê- „ me, & je veux qu'il [illegible] puisse être. Je „ demande comment il est possible que „ vous, qui existez dans un point où „ il n'y a ni contrées, ni régions, où il

„ difficulté regarde encore les eſprits „ que vous devez envoyer dans tout le „ corps, pour lui communiquer le ſen- „ timent & le mouvement. N'eſt-il „ pas impoſſible que cela puiſſe arriver „ ſi vous exiſtez dans un point Mathé- „ matique, ſi vous n'êtes point corps, „ ou ſi vous n'en avez pas un, par le „ moyen duquel vous touchiez & pouſ- „ ſiez celui que vous animez? Si vous „ dites que les eſprits ſe meuvent d'eux- „ mêmes, & que vous dirigez ſeule- „ ment leur mouvement, je vous prie- „ rai de vous ſouvenir que vous conve- „ nez que le corps ne ſe meut point ſoi- „ même; ainſi par vos propres princi- „ pes je ſuis en droit de conclure que „ vous êtes la cauſe de ſon mouvement. „ Apprenez-nous de grace comment „ la conduite & la direction des eſprits „ peuvent ſe faire ſans quelque ſorte „ de contention, & par conſéquent „ ſans quelque mouvement & quelque „ impulſion de votre part. Dites-nous „ par quel moyen une choſe peut agir „ ſur une autre, faire effort ſur elle, „ la mettre en mouvement, ſans un „ mutuel contract du Moteur & du

„ peuvent toucher & être touchés „.

Je vais continuer, Madame, d'examiner les raisons qui engagent le Pere Mallebranche à refuser une ame aux bêtes. Comme vous voyez qu'ainsi que tous les Cartésiens, il soutient que la matiere ne peut jamais recevoir la perception, ni le sentiment, il est obligé de priver entiérement les bêtes de l'ame: car s'il leur en accordoit une, il résulteroit de son systeme qu'elle seroit spirituelle; ce qu'aucun véritable Philosophe n'oseroit soutenir. " Il est vrai, „ *dit-il*, que les actions que font les „ bêtes, marquent une intelligence: „ car tout ce qui est réglé, la marque. „ Une montre même la marque: il est „ impossible que le hazard en compose „ les roues: & il faut que ce soit une

„ tainement une intelligence.... Mais, „ *continue le Pere Mallebranche*, cette „ intelligence n'eſt point de la matiere: „ elle eſt diſtinguée des bêtes, comme „ celle qui arrange les roues d'une „ montre, eſt diſtinguée de la montre: „ car cette intelligence paroît infini- „ ment ſage & infiniment puiſſante... „ Ainſi dans les animaux il n'y a ni in- „ telligence ni ame. Autrement il fau- „ droit dire qu'il y a plus d'intelligence „ dans le plus petit des animaux, ou „ même dans une ſeule graine, que „ dans le plus ſpirituel des hommes; „ car il eſt conſtant qu'il y a plus de „ mouvements réglés, que nous n'en „ ſaurions connoître (1) „.

J'avoue que ſi jamais preuves m'ont paru peu convainquantes, ce ſont celles-là. Pour mieux les examiner, je vais les détailler l'une après l'autre.

Le Pere Mallebranche poſe d'abord pour principe que l'intelligence qui paroît dans les bêtes, ne vient point de la matiere. Mais c'eſt-là ce qu'il falloit prouver; c'eſt cette même thèſe que je

1 Mallebranche, *Recherche de la Vérité*, Liv. IV. Chap. VII. pag. 431.

qui en découlent, ſe reſſente[r]
fauts de la ſource. Avant d
pour principe que l'intelligen[ce]
roît dans les bêtes, n'eſt point
tiere, il faut avoir prouvé évi[demment]
que la matiere eſt incapable
ment & de la perception, & [que]
peut en être ſuſceptible, mê[me]
pouvoir de Dieu. Pourſuivons
des raiſons du Pere Malle[branche]
« L'intelligence, *dit-il*, que [l'on voit dans]
» les bêtes, paroît infinime[nt]
» infiniment puiſſante. Ainſi,
» y avoir dans les bêtes aucun[e]
» gence même, parce que ſi
» gence qu'on y découvre,
» ſuite de leur ame, elles aur[oient]
» de perception & d'intelligen[ce]

Je ne puis comprendre ſur quoi le Pere Mallebranche ſe figure qu'une choſe ne doive pas être, parce qu'elle eſt au-deſſus de la portée de la connoiſſance humaine. Eh quoi! parce que notre eſprit ne pourra comprendre comment le bled germe dans la terre, je ſerai en droit de dire qu'il ne germe pas? En vérité,

*Homére quelquefois radotoit bonnement* (1).

Je crois qu'il en eſt des grands Philoſophes comme des grand Poëtes: ils s'égarent quelquefois Qu'auroit dit le Pere Mallebranche, ſi Montaigne avoit ſoutenu que l'ame ne pouvoit être immortelle, parce qu'il ne concevoit pas comment elle pourroit l'être? Il n'eût pas manqué de lui dire: *Vous nêtes pas en droit de nier qu'une choſe ne puiſſe être, parce que vous ne concevez pas comment elle ſe fait. Tout ce que vous pouvez faire, eſt de nier qu'elle puiſſe être, lorſque vous en connoiſſez évidemment l'impoſſibilité.* Ainſi, quoique le Pere Mallebranche ne comprenne pas comment les bêtes peuvent avoir une

1 Aliquando bonus dormitat Homerus.

*savoir ; qu'elles ne désirent rien, & ne craignent rien* ; qu'elles sont enfin de pures machines que Dieu conserve.

Plus j'examine cette opinion, plus je la trouve extraordinaire, & contraire à toutes nos nations. Le plus petit animal, une fourmi, une abeille dément ce sentiment, qui n'est fondé que sur la prétendue croyance de l'impossibilité de la matérialité de l'ame. Je demande s'il n'est pas aussi vraisemblable que Dieu donne la perception à certains atômes & corpuscules légers, que d'accorder à des machines le pouvoir d'agir avec autant de sagesse que si elles étoient intelligentes ? Mais je vais plus avant, & je soutiens que les bêtes ont une ame, capable de toutes les opérations que forme l'esprit de l'homme.

diſtinctément dans le chien ces trois différentes opérations, quand je veux lui apprendre à ſauter ſur un bâton. Lorſqu'il ſaute, je le flatte : premiere penſée. Je le bats, lorſqu'il ne ſaute pas ; ſeconde penſée. Il ſaute toujours ; voilà la conſéquence des deux premieres penſées. Je reduis en forme l'argument que fait le chien. S*i je ſaute, je ſuis flatté. Si je ne ſaute pas, je ſuis battu. Sautons donc.*

Si les animaux ne ſont que de ſimples machines, incapables du ſentiment & de la connoiſſance, ſi elles ne peuvent ſentir ni douleur ni plaiſir, que les Cartéſiens me donnent une raiſon probable pour me montrer qu'un chien qui meurt de triſteſſe ſur le tombeau de ſon maître, eſt inſenſible à l'amitié & à la compaſſion. Si *Dieu a formé les animaux de façon qu'ils évitent machinalement & ſans crainte tout ce qui peut les détruire*, pourquoi le chien ne réſiſte-t-il donc pas à ce mouvement de triſteſſe qui lui cauſe la mort ? Pourquoi ne mange-t-il pas, & refuſe-t-il la nourriture qu'on lui donne ? Pourquoi ſon air morne & abattu démontre-t-il ce

Si les bêtes ont donc une ame matérielle, le sentiment n'est donc point incompatible avec la matiere; elle en est donc susceptible. Qui peut nier que Dieu ne puisse, en la subtilisant & la purifiant, l'élever jusqu'au degré de connoissance de l'ame des hommes?

## §. X V.

*Réponse à une objection des Cartésiens contre la matérialité de l'ame.*

Si l'ame étoit corporelle, *disent les* „ *Cartésiens*, elle seroit divisible en „ plusieurs parties, dont chacune seroit „ une ame. Ainsi l'ame d'un cheval „ seroit très-réellement une multitude „ d'ames, à qui l'unité ne conviendroit que de la maniere qu'elle con-

„ nent chacune le mouvement & le „ ſentiment ; d'où l'on conclut que „ l'ame de chaque bête n'eſt pas un „ principe unique des actions vitales.... „ Un bon nombre de Scholaſtiques „ ſuppoſent que l'ame d'un chien, quoi- „ que matérielle, eſt indiviſible; cela eſt „ abſurde. Les autres la font compoſée „ de parties intégrantes. Or, n'eſt-ce „ pas enſeigner réellement qu'elle eſt „ un amas de pluſieurs amas, comme „ le corps de chaque bête eſt un amas „ de pluſieurs corps ?

Ces objections ne ſont point auſſi fortes que ſe le figurent les Cartéſiens : car Dieu peut accorder à un certain nombre & à une certaine quantité d'atômes la faculté de la perception & du ſentiment, lorſqu'ils ſont liés enſemble d'une certaine maniere qu'il détermine, & vouloir en même temps que, dès que cet aſſemblage eſt diſſous & rompu, ces mêmes atômes deviennent inſenſibles.

Mais, dira-t-on, *vous compoſez un Tout ſenſible de parties non-ſenſibles, & cela répugne.* Je réponds que les parties, ou les atômes qui forment l'ame, ne

met qu elles soient ... 
doit pas tro.iver extraordinaire
soutienne que Dieu commun
sentiment à la matiere subtile 8
qui forme l'ame des bêtes, &
lui ôte ensuite; car il est très-
celui qui a pu rendre cette mat
pable de sentir, lorsqu'elle ét
un certain mode, de la rendre
ble, quand elle change de fig
forme, de situation, & qu'il ar
dissolution dans l'arrangemen
parties: & c'est par cette di
qu'on comprend aisément la n
de l'ame des bêtes. *Mais*, dira
*vous convenez qu'une ame m*
*périt par sa divisibilité, l'ame*
*me sera donc mortelle, si elle*
*rielle; car tout ce qui est mati*

montrerai ensuite que, quoiqu'il y ait des *animaux dont les parties séparées retiennent chacune le mouvement & le sentiment*, on n'est pas en droit d'en conclure que *l'ame de chaque bête ne seroit pas un principe unique des actions vitales, si elles en avoient une, & qu'elle fût matérielle.*

## §. XVI.

*L'ame humaine est composée de deux parties, dont l'une est raisonnable, & l'autre irraisonnable.*

L'AME peut être divisée en deux parties, dont l'une est raisonnable, & l'autre sensitive. Il faut entendre par l'ame raisonnable, l'esprit, ou l'entendement; & par l'ame sensitive, une chaleur répandue par toutes les parties du corps que les Médecins & les Philosophes ont appellée *Calidum innatum*, (1) & que nous nommons vulgairement *esprits vitaux*. Ces esprits sont le principe de notre vie, puisque dès que l'on nous enleve notre sang, nous mourons, parce que les esprits vitaux sont prin-

1 Voyez ci-dessus le passage d'*Hippocrate*.

endroit, où elle forme
Les uns disent qu'elle
cerveau, les autres dan
néale, les autres dans l
autres dans le cœur. Sa
cette question impénét
derai à ceux contre c
qu'elle est dans le cervea
poitrine, selon qu'ils
mais en même temps
qu'elle peut être matér
point sujette à la divisio
raison que j'en apporte
la puissance de Dieu,
s'il le veut, que quelc
matiere soient tellement
ensemble, qu'aucun ef
chose ne puisse les sépare
puissent être divisibles en

n'étant ſujettes à aucune diſſolution, l'ame ſera immortelle, quoique matérielle.

La ſeconde raiſon de l'indiviſibilité de l'ame matérielle eſt une ſuite de l'indiviſibilité de l'atôme. Suppoſons que notre ame raiſonnable ne ſoit qu'un des plus petits atômes qui réſide dans la glande pinéale, l'atôme étant de ſa nature indiviſible, l'ame le ſera par conſéquent. Ceux qui ſoutiennent que l'ame eſt une ſubſtance qui n'a ni étendue, ni largeur, ni profondeur, ne ſe récrieront pas ſans doute de ce que je fais conſiſter l'ame dans un ſeul atôme, puiſqu'elle eſt encore quelque choſe de bien plus ſenſible aux ſens qu'une ſubſtance incorporelle. Quelque petit que ſoit l'atôme qui forme l'ame raiſonnable, ceux qui compoſent l'ame ſenſitive, & qu'on appelle *eſprits animaux*, peuvent cependant agir ſur lui. On connoît ainſi comment l'ame raiſonnable peut prendre part & être liée avec tout ce que reſſent la ſenſitive, puiſqu'elle peut en recevoir les impulſions; au lieu qu'il eſt impoſſible de concevoir qu'une ſubſtance non-éten-

très-ſimple, & qui ......

la ſenſitive, ſont obligés de donner deux facultés oppoſées à la même ame : ce qui eſt ridicule, étant abſurde de croire qu'une choſe puiſſe être contraire à ſoi-même. Car comment peut-on accorder ce combat perpétuel qui ſe fait entre les ſens & l'eſprit, c'eſt-à dire, l'ame raiſonnable & la ſenſitive, dans une même & ſimple ame ? *Je vois*, dit l'Apôtre, *dans mes membres une autre loi, qui répugne à la loi de mon eſprit.* Et le ſyſtême qui admet l'ame raiſonnable & la ſenſitive, n'eſt pas contraire, non-ſeulement à la raiſon, mais même à la Religion. Les Théologiens ſoutiennent cette opinion, mais ſous des noms différents, lorſqu'ils diviſent notre ame en partie ſupérieure & partie inférieure

roit vivre animalement. Je réponds à cela que Dieu a formé une telle liaison entre l'ame raisonnable & l'ame sensitive, que dès que la raisonnable s'envole où Dieu l'appelle, la sensitive se détruit par la dissolution de ses parties. On dira peut-être que les animaux n'ayant qu'une ame, il n'y a pas apparence que les hommes en ayent deux(1). Je vais mettre cette difficulté dans un

1 " On peut aussi former une difficulté qui roule ,, sur des arguments que le passage suivant suffit ,, pour éclaircir entiérement ; aussi ne l'ai-je pas ,, crue d'une assez grande importance pour m'y ,, arrêter dans le corps de l'Ouvrage. ,,

On dira peut-être encore que l'homme ne seroit donc pas un Tout par soi, *unum quid*, *unum per se*, *sed duo*. Mais si l'homme, étant composé d'une si grande diversité de parties, ne laisse pas d'être *un par soi*, en ce que ces parties sont très étroitement unies, il ne laisse pas aussi, étant composé de corps & d'ame, d'être *un par soi*, en tant que l'un est puissant, & l'autre acte, comme on dit; ou, si vous voulez, en tant que l'un est, de sa nature, propre pour recevoir, & l'autre pour être reçu: & l'ame humaine sera aussi un par soi, *unum quid per se*, en tant que la sensitive sera comme la puissance recevante, & la raisonnable comme l'acte reçu; & le composé de l'un & de l'autre sera ensuite un acte propre à être reçu dans le corps, & faire avec lui un Tout par soi, *aliquid per se unum*: quoiqu'on dise assez ordinairement qu'un chacun de nous est deux; à savoir, l'homme extérieur, & l'homme animal, *Homo animalis*. Bernier, *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, Tom. V. Liv. VI. pag. 487.

„ *Si* les bêtes, *dit-on*, sont capables
„ non-seulement de sentiment, mais
„ même de quelque connoissance, il
„ faut qu'elles ayent aussi deux ames;
„ car si elles n'ont que la sensitive, qui
„ est répandue par tout le corps, à me-
„ sure qu'on coupe un membre de leur
„ corps, on coupe donc un morceau
„ de leur entendement. On voit que
„ des animaux qu'on a partagés en
„ deux, ont également la vie dans les
„ deux parties séparées. Si vous répon-
„ dez qu'ils n'ont qu'une ame sensitive,
„ vous conviendrez donc qu'on peut
„ la diviser. Ainsi on la détruit; on la
„ diminue; en sorte qu'un chien, à qui
„ l'on a coupé une jambe, doit avoir
„ moins de connoissance qu'un autre,
„ puisquon a enlevé une partie de son

tranchant les esprits vitaux à la partie de l'ame sensitive qui vivifioit la jambe qu'on leur coupe, on ne diminue point la connoissance très-bornée que Dieu a voulu leur donner; & voici comme je le prouve.

La Divinité ayant créé l'ame des hommes pour jouir de l'immortalité, elle a voulu distinguer entiérement l'ame raisonnable de la sensitive, pour qu'elle pût ne souffrir aucune atteinte de la dissolution de cette derniere; mais elle n'a pas voulu faire cette division dans l'ame des bêtes, qui périt entiérement avec le corps: elle a seulement réglé que certains esprits qui passeroient en circulant perpétuellement avec le sang dans le cœur, ou dans quelques autres parties nobles, y causeroient certaines perceptions qui forment la connoissance & l'intelligence des bêtes: laquelle connoissance finit, dès que la circulation des esprits vitaux est arrêtée dans ces parties nobles. Il est donc aisé de voir qu'à mesure qu'on coupe un membre à un animal, & qu'il en échappe & guérit, on ne diminue pas son intelligence, parce qu'il reste toujours assez

s
-
-
e
s,
,
ui
où
e-
du
nsi
ap-
la
nit.
tres
ant
tu ,

ou de ſa nature, & ne recevant aucune atteinte par la diſſolution de la ſenſitive, quitte le corps, & va où Dieu l'appelle. dès le moment qu'il eſt privé de la vie par la ceſſation des eſprits animaux.

Le principe de la connoiſſance, ſoit dans les hommes, ſoit dans les bêtes, dépend ſi peu de quelques parties de l'ame ſenſitive ſéparées, ou de quelques eſprits vitaux qui ſont diminués du tout, que l'on voit ſouvent des hommes & animaux perdre des mêmbres tout-à-coup, & par conſéquent les eſprits qui les animent, ſans s'en appercevoir ; ce qui n'arriveroit pas, ſi l'intelligence étoit une dépendance abſolue des eſprits vitaux, & qu'elle conſiſtât dans leur quantité.

„ On rapporte, *dit Lucrece*, que la
„ fureur de la guerre a donné lieu à l'in-
„ venrion de certains chariots armés de
„ faulx, qui parmi la chaleur du car-
„ nage coupent ſouvent les membres
„ d'une façon ſi précipitée, que leur
„ ſéparation ne les prive pas du mou-
„ vement. On les voit palpitant à terre,
„ tandis que la promptitude du mal
„ rend l'eſprit & le corps inſenſibles à

„ [illegible]
„ qu'il n'a plus de bouclier par [illegible]
„ de son bras gauche, que les faulx
„ tranchantes ont abattu sous les
„ roues & les pieds des chevaux. L'au-
„ tre va à l'escalade, ou attaque fie-
„ rement son ennemi, sans qu'il lui
„ soit sensible qu'il n'a plus de main
„ droite. Par la même impétuosité,
„ celui-là veut se servir d'une jambe
„ qui vient de lui être ôtée dans la mê-
„ lée, pendant que proche de lui les
„ sens, se retirant peu-à-peu de son
„ pied, font voir encore les mouve-
„ ments de ses doigts (1).

(1) Falciferos memorant currus abscindere membra
Sæpe ità de subito permista cæde calentes,
Ut tremere in terra videatur ab artubus quod
Decidit abscissum. Cum mens tamen, at

On peut ajouter, à ce que dit Lucrece ſur les hommes, ce que nous voyons tous les jours dans les animaux (1). Un chien, à qui un ſanglier d'un coup de défenſes emporte une jambe, ou coupe la moitié d'une épaule, ne diminue rien de ſon ardeur, Il paroît inſenſible à ſa douleur, s'acharne ſur le ſanglier avec ſes autres camarades, & ne s'apperçoit quelquefois de ſon mal, que lorſque ſon ennemi eſt expiré.

Il faut donc établir ces deux principes certains : le premier, que dans les hommes l'ame ſenſitive ne peut occaſionner la perte de l'ame raiſonnable, puiſque cette premiere peut être diviſée, ſouffrir une diminution, un chan-

Non tenet, amiſſam lævam cùm tegmine ſæpè
Inter equos abſtraxe rotas, falceſque rapaces :
Nec cecidiſſe alius dextram, cum ſcandit & inſtat.
Indè alius conatur adempto ſurgere crure,
Cum digitos agitat própter moribundus humi pes.
*Lucretius de Rerum Naturæ*, Lib. III. V, 643. & ſeq.

(1) " Le Lecteur rapportera tous les effets „ qui arrivent aux hommes à la guerre, aux „ dogues, ours, tygres & autres animaux „ qu'on fait ſouvent combattre „.

ne doit pas dépendre ...
de la totalité de leurs esprits vitau
mais de ceux qui se trouvent dans
taines parties où Dieu a voulu a
cher la connoissance qu'il a accor
aux bêtes ; en sorte que, lorsqu
couperoit les quatre jambes à
chien, & même plusieurs autres
ties du corps, on n'affoibliroit son
telligence qu'autant qu'on endom
geroit directement les esprits vita
destinés à lui donner l'intelligence.

Il est aisé présentement de répo
au reproche que font les Cartésie
ceux qui accordent aux bêtes une
matérielle. Dans certains anima
dont les parties séparées retiennent
cune le sentiment, il reste du mo
ment, & non du sentiment dan

lorſque l'on ſépare un ſerpent en deux, la queue n'a que du mouvement, & la partie qui tient à la tête, ſi elle eſt conſidérable, conſerve quelques moments la ſenſation. Et ſi l'on dit que les parties qui ne ſont point avec la tête, paroiſſent ſenſibles lorſqu'on les coupe & qu'on les perce, on peut répondre ce que les Cartéſiens diſent pour prouver que les bêtes n'ont point d'ame : *c'eſt que ces parties évitent machinalement, ſans crainte & ſans douleur, tout ce qui eſt capable de les détruire*; parce que Dieu a attribué à quelques-unes la faculté de guérir & de pouvoir ſe rejoindre enſemble, lorſqu'elles ne ſont point trop diviſées & maltraitées. Mais quand il ſeroit vrai que les animaux en qui l'on voit du mouvement dans les parties après leur diviſion n'auroient aucun eſprit de réunion, en accordant même ce fait, il ne s'enſuivra pas qu'on partage l'intelligence d'un animal en partageant des eſprits vitaux ; on la détruit au contraire entiérement : & les mouvements qu'on apperçoit dans ſes parties, ſont uniquement cauſés par les eſprits qui ſe retirent. Ainſi, l'ob-

maux, parce que ces parties
& séparées, ne sont plus que
ples & menus corpuscules,
plus aucune sensation, ni auc
noissance.

Lorsqu'on coupe la tête à
me, il arrive assez souvent que
te, séparée du corps, s'éleve
fois à plus d'un pied de terre,
souvent près d'un demi qua
Dira t-on que cette tête est
sensation parce que les espri
chappent, la font mouvoir
de même dans les bêtes, do
ties séparées gardent le mo
elles le conservent plus ou
temps, suivant que les espri
contiennent, se dissipent plus
vîte.

formée par ce concours aveugle qui avoit produit tous les autres Etres, assuroient qu'elle étoit mortelle. " Le
„ corps & l'ame, *dit Lucrece*, sont
„ d'un même âge; leur alliance insépa-
„ rable reçoit une mutuelle augmen-
„ tation, & le temps les assujettit
„ également aux infirmités de la vieil-
„ lesse. N'est-il pas sensible que la fa-
„ culté spirituelle est informe dans le
„ corps tendre & foible des enfants,
„ & que les parties étant fortifiées par
„ le bienfait d'un âge perfection-
„ né, le jugement est dans toute sa
„ force, & que l'esprit fait des
„ productions proportionnées à son
„ augmentation? Mais lorsque le
„ temps a fait sentir au corps les at-
„ teintes de la décadence, & que ses
„ forces se sont évanouies, son juge-
„ gement n'a point d'assiette certaine;
„ sa langue n'est plus qu'un interpréte
„ déréglé d'un esprit qui retourne à sa
„ premiere enfance: & dans ce même
„ instant, la cause cessant aussi-bien
„ que ses effets, n'est-il pas juste de
„ conclure que, comme la fumée s'é-
„ vanouit dans l'air, ainsi l'ame, par

ressent aussi des inquiétudes c
& semble présager que la p
corps doit entraîner la sienne. l

(1) Præterea, gigni pariter cum co
una
Crescere sentimus, pariterque
mentem.
Nam velut infirmo pueri, teneroq
tur
Corpore, sic animi sequitur ser
nuis:
Indè, ubi robustis adolevit viribu
Consilium quoque majus, & auct
mi vis.
Post, ubi jam validis quassatum est
Corpus, & obtusis ceciderunt vi
Claudicat ingenium, delirat lingu
que:
Omnia deficiunt, atque uno temp
Ergò dissolvi quoque convenit
maï
Naturam, ceu fumus in altas aër

ſouvent qu'il ſe forme dans l'intérieur une conſpiration ſubite contre la vie : l'ame en eſt d'abord troublée dans ſes opérations & dans ſes mouvements ; la langueur & la pâleur du viſage dénotent la certitude de ſa diſſolution. Elle agit plus ou moins, ſelon que le corps montre plus ou moins de force ; l'eſprit & l'intelligence ſuivent le cours de l'ame ſenſitive : en ſorte qu'il ſemble que ce ſoit elle qui détermine leur durée.

La matérialité de l'ame fourniſſoit aux Epicuriens pluſieurs autres preuves de ſa mortalité. " L'eſprit, *diſoient ils*, „ étant une partie de l'homme, la „ nature lui a donné une ſituation fixe, „ de même qu'aux oreilles, aux yeux, „ & aux autres ſens, qui ſont les mo„ biles de la vie ; & quoique les mains „ & les oreilles, étant ſéparées de leur „ tout, conſervent pendant quelque „ temps la forme extérieure de leurs „ parties, néanmoins elles ne peuvent „ plus avoir la faculté des ſens, ni les „ mouvements qui les animoient. Ainſi, „ l'eſprit ne peut devoir ſon exiſtence à „ ſes propres forces ; il faut que le corps

„ parablement attachés, ...
„ & en empêche la destruction
„ n'est point, puisque le corp
„ seul vaisseau qui contienne
„ & que son union avec lui est
„ te, qu'elle n'est dissoluble
„ leur perte mutuelle (1) „.
L'opinion des Epicuriens sur

(1) Et quoniam mens est hominis locoque
Fixa manet certo, velut aures, a sunt,
Atque alii sensus, qui vitam cum nant:
Et veluti manus, atque oculus seorsum
Secreta à nobis, nequeunt sent esse,
Sed tamem in parvo linquuntur te
Sic animus per se non quit sine ipso
... quasi quod

talité de l'ame étoit une ſuite néceſſaire de leurs premiers principes. Il eût été abſurde de dire qu'une choſe que le hazard avoit formée, devenoit une ſubſtance éternelle & incorruptible, puiſque tout ce qui a eu un commencement, doit avoir néceſſairement une fin, lorſque la volonté divine ne veut point lui accorder l'immortalité. Or les Epicuriens qui n'admettoient la Divinité que par forme, & pour ne point révolter l'eſprit du peuple, étoient bien éloignés de croire que l'ame eût été créée par la volonté de Dieu.

Je vais examiner à préſent, Madame, ſi en admettant un Dieu ſpirituel, bon, intelligent, juſte & puiſſant, il s'enſuit que l'ame doive être néceſſairement immortelle Il faut, pour donner plus d'étendue à cette queſtion, conſidérer l'ame comme une ſubſtance incorporelle; parce que ſi l'on peut prouver qu'une ſubſtance ſpirituelle peut n'être pas éternelle, il ſera très-aiſé de faire une application de toutes ces preuves à une ſubſtance étendue, beaucoup plus ſujette par conſéquent à la diviſion & à la deſtruction. Je vous ai

ment " n'a de force qu autan- q-
„ suppose que le Créateur a vc
„ qu'elle fût immortelle, puisque c
„ qui crée de rien une chose, soit
„ rituelle, soit corporelle, peut
„ fixer un temps où elle retourn
„ rien; excepté qu'on ne se figure
„ faut beaucoup plus de puissance
„ créer un Etre, que pour l'annih
„ & que Dieu ait appris à cei
„ Philosophes, & particuliere
„ aux Cartésiens, jusqu'où va sa
„ sance „. S'ils n'ont donc de coi
sance de l'immortalité de l'ame q'
la révélation, ils ne sont point i
de vouloir ne la prouver que p
raisons uniquement appuyees sur
miere naturelle. Je crois, au
...'... l'immortalité de l'ame

donne la raison. Si j'examine attentivement la nature de l'ame, loin qu'elle me persuade qu'elle doit être éternelle, elle semble au contraire m'annoncer la possibilité de sa fin. Je vois l'ame quelquefois rester pendant long tems sans agir, sans penser; & je conclus de-là que si elle peut rester quelques heures sans penser, sans avoir aucune connoissance d'elle-même, elle peut dans la suite du temps rester éternellement dans cette léthargie mortelle

Il me semble, Madame, que j'entends déjà frémir tous les Cartésiens. „ Quoi! *diront-ils*; l'ame cesse quel„ quefois de penser? Vous avancez-là „ une plaisante absurdité; il vaudroit „ autant que vous disiez que quelquefois „ la matiere cesse d'être étendue. Cette „ derniere proposition n'est pas plus „ ridicule que l'autre; car enfin, si l'ex„ tension est l'essence de la matiere, la „ pensée est l'essence de l'ame „. Je demande à ces Philosophes, si disposés à condamner ce qui combat leur sentiment, qui leur a révélé la nature de l'essence d'une substance dont ils n'ont qu'une idée très-confuse? Car en conce-

coup plus claires de la sphè
qu'un Gassendiste du vuide. No
noissons certainement par ex
que nous pensons quelquefois :
sommes en droit de conclure
quelque chose en nous qui a la p
de penser ; mais d'assurer que n
sons continuellement, nous ne
le faire qu'entant que l'expérie
en instruit. „ Nous savons, di
„ que l'ame pense toujours
„ homme éveillé, parce que
„ qu'emporte l'état d'un homi
„ lé ; mais de savoir s'il ne
„ convenir à tout homme, y
„ l'ame aussi-bien que le c
„ dormir sans avoir aucun so
„ une question qui vaut la pe
„ examinée par un homme q

„ en avoir une perception actuelle,
„ je demande si pendant qu'elle pense
„ de cette maniere, elle sent du plai-
„ sir ou de la douleur, si elle est
„ capable de félicité ou de misere?
„ Pour l'homme, je suis bien assuré
„ qu'il n'en est pas plus capable dans
„ ce temps-là que le lit ou la terre où
„ il est couché; car d'être malheureux,
„ ou heureux, sans en avoir aucun
„ sentiment, c'est une chose qui me
„ paroît tout-à fait incroyable. Que si
„ l'on dit qu'il peut être que tandis que
„ le corps est accablé de sommeil;
„ l'ame ait ses pensées, ses sentiments,
„ ses plaisirs, ses peines séparément &
„ en elle-même, sans que l'homme
„ s'en apperçoive & y prenne aucune
„ part, il est certain que Socrate dor-
„ mant, & Socrate éveillé, n'est pas la
„ même personne: l'ame de Socrate
„ lorsqu'il dort, & Socrate qui est un
„ homme composé de corps & d'ame
„ lorsqu'il veille, sont deux personnes;
„ parce que Socrate éveillé n'a aucune
„ connoissance du bonheur ou de la
„ misere de son ame, qui y participe
„ toute seule pendant qu'il dort, au-

„ quel état il ne s'en apperçoit
„ du tout, & n'y prend pas plus d
„ qu'au bonheur ou à la misere
„ homme qui est aux Indes, & q
„ est absolument inconnu. Car s
„ séparons de nos actions & de no
„ sations, & sur-tout du plaisir &
„ douleur, le sentiment intérieu
„ nous en avons, & de l'intérê
„ l'accompagne, il sera bien ma
„ de savoir ce qui fait la même p
„ ne (1)„.

Quelque long que soit ce passag
cru, Madame, ne devoir rien en re
cher. S'il ne prouve pas que l'a
pense pas toujours, du moins ren
la chose douteuse ; je ne concoi

[redacted]

a des pensées, qui se succédent perpétuellement les unes aux autres sans le savoir, un homme qui dort, & qui veille ensuite, n'est point le même. Il y a deux personnes différentes en lui; l'une, qui peut être toujours malheureuse en veillant; & l'autre, qui est toujours heureuse en dormant; ensorte qu'il se peut qu'un Porte-faix qui a vécu quatre-vingt ans, ait été quarante ans malheureux Porte-faix en veillant, & quarante ans heureux Gentilhomme en dormant, sans que jamais le Porte-faix ait eu connoissance du bonheur du Gentilhomme, & le Gentilhomme du malheur du Porte-faix. Mais, dira-t-on, les hommes font des songes dont ils ne se ressouviennent point: & l'ame pendant le sommeil a des pensées que la mémoire ne retient point. Dès que l'ame a des pensées, on s'en apperçoit; les songes qui nous sont sensibles, en sont des preuves évidentes; & il faut avoir bien de la crédulité pour se persuader que l'ame dans un homme qu'on éveille, perde dans l'instant toutes les notions qui lui étoient présentes, en sorte qu'il n'en reste pas la moindre trace,

## §. XIX.

*Si la croyance de l'immor*
*l'ame est essentielle au car*
*l'honnête homme.*

IL paroît d'abord qu'une
qui n'attend & n'espere rien
mort, ne sauroit être reten
crainte, & qu'elle doit se p
remords aux plus grands crim

Je conviens, & c'est une ch
ne sauroit mettre en doute
croyance de l'immortalité de
nécessaire pour contenir le
& les personnes vulgaires,
naturellement mauvaises, a
tôt en esclaves qu'en homme

doués de la raison, qui nous fait aimer la vertu par rapport à elle même, comme étant le bien le plus parfait qu'on puisse acquérir. Mais je pense aussi, & l'expérience certifie tous les jours mon sentiment, que parmi les gens d'un certain rang, la croyance de l'immortalité de l'ame n'est point un attribut qui leur soit nécessaire pour devenir ou pour être honnête homme.

Bien des Héros, des Philosophes, des Poëtes qui ont cru la mortalité de l'ame, ont souhaité ardemment d'immortaliser leur nom : ce desir suffit pour exciter à la gloire & à la vertu. Epicure, qui fut un des plus grands adversaires de l'immortalité de l'ame, fut aussi un des Philosophes anciens qui vécut le plus exemplairement. La régularité de ses mœurs, sa candeur, sa probité, forcerent les Stoïciens d'avouer que sa morale n'avoit rien que d'épuré. Séneque nourri & élevé dans une Secte toujours opposée à celle que forma Epicure, a rendu justice au mérite de ce Philosophe, & à l'excellence de ses préceptes (1). Le même Séneque dit

(1) Mea quidem ista sententia, & hoc, nostr

ment, la volupté d'Epi
ſobre, fort réſervée &
Des Peres de l'Egliſe lui
mêmes louanges. S. Jé
beaucoup d'eſtime pour
& Saint Auguſtin avoue
feré à tous les autres, s'i
bien qu'eux, des châtin
compenſes dans l'autre v

tris invitis popularibus, dicam
& recta præcipere, &, ſi
triſtia. *Seneca, de Vita Beat.*

(1) Non ab Epicuro impulſi
vitiis dediti, luxuriam ſuam i
abſcondunt, & eo concurrunt
ri voluptatem. Nec æſtimatur
curi: ita enim, me hercule
bria & ſicca ſit; ſed ad no
lant, quærentes libidinibus

ſectateur d'Epicure, vécut toujours d'une maniere ſimple, honnête & frugale. Le Chancelier de l'Hôpital croyoit l'ame mortelle : ou du moins l'aſſure-t-on ainſi (1). Ce fut cependant un très honnête homme, qui vécut parmi beaucoup de ſcélerats qui penſoient qu'elle étoit immortelle.

Si la croyance de l'immortalité de l'ame étoit abſolument eſſentielle au caractere de l'honnête-homme, il faudroit que cette perſuaſion dépendît de nous, comme l'acquiſition de la vertu en dépend. Sans cela nous ne ſerions pas les maîtres d'être honnêtes gens; & il n'y auroit que ceux qui auroient le bonheur d'être convaincus de cette vérité. Or il ne dépend point de nous d'en être perſuadés ; & l'on ne peut objecter que les gens à qui elle n'eſt point ſenſible, ſoient des perſonnes qui s'aveuglent elles-mêmes, qui ſouhaitent que l'ame périſſe avec le corps ; elles déſirent au contraire qu'elle ſoit éternelle. Et ces

(1) Homo quidem doctus, ſed nullius Religionis, aut, ut verè dicam, Ἄθεος. *Belcarius, Comment. Rerum Gallic.* Lib. XXVIII. Num. LVII.

Cicéron, *à croire l'ame imm* *& si elle ne l'est point, je v* *jours tâcher de me le persuade* neque nous apprend qu'il se s lui-même, en philosophant & sur l'éternité de l'ame, & qu toit le sentiment de plusieu hommes, qui prouvoient n doctrine aussi satisfaisante, q promettoient (2).

Les hommes n'agissent pa conformément à leur croya ques-uns d'entr'eux qui ont mortelle, ont été vertueux ques autres qui croyoient qu immortelle, ont étonné l'U

(1) Me verò delectat; idque pri deinde, etiamsi non sit, mihi tam [illegible] Lib. I

leurs crimes, & foulé aux pieds toutes les loix divines & humaines. Catilina avoit élevé dans sa maison un Autel à une Aigle, à laquelle il sacrifioit avec beaucoup de respect & de superstition toutes les fois qu'il se préparoit à commettre quelque crime (3). Néron avoit une grande devotion à une image d'un petit enfant, à laquelle trois fois par jour il offroit des sacrifices. Bien d'autres scélérats ont été superstitieux, & persuadés de l'immortalité de l'ame. Louis XI. croyoit aux récompenses & aux châtimens de l'autre monde; mais il n'en a pas moins été vicieux dans celui-ci. Il accommodoit sa Religion à ses desseins, plutôt que ses desseins à sa Religion. Brantôme dit que ce Roi, faisant un jour ses prieres devant l'Autel de Notre-Dame de Cléry, on lui entendit dire :,, Ah ! ma bonne Dame,
,, ma petite Maîtresse, ma grande Amie,
,, en qui j'ai toujours eu mon recon-

(3) Quam venerari, ad cædem proficiscens, solebas, à cujus altaribus sæpe istam dextram impiam ad necam civium transtulisti. *Cicer. Orat. I. in Catilinam.*

„ m'en confeſſe à toi coı
„ bonne Maîtreſſe „. ( 1 )

Ce n'eſt donc point la R
chez les gens d'un certain ra
uniquement de leur vertu
candeur ; c'eſt le tempéran
cation, & l'amour de la glc
ne croyoit certainement pas
lité de l'ame ; tous ceux qu
nu, avouent que c'etoit né
honnête homme : & toute
rend juſtice à la pureté de
Le Juif qui par un zéle c
votion, lui donna un coup
en ſortant de la Synagogue
ſuadé de l'immortalité de l'a
crime étoit une ſuite de ſa

(1) Brantôme. *Mémoires Vie de*

## §. XX.

### *Que l'ame est immortelle.*

QUoique je vous dise, Madame, que la croyance de l'immortalité de l'ame n'est pas nécessaire au caractere de l'honnête homme, n'allez pas vous figurer que je sois un héretique : car si l'on peut avoir des vertus, & suivre cette opinion, on ne sauroit, en la croyant, non-seulement être Chrétien, mais même persuadé parfaitement de l'existence de Dieu. Et loin d'approuver l'aveuglement de ceux qui soutiennent ce sentiment, je pense que dès que l'on veut raisonner conséquemment, & examiner les choses, on voit clairement la nécessité de l'immortalité de l'ame. Elle découle naturellement des preuves invincibles de l'existence de Dieu ; & il faut vouloir ne point faire usage de sa raison, pour croire que la Divinité, toute bonne & puissante, crée des hommes, leur défend de faire le mal ; leur ordonne de faire le bien, &

ne les punit point lorſqu'ils déſobéiſſe
L'argument le plus invincible pour l'i
mortalité de l'ame, c'eſt le bonheur
la proſperité des méchans dans ce mo
de. Leur félicité ſe diſſipe comme
ſonge ; & lorſqu'ils ſont prêts à paſ
de cette vie à une autre, ils ſentent al
combien peu ils étoient aſſurés de
bonté des argumens qu'ils ſe faiſoi
à eux mêmes pour obſcurcir la vér
qui cherchoit à les éclairer.

Un ſavant Philoſophe, après av
examiné tout ce qu'on peut dire ſur
nature de l'ame, & être convenu
bonne foi qu'il n'y a aucune preuve p
loſophique évidente de ſon immatér
lité & de ſon immortalité, fait ce

„ le moins auſſi fortes que celles qu'on
„ leur oppoſe, & qu'elles ſont ſoute-
„ nues par la révelation, nous ne de-
„ vons pas balancer à ſuivre l'opinion
„ qui nous aſſure l'immortalité. „

Je crois, Madame, que vous me ferez la grace de me regarder comme un homme ſincere & incapable de déguiſer ſa penſée; je puis vous aſſurer que je ſuis fermement perſuadé que mon ame eſt immortelle. Hé quoi! Madame, eſt-il poſſible de croire qu'un Etre, capable d'examiner les queſtions que nous venons de parcourir, ne fût qu'une miſérable liqueur, deſtinée à vivifier pendant quelques années un vil morceau de matiere? La plus grande preuve de l'immortalité de l'ame ſe doit chercher dans elle-même. Lorſqu'on examine ſa nobleſſe, ſa grandeur, ſon élévation, on ſent mieux ſon immortalité que par tous les argumens des Théologiens. Il eſt impoſſible que Dieu ait créé un Etre auſſi noble, pour remplir les ſeules fonctions qu'il fait ici-bas; il eſt réſervé à quelque choſe de mieux. Je trouve d'ailleurs qu'il ne convient qu'à des criminels de ſouhaiter de finie

lennement. Je regarde le desir qu
hommes sages d'immortaliser leu
comme une preuve bien forte d
mortalité de l'ame. D'où vien
ame se porteroit-elle si fort d'elle-
& comme par un instinct naturel
l'immortalité, si elle n'y étoit pa
née par son essence ?

Nous sommes assurés que l'am
intérêts séparés de ceux du c
puisque nous voyons par l'exp
journaliere que ce qui nuit au d
amuse & plaît au premier. Un h
par exemple, qui incommode f
par une étude trop assidue, cc
cependant son esprit. Or, po
voulons-nous donc que ces deu
tances si différentes entr'elles, n
sent subsister l'une sans l'autre, p

plus savant des Romains ; & peut-être le plus beau génie qu'il y eût dans le Monde (1), que ,, quand on voit ce ,, qu'il y a d'activité dans nos esprits, de ,, mémoire du passé, de prévoyance de ,, l'avenir ; quand on considere tant ,, d'Arts, de Sciences, de découvertes ,, où ils sont parvenus, on doit être ,, pleinement persuadé qu'une nature ,, qui a eu en soi le fonds de tant de ,, grandes choses, ne sauroit être mortelle ,,.

(1) Quid multa ? Sic mihi persuasi, sic sentio, cum tanta celeritas animorum sit, tanta memoria præteritorum, futurorum prudentia, tot artes tantæ sapientiæ, tot inventa, non posse eam naturam, quæ res eas contineat, esse mortalem. *Cicer. de Seneč.* Cap. 21.

## §. XXI.

### *Récaptitulation.*

Avouez, Madame, que les connoissances que nous avons, sont bien bornées. Non seulement nous ne savons rien des principaux secrets de la Nature ; mais nous sommes même, pour ce

qui nous regarde, dans une pa
ignorance. Nous ne connoiſſons évi
ment que les choſes qui nous ſor
ceſſaires pour la conduite de notr
& pour la régle de nos actions. Il
ble que la Divinité n'ait borné ſ
notre entendement, que pour nous
ner plus lieu de nous défier de n
même & des autres. Elle nous a a
dé la raiſon, & elle y a attaché,
pas le privilége de découvrir les ſe
des cauſes & des choſes, mais le m
de diſtinguer le vrai qui nous eſt
nu, d'avec le mal que nous connoiſ
en ſorte que ſi la lumiere naturel
nous développe pas certains myſ
cachés, elle nous empêche pou

Il eſt encore une autre écueil qu'il faut éviter pour ne point s'égarer ; c'eſt de ne point recevoir ſans examen bien des faits qu'on appuye de l'autorité de la révelation. On ne doit les croire aveuglément que dans les matieres que la raiſon ne ſauroit juger, ou ſur leſquelles elle ne peut porter des jugemens probables ; mais dans celles dont elle peut avoir une connoiſſance certaine, elle doit être abſolue maîtreſſe, & decider en ſouveraine ; parce qu'il eſt certain que toute choſe, contraire & incompatible aux déciſions claires & évidentes de la lumiere naturelle, ne peut avoir été révelée par Dieu, qui ſeroit un trompeur, s'il nous ordonnoit une

lectûs, Quare bene dicitur de illo, quòd ipſe fuit creatus & datus nobis à divinâ Providentiâ, ut non ignoremus poſſibilia ſciri. » Averroës » devoit même dire que la divine Providence » nous avoit donné Ariſtote pour nous apprendre ce qu'il n'eſt pas poſſible de ſavoir : car » il eſt vrai que ce Philoſophe ne nous apprend » pas ſeulement les choſes que l'on peut ſavoir, » mais, puiſqu'il le faut croire ſur ſa parole, » ſa doctrine étant la ſouveraine vérité, *ſumma veritas*, il nous apprend même les choſes » qu'il eſt impoſſible de ſavoir ». Mallebranche, *Recherche de la vérité*. Liv. III. Chap. III, pag. 280.

ne puisse dire avoir été révélé
conséquent qu'on ne doive croi
glément (1).

Toutes les Religions ont leu
due révelation ; c'est en les exa
& en les trouvant contraires à la
naturelle, qu'on les rejette & 
réfute. La raison est donc la 
révelations, puisqu'elle juge de
lidité ; & l'on ne sauroit dire
doit examiner que les révela
fausses Religions ; car cet argu
roit commun à toutes : & cha
teroit éternellement dans l'erre
qu'il n'examineroit point s'il pe

En voilà assez Madame, à

(1) Si l'on veut faire passer pou
tion une chose contraire aux princip
de la raison, & à la connoissance ma

je crois, pour vous persuader que nous savons peu de chose, & qu'il nous est impossible d'esperer jamais sur certaines matieres d'acquérir des connoissances bien certaines & bien étendues. Je ne regretterai point le tems que je puis avoir employé à ces Réflexions, si elles peuvent vous plaire; & puisque vous me paroissez souhaiter q ue je vous dise un mot de l'Astrologie judiciaire, je vous promets, Madame, que dès que j'aurai un moment de loisir, je satisféfrai votre envie.

*Fin de la quatriéme Refléxion.*



## §. 1.

### *Introduction.*

NOus voici enfin arrivés
à la Science en laquelle
roissez avoir le plus de confi
rai-je vous le dire ? C'est ce
plus fausse & la plus trom
préjugés vous ont empêché
faire usage de votre raison.
ajouté une entiere croyance
& aux Fables qu'on vous av
votre jeunesse ; mais j'ose m
vous convaincre évidemment
où vous êtes ; & je vous n

Cette Science trompeuſe a été regardée de tout tems comme le partage de quelques menteurs, qui par un ſale intérêt dupent les autres & ſe dupent eux-mêmes. Ils enveloppent leurs prédictions de tant d'obſcurité, ils les annoncent dans des termes ſi ambigus, que ſemblables aux anciens Oracles, elle ont toujours deux ou trois ſens différens, & peuvent être expliquées ſuivant les tems & les perſonnes &, ſelon le commentaire qu'il leur plaît d'en donner.

Il y avoit autrefois à Alexandrie une coutume par laquelle les Aſtrologues étoient obligés de payer un certain impôt qu'on appelloit *le Tribut des Fous*, parce que le produit en étoit aſſigné ſur le gain que les Aſtrologues & les Diſeurs de bonne fortune faiſoient à la faveur de la folle crédulité de leurs ſectateurs. Que penſeriez-vous, Madame, d'un homme qui décideroit de ſes affaires par le ſort des dez? Vous vous mocqueriez ſans doute de ſa folie. La déciſion de l'Aſtrologie eſt auſſi peu certaine que celle des dez. „ Quiconque a deſſein de piper le monde,

» des exp...
» portionnées : après que l'on...
» de gens infatués de l'Astrologie jud...
» ciaire .. Il y a une constellation da...
» le ciel, qu'il a plû à quelques perso...
» nes de nommer *Balance*, & qui r...
» semble à une balance comme à
» moulin-à-vent La balance est
» signe de la Justice ; donc ceux
» naîtront sous cette constellation,
» ront justes & équitabes ... Quel
» extravagans que soient ces raiso...
» mens, il se trouve des personne...
» les debitent, & d'autres qui
» laissent persuader (1) ».
On étoit autrefois bien plus at...
à l'Astrologie judiciaire qu'on n...
actuellement ; peu à-peu beauc...
gens sont revenus de cette foi...
... la bonne & saine P...

prits de cette maladie. Les grands hommes se sont plaints dans tous les tems de la crédulité des peuples & de la fourberie des Astrologues. ,, Ce sont des gens, ,, *dit Tacite*, infidéles aux Grands, ,, menteurs auprès de ceux qui les ,, croyent, qu'on exilera toujours de ,, Rome, & qu'on y laissera toujours ,, vivre, malgré les ordonnances (1) ,,.

La plus grande partie du monde aime à être dupée : & l'on conduit les peuples aisément, lorsqu'on les amuse par des chimeres & des histoires extravagantes. Le Vulgaire est plus frapé par des idées vagues & gigantesques, que par la simple vérité. Il pardonne tout à ceux qui savent le séduire agréablement, & exciter sa curiosité. Un mensonge perd la réputation d'un honnête homme : il le fait soupçonner de fausseté lors même qu'il dit la verité ; mais un Astrologue a le droit de mentir impunément. Loin qu'on lui fasse un crime de ses impostu-

(1) Genus hominum, potentibus infidum, sperantibus fallax, quod in civitate nostra & vetabitur semper, & retinebitur. *Tacitus Histor.* Lib. I.

On n'examinera point les m
qu'il aura assurés, on ne parle
la prédiction que le hazard au
véritable. Un Astrologue p
mort d'un Prince; si elle n'arri
personne ne s'avise de tourne
cule le prétendu Prophéte;
vient il à mourir, chacun cou
le apprendre du Devin le so
est menacé. Peu de gens s'
dexaminer avec attention la
la science de l'Astrologue; ils
seront au contraire à fournir le
de duper plus aisément leur
„ Combien de fois, *dit Cice*
„ entendu les Astrologues
„ Pompée, à Crassus, à Cés
„ mourroient dans un âge trè
„ au milieu de leur famille,

„ prendre comment après des marques „ si visibles de la fausseté de l'Astrologie „ judiciaire, il peut encore se trouver „ quelqu'un assez crédule pour y ajou- „ ter foi (1) „.

A quoi sert de vouloir savoir ce que nous ne pouvons connoître ? Dieu n'a point voulu nous réveler certains secrets ; n'est-il pas ridicule de croire qu'il les a écrit dans les astres ? Une impertinente curiosité n'a pas peu servi à mettre en vogue l'Astrologie judiciaire, & à lui donner un grand crédit ; chacun croit avidement ce qui le flatte. Elle promet des richesses, des trésors ; n'est-il pas naturel qu'on aime à lui donne sa croyance ? Et quant à ceux qu'elle menace de quelques dangers, la crainte, la superstition, l'envie d'éviter le péril, suffisent pour leur faire regarder ces prédictions comme des inf-

(1) Quàm multa ego Pompeio, quàm multa Crasso, quàm multa huic ipsi Cæsari, à Chaldæis dicta nemini, meminem eorum, nisi in senectute, nisi cum claritate, esse moriturum ; ut mihi permirum videatur quemquam extare, qui etiam nunc credat iis quorum prædicta quotidie videat re & eventu refelli. *Cicero, de Divinatione*, Lib. II.

rien à savoir ce q...

arriver, & qu'il est triste de se tourm ter inutilement (1). Jupiter, dit Ho ce, enveloppe dans une nuit obsc tous les événemens à venir, & se d'un mortel qui porte ses vûes inqui plus loin qu'il ne devroit.

(1) Ne utile quidem est scire quid futu sit : miserum est enim mihi proficientem : *Cicero, de Natur. Deor.* Lib. III. Cap.

## §. II.

### *Combien les principes de l'Astrol judiciaire sont ridicules.*

LEs regles de l'Astrologie judic different si fort sur un seul & n sujet, qu'il est impossible de pouvo ... sur ces regles un jugement ce

*Belier*, le *Taureau*, le *Capricorne*, & qu'on eût pû tout aussi justement appeller le *Pigeon*, le *Chien*, & le *Chat*. Mais *parce que le* Belier, *le* Taureau, *& le* Capricorne, *sont des animaux qui ruminent, ceux qui prennent médecine, lorsque la Lune est sous ces constellations, sont en danger de vomir*. Il faut être bien Astrologue pour donner dans de pareilles folies, & bien aveuglé pour se les persuader; car c'est un pur caprice & une fantaisie qui a fait donner aux signes du Zodiaque certains noms, plutôt que d'autres. Et dans le fond, ils ressemblent non plus à ceux qu'on leur a attribués, qu'un moulin-à-vent à une hirondelle. Les Anciens pour s'accommoder aux fictions des Poëtes, croyoient que la Justice, dégoûtée d'un Monde aussi corrompu que le nôtre, s'en étoit allé aux Ciel; & sur cette idée chimerique, on a assuré que sous ce signe les femmes seront stériles, ou feront de fausses couches. Eh quoi! si les anciens Poëtes avoient appellé *Chienne* le signe qu'ils ont appellé *Vierge*, les femmes auroient couru risque d'enrager, lorsque la Lune ou quel-

une Vierge qu a un ...
ment il a pû trouver d'assez bons téle
copes pour discerner cette ressembla
ce, d'une distance peut-être de plus
trente millions de lieues? Jusqu'alo
je ne sais sur quoi il assure qu'on vom
aisément, lorsqu'on prend médeci
quand la lune est sous le Belier. Je s
en droit de lui soutenir qu'on doit
contraire être sujet à se donner une
torse si l'on vient à danser alors, pa
que le signe qu'il croit ressembler
Belier, a la figure d'un danseur de c
de. Sur cette supposition je ferai,
m'en prend envie, des prédictions
comme lui, où parmi une infinité
fausses il y en aura par hazard q
ques-unes de véritables. Il ne re
... après cela, qu'à savoir si ma s

Monsieur Bernier a recueilli la même moisson de gloire que tous les grands hommes qui ont écrit contre l'Astrologie judiciaire : & voici, Madame, un passage de cet Auteur, qui suffira pour vous demontrer évidemment le ridicule de ces maisons, sous les noms desquelles les Astrologues ont divisé le Ciel en douze régions, qui communiquent leur vertus aux planettes. *D'où est-ce que les maisons*, dit ce Philosophe, *tirent leur vertu? Sera-ce du Ciel mobile? Mais pourquoi la même partie du Ciel qui est heureuse dans une maison, sera-t'elle incontinent malheureuse dans une autre? Cela lui vient-il du lieu & de l'espace dans la quel elle est? mais pourquoi de purs espaces auroient-ils tant de vertus, si différentes entr'elles? Et qu'ils ne disent point que ce ne sont pas les maisons, mais que ce sont les planettes, qui dans les maisons produisent divers effets; car puisqu'une planette qui est bonne de sa nature, nuit dans une maison malheureuse, & que celle qui est mauvaise, y multiplie ses forces, on demande, d'où lui vient cette malignité*

jours, ou il ... S'ils n'influent qu... taines occasions ? S'ils n'influent que dans certains moments, & lorsque le... particules qui s'en détachent, viennen... à nous rencontrer, comment l'Astro... logue peut-il connoître le tems préc... où celà arrive pour decider de le... effet ? Et si les influences sont con... nuelles, comment peuvent-elles être... sez promptes pour percer la vaste ét... due des airs, forcer la matiere qui... arrête ou les détourne, & s'accor... avec la vivacité de nos passions ... naissent les principales action de n... vie ? Car si les Astres reglent tou... sentimens & toutes nos démarches... faut que leurs influences agissent... autant de rapidité que notre vol... puisque ce sont eux qui la détermi... ... amant pr...

de la maîtresse, & la pensée de l'amant piqué, pour qu'elles puissent détermi-ner l'une à la coquetterie, & l'autre au dépit & au désespoir : car les Astrologues veulent que les moindres choses soient gouvernées par les Astres. Les brouilleries & les racommodemens des amans sont aussi de leur district; c'est-là une des meilleures pieces de leur sac, & qui leur donne le plus de crédit dans le monde. Chaque amant veut connoître si sa maîtresse est fidelle. Le beau sexe est encore plus curieux que le nôtre; & les faiseurs d'horoscopes n'ont point d'aussi bonnes pratiques que les amoureux & leurs Dames. L'Astrologie judiciaire est aussi trompeuse que l'amour; & je me crois obligé en conscience d'avertir les belles de ne se point fier davantage aux prédictions des Astrologues, qu'aux sermens des Petits-maîtres.

*mens futurs.*

VOus m'avez promis, Madame, de lire avec attention les *Pensées diverses de Bayle sur les Cometes*, dès que vous aurez achevé le charmant Livre des *Entretiens sur la pluralité des Mondes* (1), qui vous rend, dites-vous, si aisées les connoissances Astronomiques. Si vous le faites, l'agréable Fontenelle vous fournira des lumieres pour goûter utilement le savant & profond Bayle; & rendue Astronome par l'un, l'autre achevera de vous persuader de la ridiculité des influences Astrologiques. Il vous montrera démonst

(1) „ Je n'ai point fait de Réflexion parti„culiere sur l'Astronomie, parce qu'il m'eût é„impossible de rien dire sur les corps célest„... la beauté & de la clai...

trativement que ces Cometes dont on fait tant de bruit, ne ſont que des phénomenes ordinaires dans le cours de la Nature, & dont le pouvoir eſt auſſi borné que celui des étoiles & des planettes. Vous ſerez convaincue, lorſque vous aurez lû ſes *Penſées*, qu'il n'eſt pas plus extraordinaire qu'il arrive des malheurs après l'apparition des Cometes, qu'il l'eſt qu'il en arrive après le coucher ou le lever du Soleil, puiſque ſelon le train ordinaire du Monde, dans quelqu'année que ce ſoit, il arrive de grandes calamités ſur la terre, ou en un lieu, ou en un autre. *Il eſt probable*, dit cet illuſtre Auteur, *qu'à quelque heure du jour que ce ſoit qu'un Bourgeois de Paris regarde par ſa fenêtre ſur le Pont Saint Michel, il voit paſſer des gens dans la rue. Cependant les regards de ce Bourgeois n'ont aucune influence ſur les gens qui paſſent; & chacun paſſeroit tout de même, encore que le Bourgeois n'eût pas regardé par ſa fenêtre. Donc la Comete n'a aucune influence ſur les évenemens; & chaque choſe ſeroit arrivée comme elle a fait, quand même il n'auroit paru aucune Comete;*

metes que dans les autres tems, ...
être persuadé du train ordinair
choses, on n'a qu'à supputer, 
moyen de l'histoire, le bien & 
qu'on a ressenti sur la terre pendan
pace de quinze ou vingt ans, l
l'apparition d'une Comete. On t
ra que l'un comportant l'autre,
putation se trouvera égale ave
qu'on fera de quinze ou vingt
années, éloignées des tems où 
ra vû des Cometes.

Et quand aux sentimens de q
Historiens & de quelques 
grands amateurs de prodiges,
ai fait voir dans ma premiere 
combien on doit y avoir peu
En effet, si l'on écoutoit tous 
... un no

raiſon autoriſer les ſupperſtitions & les fables de toutes les vieilles. On n'oſeroit plus ſe mettre à table, lorſqu'on ſe trouveroit treize à la fois: & l'on ſeroit dans l'attente des plus grands malheurs, dès qu'on auroit renverſé une ſaliere, ou caſſé un miroir. Mais dans des matieres de Philoſophie, le ſentiment d'un Auteur tel que Bayle ou Gaſſendi, eſt préferable au témoignage de vingt Hiſtoriens qui ne connoiſſoient, de la nature des Comettes, que ce qu'ils ont lû dans quelques autres Hiſtoriens auſſi ſuperſtitieux qu'eux; auſſi voyons-nous que les Auteurs les plus eſtimés ſont généralement peu ſavorables aux prodiges.

## §. V.

### *De la fourberie & des Filouteries des Aſtrologues.*

LEs Aſtrologues ſont ſi peu perſuadés de la réalité & de la vérité de leur art, qu'ils ſe traitent mutuellement de foibles, & s'accuſent d'impoſtures.

& leurs sottises, l'Astrologie ju...
Il soutient qu'on a prêté plusieur
ses à Ptolomée qui ne sont point
mais ce reproche de Cardan est
à-fait plaisant & particulier ; ca
sonne n'a inventé tant de nouvel
meres qui ne se trouvent poin
Ptolomée, que lui (1).

Une autre Astrologue, appe
rin, fort piqué contre Gassendi
moquoit de ses prédictions, & q
toit en évidence la fourberie de

(1) „ Cardan fut la victime de s
„ Il fit son horoscope, & anno
„ mourroit dans un certain tems q
„ cependant ce tems approchoit b
„ & Cardan se portoit toujours b
„ conserver sa goire & celle de l'
„ judiciaire il se laissa mourir de f
„ [illegible] M. de Thou c

voulut rétablir ſa réputation délabrée, aux dépens de Gaſſendi. Il choiſit le tems où ce Philoſophe étoit incommodé d'une fluxion très-dangereuſe ſur la poitrine; & croyant qu'il n'en guériroit point, il fut aſſez impudent pour faire imprimer & répandre dans le public que Gaſſendi, qui frondoit ſi fort l'Aſtrologie judiciaire, mourroit vers la fin de Juillet, ou au commencement d'Août de l'année 1650. L'Aſtrologue crut étonner le Philoſophe par cette prédiction; mais celui-ci non content d'avoir donné des raiſons contre l'Aſtrologie judiciaire, voulut encore y joindre des preuves évidentes de ſa fauſſeté; car il reprit ſi bien ſes forces, qu'il ne ſe porta jamais mieux que dans le tems que l'Aſtrologue l'avoit comdamné à être immolé à la réparation du tort qu'il avoit fait à ſon art. Si Gaſſendi fût mort par hazard, voyez, Madame, quelle devenoit la réputation de l'Aſtrologue, & quel triomphe c'eût été pour ceux qui aiment à être abuſés par des idées chichimerique! Il n'eſt point extraordinaire que les faiſeurs d'horoſcopes, les charlatans, & les diſeurs de bonne-aventure

d'Almanacs annonce ... Souverain en Europe. S'il meurt, chacun parle de l'Almanach; s'il ne meurt point, on n'en dit rien, non plus que de bien d'autres qu'on avoit faits dans divers pays, & qui avoient prédit un mensonge d'une autre espece.

Permettez, Madame, en achevant cette réflexion, que je vous exhorte à mépriser souverainement toutes les sciences que vous trouverez aussi incertaines & aussi ridicules que l'Astrologie judiciaire.

(1) Quis est enim, qui, totum diem jaculans, non aliquando collineet? *Cicero de Divinatione*, Lib. II. Cap. LIX.

*Fin de la cinquiéme Réflexion*

# SIXIEME REFLEXION.

## *Sur les douceurs de la société.*

APrès vous avoir fait connoitre, Madame, l'incertitude dans laquelle nagent tous les hommes; après vous avoir donné des marques évidentes de leur prévention, de leurs aveugles préjugés, suites inévitables de leur orgueil & de leur ignorance : je crois devoir vous communiquer mes reflexions sur les principes de la véritable Philosophie ; c'est-à-dire, sur les regles que l'on doit suivre pour trouver une société qui nous convienne, & pour rendre notre vie aussi heureuse qu'elle peut l'être. C'est-là, Madame, le seul but que les gens sensés doivent se proposer dans leur étude, ainsi que dans toutes leurs actions.

Nous allons, Madame, cesser de douter, parce que les questions que nous examinerons, ont été mises par la Divinité à la portée de notre entendement. Dieu a voulu que nous connussions clai-

véritable-
ns ce mon-
ir à regler
e a pourvû
Ainsi les
qués à l'é-
ison d'éta-
véritable
e célebre
*toi même.*

*cieté.*

in principe
eurs de la
de la vie.
avec des
[redacted]

Un galant homme d'un caractere doux & sociable, qui vit dans une société disgracieuse, peut être comparé à un Européen poli & civilisé, qui se trouve exilé dans un pays barbare. Je suis fermement persuadé qu'il y a plusieurs personnes qui, au milieu des plus grandes villes de l'Europe, sont aussi malheureuses que l'étoit Ovide chez les Pannonniens. Elles trouvent dans les gens qu'elles fréquentent plus de dureté, plus d'impolitesse, plus de férocité, que le Poëte Latin n'en rencontra chez les peuples Barbares où il finit ses jours.

Il est impossible, lorsque nous fréquentons journellement une société qui nous déplaît, que nous ne perdions notre enjouement & notre bonne humeur. Il n'est point de tempérament, quelque gai qu'il soit, qui puisse tenir contre une contrainte perpétuelle. A la fin la vivacité fait place à l'ennui, & l'ennui se change en mélancolie. Il arrive même assez souvent que l'esprit s'aigrit, & diminue la bonté des sentimens. Les mouvemens du cœur dépendent ordinairement de la situation

d'inquiétudes.

Quelques chagrins que l'on a
que mauvaiſe fortune que l'on
on trouve contre tous ces acci
ſecours certain dans la douceu
aimable ſociété. Les inquiétud
ſipent par les conſeils donnés a
tié; les douleurs s'affoibliſſent
conſolations ſenſées; les craint
nouiſſent par l'appui qu'on n
met; & le déſeſpoir ceſſe par
rances dont on nous flate. Ces
ges ſont des ſuites de la bonne
Elle nous donne des avis ſalutai
nous empêchent de nous livre
gueil, à la jalouſie, à la col
ces avis ſont d'autant plus d'eff
partent toujours du cœur, &

perer d'autres de certaines gens, qui ne prennent part à nos affaires, que pour avoir le plaiſir de condamner notre conduite, ou de preſcrire ce qu'il leur plaît que nous exécutions.

Les biens que nous produit la bonne ſociété ſont ſi conſidérables, les maux auxquels nous expoſe la mauvaiſe ſont ſi cuiſans, qu'un homme ſenſé doit employer tous ſes ſoins à ſe procurer le commerce des perſonnes aimables qu'il eſt à portée de pouvoir fréquenter. Par la mauvaiſe ſociété, je n'entends point celle de gens capables d'une mauvaiſe action. Quel eſt l'homme né avec des ſentimens, qui ne ſache ce que ſon devoir exige ſur ce point? je veux parler de ces ſociétés dures, dans leſquelles on ne rencontre point cette aménité, cette politeſſe, cet enjouement, cette cordialité, cette honnête liberté, enfin ces douceurs qui font le bonheur de la vie, ſans leſquelles l'ame ne goûte point une certaine tranquillité qui fait l'eſſence de la véritable volupté.

Pour connoître tout le prix d'une ſociété aimable, il faut l'avoir fréquentée. Quand on a été aſſez heureux pour

jouir d'un pareil bonheur, il est i
sible de pouvoir s'en passer. Dès
nous est ravi nous languissons
nous appercevons sans cesse qu'il
que quelque chose d'essentiel à no
tisfaction. Nous tâchons inuti
d'y suppléer. Rien ne peut réco
ser du défaut de la bonne sociét
après la vertu & le temoignage
bonne conscience, le plus grand
les biens. Elle assaisonne tous les p
elle les fait valoir, elle les épur
en ôte ce qu'ils peuvent avoir
cieux & de bruyant, sans rien di
de leur vivacité. J'oserai dire u
se que ceux qui ont goûté de la
& de la mauvaise société, ne

aller paſſer une grande partie de la journée dans une aſſemblée compoſée de trente femmes & de cinquante hommes. Il voit ſes gens, & il en eſt vû. Il les ſalue, ils lui font la réverence à ſon tour. Il joue pendant trois ou quatre heures avec quelques uns d'eux. La partie finie, il retourne chez lui, ou bien il ſoupe avec trente perſonnes. Cet homme fréquente bonne compagnie; mais il n'a aucune idée de la bonne ſociété. Celui au contraire qui vit journellement avec trois ou quatre femmes ſpirituelles, avec quatre ou cinq hommes aimables, qui fuit la cohue, qui ſe contente du commerce de peu de perſonnes, qui ne ſe répand que parmi elles; celui-là connoit ce que c'eſt que la bonne ſociété.

## §. II.

### *De l'Utilité de la bonne Société.*

J'Ai déja parlé de quelques avantages de la bonne ſociété. J'ai fait ſentir qu'elle formoit le cœur & nourriſſoit les ſentimens. Je ferai actuellement quelques réflexions ſur les biens que l'eſprit peut en retirer.

Rien n'éleve plus notre ame, qu
ſage de s'appliquer à des choſes
On peut s'amuſer agréablement,
pendant utilement. La bonne ſ
fournit des plaiſirs, des amuſe
des jeux ſpirituels : elle a une con
tion engageante, inſtructive ; &
profite ſouvent beaucoup plus d
commerce de quelques amis aim
que dans la ſolitude ennuyeuſe
cabinet.

Un des principaux avantages
bonne ſociété, c'eſt celui d'emp
que l'eſprit ne s'accoutume aux ſot
aux impertinences qui ſont les ſuj
entretiens ordinaires. Que de pué
que de fadeurs ne dit-on pas to

rencontre de certaines gens qu'on diroit être faits exprès pour mettre le bon ſens à la gêne & à la torture? Ils ne diſcontinuent point de parler, & ne diſent que des ſotiſes qu'ils débitent avec emphaſe. Si quelqu'un s'aviſe de vouloir faire uſage de la raiſon, ils lui impoſent ſilence, l'interrompent, ne lui donnent pas le temps de parler. Par la fréquentation de pareilles gens, il faut tôt ou tard que le plus beau génie s'aviliſſe, ſe gâte, & perde beaucoup de ſa douceur & de ſa juſteſſe. Le caractere des gens que nous fréquentons, influe pour la ſuite du temps ſur le nôtre. Nous gagnons donc autant dans la bonne ſociété, que nous perdons dans la mauvaiſe. Nous prenons la douceur, la politeſſe d'un homme aimable, tout comme nous imitons les emportements, les brutalités d'un homme ruſtre & impoli. L'eſprit ſe familiariſe avec les impreſſions dont il eſt affecté ordinairement. Ce qui d'abord lui paroiſſoit difficile, lui ſemble dans la ſuite naturel; & ce qu'il regardoit comme un mal, lui devient une action indifférente, & quelquefois louable. C'eſt aux bons & aux mauvais

[illegible]

voudroient qu'on ne fût occupé que d'eux, qu'on ne parlât que de leurs talents, qu'on ne fît mention que de leurs actions, qu'on ne lût que leurs Ouvrages. Ces gens sont insupportables dans la société. Ils le sont même aux personnes les plus modestes. L'homme qui a le moins de vanité, s'ennuye à la fin d'être toujours obligé de louer un fat qui paye par le mépris les éloges perpétuels qu'il exige.

Je ne trouve rien d'aussi déplacé que de parler de ses richesses, de ses revenus, de ses ameublements, devant des personnes qui sont mal partagées des biens de la fortune. C'est leur rappeller mal-à-propos leur état malheureux. C'est leur rendre la société désagréable. La solitude leur épargne du moins cette espece de reproche d'un mal qu'ils n'ont pas mérité, & auquel ils ne peuvent remédier.

On rencontre souvent dans le monde des gens dont la fureur est de décider de tout. Ils ont un certain jargon qu'ils se sont formé, qui leur est propre. Ils parlent du mérite de Virgile dans les mêmes termes qu'ils parlent de celui de

Tite Live. Ils ignorent que l'un
Poëte, & l'autre un Historien. M
savent que quelques personnes, a
desquelles ils se rapportent, dise
ces Auteurs sont excellents. Ils pr
cent avec emphase : *qu'ils sont d*
*qu'ils ne peuvent être égalés.* Si l'
tre dans la discussion des légers d
qui peuvent être dans ces Ecri
comme ils les ignorent, ils ne fo
cun cas de ce que l'on peut d
sensé à ce sujet. Ils repétent tou
*Ces Auteurs sont divins; ce sont l*
*grands génies que la nature ait*
*duits. Ceux qui cherchent à les crit*
*n'en approchent point.* On est he
[redacted]

celler, non-ſeulement dans les ſciences, mais ils penſent poſſéder tous les Arts, quoiqu'ils ne les aient jamais appris, & qu'ils n'en aient qu'une foible teinture. Ces gens s'érigent eux-mêmes en Dictateurs perpétuels de la République des Lettres. Ils n'ont jamais rien écrit, & ils ſe regardent comme de grands Auteurs. Ils parlent Grec, & ne ſavent pas le lire. Ils ſont Géometres, & n'entendent pas les Eléments d'Euclide. Rouſſeau les a parfaitement dépeints dans cette Epigramme charmante.

*Chriſologue toujours opine :*
*C'eſt le Grec vrai de Juvenal.*
*Tout Ouvrage, toute Doctrine*
*Reſſortit à ſon tribunal.*
*Faut-il diſputer de Phyſique ?*
*Chriſologue eſt Phyſicien.*
*Voulez-vous parler de Muſique ?*
*Chriſologue eſt Muſicien.*
*Que n'eſt-il point ? Docte Critique,*
*Grand Poëte, bon Scolaſtique,*
*Aſtronome, Grammairien,*
*Eſt-ce tout ? Il eſt Politique,*
*Juriſconſulte, Hiſtorien,*
*Platoniſte, Cartéſien :*
*Sophiſte, Rhéteur, Empirique ;*
*Chriſologue eſt tout, & n'eſt rien.*

ne vous parlent que p...
dont les compliments ont même quelque chose de désagréable & de fâcheux. La Bruyere a fait de sages réflexions sur ces gens, qu'on doit regarder comme la peste de la société civile. " Parler &
,, offenser, dit il, pour certaines gens,
,, est précisément la même chose. Ils
,, sont piquants; leur style est mêlé de
,, fiel & d'absinthe; la raillerie, l'injure,
,, l'insulte, leur découlent des lévres
,, comme leur salive. Il leur seroit utile
,, d'être nés muets ou stupides. Ce qu'ils
,, ont de vivacité & d'esprit, leur nuit
,, davantage que ne fait à quelques au-
,, tres leur sottise Ils ne se contentent
,, pas toujours de répliquer avec ai-
,, greur: ils attaquent souvent avec in-
solence; ils frappent sur tout ce qu'
... langue, sur le

„ même n'eſpere-t-on pas réformer
„ par cette peinture des caracteres ſi
„ durs, ſi farouches, ſi indociles. Ce
„ que l'on peut faire de mieux, d'auſſi
„ loin qu'on les découvre, eſt de les
„ fuir de toute ſa force, & ſans regar-
„ der derriere ſoi. „

Le mauvais cœur n'eſt point compatible avec la bonne ſociété. L'eſprit ne goûte jamais de véritables douceurs, & ne prend ſon eſſor qu'à regret, lorſqu'il craint le caractere de ceux devant leſquels il doit ſe montrer. Mettez dans une compagnie de quatre ou cinq perſonnes aimables & enjouées un homme dont le mauvais cœur ſoit connu; la contrainte ſuccede à la gaieté, le ſérieux à la joye. Chacun craint la langue empoiſonnée d'un homme qui cherche à nuire à la réputation des honnêtes gens, qui n'employe le génie qu'il a qu'à dénigrer la vertu, & qu'à donner, s'il lui eſt poſſible, un ridicule à la probité & au vrai mérite. Il eſt impoſſible que dans les bonnes ſociétés, même dans celles dont le génie n'eſt point porté à la plaiſanterie; il ne ſe paſſe bien des petites choſes, auxquelles un mau-

vais esprit peut donner aisément u
malin. Il est telle badinerie, je
plus, telle polissonnerie aimable &
sante quand elle reste entre qua
cinq personnes, qui paroît sous
tre point de vue, lorsqu'elle est c
du Public.

Si la malignité gêne & détruit
tôt la bonne société, la mauvais
santerie ne lui est guere moins c
re. L'incommodité d'essuyer sa
de mauvais quolibets, d'entend
péter à chaque instant un discou
fait de la peine, de voir tourne
dicule les choses les plus sensé
trop forte pour qu'un galant h
[redacted]

Ils se figurent toujours qu'on veut les rendre ridicules. Cette pensée est une suite de leur peu de mérite Ils sentent, malgré leur amour propre, qu'ils sont faits pour être blâmés plutôt que pour être loués, & donnent une interprétation maligne aux choses les plus innocentes. Un homme sage ne doit plaisanter que des gens qui ont assez d'esprit pour distinguer la bonne & honnête plaisanterie, de la mauvaise & de la maligne.

On est souvent obligé d'essuyer la pétulance de certaines gens, dont l'esprit & le corps sont dans une perpétuelle agitation. Ils parlent, sans savoir ce qu'ils disent : ils ont un ton de voix perçant. On diroit, à la façon dont ils crient, qu'ils craignent qu'on ne fasse pas assez d'attention aux sottises qu'ils débitent pendant tout le cours de la journée. Ils dansent, ils chantent, ils sifflent, ils parlent dans le même instant. Ils ressemblent à des personnes piquées par la Tarentule. Ils sont cependant bien moins incommodes que ces médisants, qui n'ouvrent la bouche que pour déchirer tous ceux dont le nom malheureusement se présente à leur imagination : il n'est

donnent tous les ac...
.té de leur cœur leur ſuppoſe. Dan-
s ils veulent qu'on diſe qu'ils ont de
prit ; & s'ils ne médiſoient point, on
verroit bientôt contraints de garder
ſilence. Il ſeroit cependant heureux
our eux qu'on pût leur perſuader une
érité dont tous les gens de génie ſont
onvaincus : c'eſt qu il faut très-peu
d'eſprit pour plaire en médiſant, & qu'il
en faut beaucoup pour amuſer en
louant. Pour quiconque ſe connoît en
génie, un médiſant de profeſſion eſt un
homme d'un eſprit médiocre.

## §. IV.

*Ce n'eſt point avec les Grands qu'on ... douceurs de la Societé.*

dans celles des Particuliers. Les Princes se figurent que les autres hommes sont faits pour eux. Ils veulent que ceux avec lesquels ils vivent, leur tiennent compte de ne pas leur faire sentir tout le poids de leur autorité, toute la grandeur de leur naissance, tout le pouvoir de leur crédit. Ils pensent qu'on leur doit être fort obligé de ce qu'ils ne sont point aussi incommodes dans la société qu'ils pourroient l'être. Ils se croyent totalement dispensés d'avoir les attentions aimables, les politesses prévenantes, les soins empressés & flatteurs qu'on trouve chez les Particuliers qui veulent plaire à ceux avec qui ils vivent.

Les Grands sont uniquement occupés de vastes projets, d'entreprises difficiles, qui ne leur laissent pas le loisir d'entrer dans le détail des besoins des autres. Ils sont beaucoup plus occupés des moyens d'obtenir quelques grandes charges, que des expédients qui pourroient faire cesser les maux de ceux dont ils se disent les amis & les protecteurs. Ils préférent la gloire de faire abattre une forêt, de bâtir un Pa-

prit, pour le cœur, pour les yeux, & pour les oreilles, n'est point sorti du sein de la grandeur. Quant à ce qui regarde le goût, je ne voudrois pas assurer que quelque Grand, dans les excès de la débauche, n'eût fait un ragoût à l'ombre, ou un salmi au vin de champagne plus piquant, plus échauffant, plus capable d'abréger la vie, que tous les plats assaisonnés par les plus habiles Cuisiniers.

Ce qu'on nomme communément sociétés de plaisir chez les Grands, doit être appellé partie de débauches. On y boit avec excès; on n'y garde aucune modération, ni dans les discours, ni dans les actions. Est-ce là de quoi contenter l'esprit & le cœur? Le premier se gâte, le second se perd. L'homme du monde le plus aimable change bientôt de caractere & d'humeur au milieu d'une société aussi dangereuse pour les mœurs.

Il n'est aucune regle qui n'ait son exception. Il est chez les Grands quelques gens qui, s'élevant au-dessus des préjugés de leur état, connoissent que les biens que la fortune leur a prodigués,

projets ambitieux, trop accou
faire de leur avancement leur
occupation, pour avoir le loi
trer dans les détails qu'exige la
Ordinairement, pour un Grand
un Courtisan, un homme mall
est un homme qui doit souffri
un particulier, c'est un homm
doit soulager.

La vanité des Grands est dire
opposée à la bonne société. Ils
être seuls parfaits. Ils se persuac
l'esprit & le génie sont des appa
leur naissance. A peine accor
au commun des hommes
foibles talents. Un peu de réfle
guériroit de leur erreur. Les C
& les Racines, les Descarte

prit, pour le cœur, pour les yeux, & pour les oreilles, n'eſt point ſorti du ſein de la grandeur. Quant à ce qui regarde le goût, je ne voudrois pas aſſurer que quelque Grand, dans les excès de la débauche, n'eût fait un ragoût à l'ombre, ou un ſalmi au vin de champagne plus piquant, plus échauffant, plus capable d'abréger la vie, que tous les plats aſſaiſonnés par les plus habiles Cuiſiniers.

Ce qu'on nomme communément ſociétés de plaiſir chez les Grands, doit être appellé partie de débauches. On y boit avec excès; on n'y garde aucune modération, ni dans les diſcours, ni dans les actions. Eſt-ce là de quoi contenter l'eſprit & le cœur? Le premier ſe gâte, le ſecond ſe perd. L'homme du monde le plus aimable change bientôt de caractere & d'humeur au milieu d'une ſociété auſſi dangereuſe pour les mœurs.

Il n'eſt aucune regle qui n'ait ſon exception. Il eſt chez les Grands quelques gens qui, s'élevant au-deſſus des préjugés de leur état, connoiſſent que les biens que la fortune leur a prodigués,

[illegible] que moins [illegible]
[illegible] & les person-
[illegible] leurs amis,
[illegible] dans leur
[illegible] tous les in-
[illegible] la timidité,
[illegible], & don-
[illegible] les Grands moins
[illegible] vanité mal
[illegible] ostentation dont ils
[illegible]. La gravité
[illegible] causent autant de
[illegible] les faire entrer
[illegible] manieres, que de pei-
[illegible] sont obligés de les es-
[illegible]

[illegible] l'Histoire que le
[illegible] des Princes qu'elle nous
[illegible] modeles de probité
[illegible]

reurs; & s'ils s'en reſſouvinrent quelquefois, ce ne fut que lorſqu'il fallut leur faire du bien. Le grand Prince de Condé, & quelques Héros modernes ont imité les Anciens que je viens de citer. Nous voyons aujourd'hui un des plus grands Souverains de l'Europe être ſenſible aux douceurs de la ſociété, & en connoître tout le prix. Il gagne des batailles; il ſoumet des Provinces conſidérables; il fortifie les frontieres de ſes Etats; il fait conſtruire des bâtiments ſuperbes; il fonde des Académies; il protége les Arts: il voit, il regle, il conduit tout lui même; & ces occupations, quelque grandes qu'elles ſoient, ne lui font pas renoncer au plaiſir d'une converſation ſpirituelle, dans laquelle il répand ſans fierté & ſans oſtentation, les graces du beau genie & de l'eſprit brillant qu'il a reçu du Ciel. Il ſeroit heureux pour les Grands que l'exemple du Vainqueur de la Siléſie pût les inſtruire.

[illegible]
[illegible] es a
[illegible] bonté. A ces
premieres qualitez [illegible] en ajoute une
[illegible] c'est l'égalité de l'humeur, &
[illegible] leur caractere ne lai
[illegible] fâcheux. [illegible] est fâcheux
[illegible] que nous vivons, & qu
[illegible], que nous [illegible]
[illegible] partie de l'i
[illegible] que nous ressentons. Nous d
[illegible] compte de la part qu'ils
[illegible] à ce qui nous regarde, & ne
[illegible] ceux des embarras
[illegible] pas si nous leur étio
[illegible]. Il faut prendre garde q
[illegible] à charge à nos
& [illegible] plus heureux de
[illegible] connoître que d'être lié avec

Ce feroit détruire une des plus grandes utilités de la bonne fociété, que de prétendre qu'on ne pût pas dire fon fentiment, & être d'une opinion contraire à celle des autres. Mais il faut la foutenir fans aigreur, fans emportement. Il y a de la fageffe, & même du génie à favoir céder à propos. Quand on voit qu'un homme, avec qui l'on vit tous les jours, s'échauffe, qu'il veut foutenir une chofe qu'il a avancée légérement, pourquoi s'attacher à lui faire fentir la faute qu il fe force de cacher? C'eft vouloir déplaire à fon ami pour un fujet frivole. C'eft même être impoli, & manquer aux bienféances.

Un homme qui a de l'efprit, n'a pas befoin, pour le montrer, de faire fentir la fupériorité qu'il a fur les autres. Loin de chercher à s'élever au-deffus d'eux, il doit les raprocher de lui autant qu'il eft poffible, les mettre à leur aife, fi j'ofe me fervir de cette expreffion. C'eft avoir un grand génie, que de faire briller ceux fur lefquels on a un avantage confidérable. Ce fecret eft fçu de peu de gens, & n'eft guere mis en pratique que

u-

les
m-
: la
oit
qui
ısti-
ien-

*ur la*
*c.*

nps le
. Elles
es ſeu-
r. Les
tement
e cette
un ex-
*les qua-*
*e qu'il y*
*lus déli-*
*érite des*

Je ne veux point faire ici l'éloge des femmes ; mais je ne puis m'empêcher de dire qu'on ne ſauroit nier qu'on retrouve dans quelques-unes autant de génie, autant de prudence & autant de ſageſſe que dans les hommes qui paſſent pour avoir beaucoup d'eſprit & de bon ſens. Ce ſont ces femmes qui ſont faites pour la ſociété, & ſans leſquelles on ne peut en goûter toutes les douceurs.

L'ame n'a point de ſexe : elle ſe porte au bien ou au mal indépendamment de la configuration du vaſe qui la contient. Les femmes ſont ſujettes aux mêmes défauts que les hommes : elles ont les mêmes vertus. Il eſt des femmes médiſantes, fourbes, jalouſes, cruelles, vindicatives, débauchées, ignorantes. Il eſt des hommes médiſants, fourbes, jaloux, cruels, vindicatifs, débauchés, ignorants.

On doit donc chercher dans les femmes les mêmes qualités qu'on exige dans les hommes avec leſquels on ſouhaite de vivre. Il n'eſt pas plus commun de rencontrer un homme doux, poli, affable, ſerviable, vertueux,

On ne peut mer

ment la véritable g
remplie des belles
faites. Les Carthag
maines se sont figu
dans tous les malhe
que. Il ne manque
dernes que les mêm
eues les anciennes
point au dessous d
cedé. Peut-être mê
mieux aujourd'hui
deur, qu'on ne la
On a pris souvent
cruauté pour la
pour la justice, la
ritable valeur, &
simplicité.

on pourroit être ſoumis, la bonne ſociété fourniſſant à l'eſprit des reſſources & des conſolations contre les peines qu'on reſſent. Quel eſt l'homme d'eſprit qui n'oublie pas ſes chagrins dans la converſation d'une femme ſpirituelle, & qui cherche à plaire? Il n'eſt point néceſſaire que l'amour ſoit le ſujet de cette converſation. Il ſuffit que ce qu'on appelle enjouement, badinerie ingénieuſe, agaceries polies & fines, en ſoient le fondement.

Les femmes aimables ont une douceur dans l'eſprit à laquelle les hommes ne peuvent jamais atteindre. Il reſte toujours à ces derniers quelque choſe de moins complaiſant, de moins gracieux, je dirois volontiers, de moins tendre & de moins engageant qu'aux premiers.

Il faut quelquefois de la fermeté & de la grandeur d'ame dans la ſociété. Ces qualités deviennent néceſſaires pour le ſoutien ou pour l'augmentation de la fortune des gens avec leſquels on vit dans une étroite union. On trouve dans ces cas autant de reſſource chez certaines femmes que chez les hom-

richesses fournissent aux dépens
charges, le crédit, les honneurs
font respecter ; les ouvrages d
nous attirent des louanges ; les c
nous donnent du plaisir ; la sant
garantit de la douleur ; mais la
est bonne à tout. Elle se fait ser
quelque état, en quelque lieu qu
soyions ; elle sert à notre bon
quelle que soit notre situation,
elle ne sauroit nous être importu

La nature a gravé elle-même l'
de la société dans le cœur des ho
Elle leur a donné cet amour com
lien qui, en les unissant les uns a
autres, les porte à s'entr'aider n
lement. Ceux qui savent profite

mêmes, qui semblent fuir le commerce du monde, mourroient bientôt de tristesse, s'ils étoient privés entiérement de la société. Un des plus grands génies de l'antiquité fortifie par son autorité cette vérité (1). " Supposons, dit Ci-
„ ceron, un homme transporté par
„ quelque Dieu dans une solitude inac-
„ cessible, où ce Dieu lui fournisse en
„ abondance tout ce que la nature peut
„ desirer ; mais sans lui laisser nul
„ moyen ni nulle espérance de voir ja-
„ mais aucun autre homme. Je soutiens
„ qu'il n'y a personne qui puisse sup-

(1) Atque hoc maximè judicaretur, si quid tale posset contingere, aliquis nos Deus ex hac hominum frequentia tolleret, & in solitudine uspiam collocaret, atque ibi, suppeditans omnium rerum quas natura desiderat, abundantiam & copiam, hominis omnino adipiscendi potestatem eriperet. Quis tàm esset ferreus, qui eam vitam ferre posset, cuique non auferret fructum voluptatum omnium solitudo? Verùm ergo illud est, quod à Tarentino Archyta, ut opinor, dici solitum, nostros Senes commemorare audivi, ab aliis Senibus auditum : si quis in Cælum ascendisset, naturamque mundi & pulchritudinem syderum perspexisset, insuavem illam admirationem ei fore; quæ jucundissima fuisset, si aliquem, cui narraret, habuisset. *Cicer. de Amic.* Cap. 23.

„ qu'Architas de ...
„ tumé de dire, comme nous l'
„ appris de nos Peres, qui l'a
„ appris eux-mêmes des leurs:
„ homme qui seroit monté au
„ d'où il pourroit contempler à l
„ le spectacle admirable de l'U
„ & de la nature, jouir de t
„ clat & de toute la beauté d
„ célestes, seroit aussi peu tc
„ ce plaisir-là, s'il étoit seul, q
„ me plaisir lui seroit doux
„ quelqu'un avec lequel il
„ tretenir. „

On dira peut-être que plusi
treux & plusieurs Moines d
sont parfaitement heureux &
quoiqu'ils aient renoncé à to
...éponds à cela que les M

leur eſt permis de parler & de commercer entr'eux. Cette ſociété, quelque gênante qu'elle ſoit, eſt toujours une ſociété. La Religion ſupplée à ce qui peut la rendre trop dure : & les conſolations douces & pieuſes que donnent ſouvent les Supérieurs, récompenſent de la contrainte où l'on eſt obligé de vivre avec les autres. Malgré ces reſſources, ſi le ſecours de la grace n'agit point efficacement, quelques-uns de ces Solitaires perdent le bon-ſens. Un de nos meilleurs Poëtes a dit dans une de ſes ingénieuſes fables :

*La raiſon d'ordinaire*
*N'habite pas long-temps chez les gens ſéqueſtrés.*
*Il eſt bon de parler, & meilleur de ſe taire.*
*Mais tous deux ſont mauvais, alors qu'ils ſont outrés.*

IL est naturel qu'il soit plus ...
trouver une société qui nous convienne, dans les grandes villes que dans les petites. Le grand nombre fournit facilement ce que l'on ne rencontre pas dans un beaucoup moins considérable. La bonne société demandant une conformité d'humeur, il arrive quelquefois que parmi quelques personnes il n'en est aucune dont le caractere & la façon de penser nous convienne parfaitement. Cependant on peut remedier à cet inconvénient, en tâchant de se conformer le plus qu'il est possible, au genie des gens qu'on veut fréquenter, & en suppléant soi-même à ce qu'on apperçoit de défectueux en eux, ou à ce qu'on souhaiteroit de trouver. Tout le monde
... que Mairan

Raynal, aussi instruit que Ste Palaye, aussi érudit que Falconet. Il seroit malheureux pour un homme d'esprit de ne pouvoir se lier qu'avec des personnes qui eussent le mérite de celles que je viens de nommer. Il courroit risque très-souvent d'être privé de la société. La complaisance étant l'ame de la bonne société, un homme dont les talents sont supérieurs à ceux des autres, ne doit employer ses talents qu'à faire briller ceux des honnêtes gens avec lesquels il veut vivre.

J'ai remarqué, dans toutes les Villes où j'ai été, un certain nombre de gens aimables, quelquefois petit à la vérité, mais toujours assez considérable pour former une société gracieuse. On se figure en France, & sur-tout à Paris, qu'on ne sauroit vivre gracieusement dans les Pays étrangers. C'est une erreur très-grande. On vit à Turin, à Berlin, à la Haye, & dans plusieurs autres endroits, avec beaucoup de liberté, beaucoup d'aisance, & beaucoup de politesse. Il est peu de Villes en France où il y ait des femmes aussi aimables qu'à Berlin. Plusieurs d'elles

ure.

Lorsqu'on s'est formé un commodant, on est assuré de trouver former une société gracieuse : pourvu qu'on veuille se donner la peine d'étudier pendant quelque tems le génie des gens avec lesquels on veut vivre. L'ingénieux Ovide eut le moyen d'adoucir les chagrins que lui causoit son exil, par la fréquentation de quelques Panoniens qu'il polit lui-même, & qui lui rendirent plusieurs services. Ne seroit-il pas étonnant que nous ne pussions pas trouver au milieu des Nations policées ce qu'il rencontra chez des Barbares ?

Je finirai ces réflexions par une remarque qui me paroît très-utile. Bie... gens se lient sans réflexion & sa... les personnes qu'ils co... faire sujet

étroite union, qu'avec les personnes dont on connoît le caractere. La nécessité d'être assuré de la probité & de la sagesse de ceux avec qui l'on veut vivre, est aussi essentielle que celle de jouir d'une société agréable, puisque l'une de ces deux choses ne va point sans l'autre. La Fontaine a eu raison de dire:

*Il n'est rien si fâcheux qu'un ignorant ami,*
*Il vaut mieux un sage ennemi.*

*Fin de la sixieme Réflexion.*



§. I.

*Ce que les Anciens on vie heureu*

LES Philosophes anc qui ont écrit sur les c voient rendre la vie he en général trop livrés à physiques. Ils n'ont p simple nature : ils se sc ter à leur imaginatio consister le vrai bonl chimérique qui n'exis esprit. Ils ont voulu é à la Divinité, & ont

ſont démentis tous les jours par l'expérience : & les gens les plus vertueux ſentent & conviennent qu'ils ſont ſouvent très-malheureux, & qu'ils ont de cuiſans chagrins. Il eſt vrai que la vertu ſert à les conſoler de ces chagrins & à leur donner de la force pour les ſupporter; mais enfin ils les reſſentent toujours : & quoiqu'ils les reçoivent comme des coups de la fortune qu'ils ne peuvent ni éviter ni prévenir, ils ſont cependant très-fachés de les eſſuyer, & ne s'eſtiment point heureux, malgré toutes les aſſurances que les Philoſophes peuvent leur donner qu'ils le ſont véritablement. Il eſt fort ſingulier, pour ne pas dire inſenſé, qu'un homme veuille perſuader à un autre qu'il ne ſouffre point, lorſqu'il ſent des douleurs aigues, qu'il eſt riche lorſqu'il eſt dans la plus cruelle indigence, qu'il eſt content lorſqu'il eſt dévoré par les chagrins; enfin qu'il eſt parfaitement heureux lorſqu'il eſt véritablement malheureux.

Les diſcours des Stoïciens ſur le bonheur parfait de leur Sage, étoient non-ſeulement contraires à la vérité, mais ils heurtoient le bon-ſens; & je ne com-

euille réfléchir & examiner la justice
u la fausseté d'un discours, qui ne re-
onnoisse évidemment qu'il n'est rien de
i peu conforme à la vérité, que tout le
verbiage que fait Ciceron pour prouver,
dans son second Paradoxe, que quicon-
que a de la vertu, a tout ce qu'il lui faut
pour être heureux. *Comme il n'y a*, dit-
il, (1) *point d'état heureux pour ceux
qui sont dépourvus de sagesse & de ver-
tu, de même il n'y en peut avoir de
mauvais & de malheureux pour ceux
qui ont de la vertu, de la sagesse & de
la force.* Peut-on avancer une opinion,
de la fausseté de laquelle nous ayions en
nous-mêmes une plus forte & plus évi-
... Qui peut disconvenir

re ? Eſt-ce que la vertu guérit celles que ſentent les gouteux ? La ſageſſe & la vertu aident ceux qui ſont attaqués de ces maladies, à les ſupporter avec moins de dépit que les autres hommes ; mais elles ſont toujours douloureuſes, & rendent malheureux & très malheureux ceux qui en ſont atteints.

Le raiſonnement par lequel Ciceron prétend prouver qu'il ne peut y avoir d'état malheureux ni mauvais pour ceux qui ont de la vertu, eſt un pur paralogiſme ; & je m'étonne qu'un auſſi grand homme que lui, n'ait pas eu honte de s'en ſervir (1). *Quiconque*, dit il, *eſt louable & eſtimable par ſes mœurs & par ſa vertu, eſt dans un état eſtimable. Un état eſtimable n'eſt pas à craindre, ni à éviter; il ſeroit pourtant à craindre s'il étoit miſérable. Donc tout état eſtimable, bien loin d'être miſérable, eſt heureux & floriſſant & par conſéquent déſirable.* Ciceron confond des choſes

(1) Nec verò, cujus virtus moreſque laudandi ſunt, ejus non laudanda vita eſt; neque porro fugienda vita quæ laudanda eſt ; eſſet autem fugienda, ſi eſſet miſera. Quamobrem, quidquid eſt laudabile, idem & beatum, & florens, & expetendum videri debet. *Cicer. Paradox.* 2.

[illegible]
il peut fort bien arriver. Les maux dont les gens les plus vertueux sont accablés, sont aussi véritablement des maux que ceux que souffrent les méchans. Ils sentent les douleurs de la fiévre, les incommodités du froid & du chaud, la nécessité de boire, de manger & de dormir : ils sont enfin sujets à toutes les douleurs & à tous les besoins auxquels la nature a soumis les autres hommes. La vertu qu'ils ont, n'empêche donc pas que leur état ne soit quelquefois très misérable, & qu'on ne doive le craindre au lieu de le désirer. Tous les raisonnements des Stoïciens ne sauroient changer la nature des maux : ils sont toujours maux par eux-mêmes ainsi leurs discours ne sont que des illu-
[illegible] que ceux qu

ſur eux. Il n'eſt pas ſurprenant que ces gens ſe ſoient laiſſés ſurprendre aux diſcours captieux des Stoïciens, & qu'il ayent été séduits par leurs objections pompeuſes, qui ſemblent donner de la vertu l'idée la plus ſublime, quoique dans le fond cette idée ſoit pernicieuſe, puiſqu'à force d'élever cette vertu, elle la met ſi haut, qu'elle l'ôte entiérement de la portée des hommes.

Le caractere des Stoïciens influoit beaucoup ſur leur opinion; ils ſoutenoient ou condamnoient un ſentiment, ſelon qu'il flattoit leur amour propre. Comme ils avoient beaucoup de vanité, ils vouloient paſſer pour des gens qui n'avoient rien de commun avec le vulgaire. Ils tâchoient qu'on les regardât comme des demi-Dieux qui n'étoient point ſujets aux miſeres humaines; & le nom de la vertu, qu'ils mêloient ſans ceſſe dans tous leurs propos, ſervoit à autoriſer tous leurs ſentiments. Ils reſſembloient aux Phariſiens: ils couvroient leur orgueil, leur ambition & leurs vues du voile d'un amour violent pour la probité: & leur ſageſſe n'étoit qu'une adroite impoſture. En général les Phi-

nions aussi fausses que singulieres,
ditent dans l'esprit des honnête
l'étude de la Philosophie : pui
donne le titre de Philosophe
gens qui veulent établir des c
res comme des points essentiel
morale

Séneque a fait un Traité sur
heureuse. Il y a beaucoup d'espri
cet Ouvrage, parce que l'Aute
avoit infiniment; mais il est cep
très-défectueux par les opinions
que Séneque y soutient. On sait
peut défendre avec esprit une très
vaise cause; & malheureusemen
n'arrive que trop souvent chez l
de Lettres. La plupart sont plus o
de plaire par des raisonnemen
... que par des raisons solid

même. Un de nos meilleurs Poëtes a eu raiſon de dire :

Homére adoucit mes mœurs
Par ſes riantes images ;
Séneque aigrit mes humeurs
Par ſes préceptes ſauvages :
En vain d'un ton de Rhéteur,
Epictete à ſon Lecteur
Prêche le bonheur ſuprême ;
J'y trouve un conſolateur
Plus affligé que moi-même.

## §. II.

### *En quoi conſiſte le vrai bonheur.*

LA définition que les Stoïciens ont donnée du vrai bonheur, péche principalement en ce qu'elle fait conſiſter uniquement le bonheur dans une ſeule & unique choſe ; au lieu qu'il en faut pluſieurs autres, ſans leſquelles l'homme ne ſauroit être heureux (1). *Il n'y a,* dit Ciceron, *d'autre bien que l'honnêteté & la vertu : & il n'y a de bonne & heureuſe vie que celle qui eſt conforme à l'un & à l'autre.* Ce Philoſophe a raiſon de ſoutenir que ſans la vertu la vie

(1) Profecto nihil eſt aliud, bene & beatè vivere, niſi honeſtè & rectè vivere. *Ciceron Paradox.* I. Cap. 3.

vertu eſt l'unique bien, & qu [illegible]
ſuffit pour rendre la vie heureuſe. Nous avons vu qu'on pouvoit être vertueux & malheureux ; & nous ne nous arrêterons point à prouver plus amplement une choſe dont tous les gens vertueux ſont convaincus. Hé quoi cet homme qui perd ſon bien, qui eſt réduit à la mendicité, qui voit ſes enfants périr ignominieuſement par la main du bourreau, qui perd par un naufrage le ſeul ami qui lui reſtoit, qui eſt déshonoré par les débauches de ſa femme & dont la fille eſt enlevée par un ſéducteur, cet homme eſt heureux, & la vertu ſuffit pour lui faire gouter un bonheur parfait ! Un pareil diſcours eſt plus digne d'un inſenſé que d'un Philoſophe. Il [illegible] donc, pour que cet homme ſoit

Le véritable bonheur consiste dans trois choses; 1. à n'avoir rien à se reprocher de criminel; 2. à savoir se rendre heureux dans l'état où le Ciel nous a placés, & dans lequel nous sommes obligés de rester; 3. à jouir d'une parfaite santé. Si l'une de ces trois choses nous manque, nous ne pouvons pas être véritablement heureux. La vertu nous sert alors de consolatrice; mais elle ne peut nous exemter des maux que nous souffrons. Il y a une grande différence entre un homme que l'on console, & un homme que l'on guérit; on aide au premier à supporter ses malheurs, & on change en joie & en plaisirs la douleur & la tristesse du dernier.

Il est certain qu'un homme qui s'abandonne au crime, quelque bien dont il jouisse, quelque dignité dont il soit honoré, quelque poste éminent qu'il occupe, ne sauroit être heureux Les méchans sont eux-mêmes leurs propres Juges: l'horreur de leurs forfaits les suit en tout lieu: & lors même qu'on ignore leur crime & qu'on les croit vertueux, ils n'en sont pas plus tranquilles.

*beau se laisser corrompre & lui grace, il est dans la nécessité de faire pas.* C'est une erreur de cro les méchans puissent entiérement ser les remords. Ils croyent quel s'être mis au-dessus des reproc leur conscience, & peu de tem ils se condamnent : ils sont saisi secrette horreur, ils se persécut sont eux-mêmes leurs bourrea peines qu'ils endurent, ne se exprimer ; en est-il une dans le qui soit plus cruelle que celle dans le fond de son ame nuit & secret témoin de son crime ? L sirs, les festins, les spectacles, mes mêmes de l'amour ne peu dre le calme à un cœur troub remords du crime. Au milieu

les plus ſuperbes, la conſcience parle: & comme une furie implacable, dont rien ne peut arrêter la colere, elle empoiſonne les mets les plus délicats, & change en inquiétude la plus vive joie.

Les méchans qui nous paroiſſent les plus hardis dans le crime, ſont, après l'avoir commis, les plus timides. Ils craignent également l'indignation des hommes & celle du ciel: ils pâliſſent au moindre éclair. Tonne-t-il, ils ſont demi-morts: ils ne regardent point le tonnerre comme un effet naturel: ils s'imaginent que le Ciel, irrité de leur crime, va lancer la foudre ſur leur tête criminelle. Ils ne ſont guere plus tranquilles après que l'orage a fini, & ils ſe perſuadent que le ſupplice qu'ils ont craint, n'eſt que différé. La plus petite maladie qu'ils ont, leur paroît mortelle; ils la regardent comme une punition qui va leur ravir cette vie pour leur en donner une nouvelle, remplie de maux. Je ne doute pas que ſi les méchans prévoyoient tous les chagrins que leur cauſeront leurs crimes, ils ne s'abſtinſſent de les commettre; mais ils ne commencent à en voir l'énormité & à la ſentir, qu'a-

mal qu'ils condamnent. 113
d'être moins troublés par les
forfaits que par les premier
flattent de s'accoutumer aux c
force d'en commettre. Miséral
pensent obtenir leur guérison c
accroît leurs maux, & qui s
rent sans cesse de nouveaux to

Le peuple, qui ne juge qu
apparences, regarde très-souv
me heureux, des hommes dé
le chagrin. Il ne peut se persua
Souverain, à qui tout obéit, p
malheureux; qu'un grand S
qui fait bonne chere, qui a de
ses, des domestiques, des éc
des palais, des terres, soit t
de mille inquiétudes: mais le
ges savent que le Souverain

vais qu'il soit, qui ne soit fâché d'être haï & méprisé. Les méchans ont de l'amour propre comme les bons; & dès qu'on a de l'amour propre, la haine & le mépris blessent. Qu'on lise l'histoire des Tyrans les plus cruels & les plus barbares: ils ont témoigné plusieurs fois la douleur qu'ils sentoient de connoître qu'ils étoient l'horreur du genre humain. Le dépit & le chagrin qu'ils en avoient, augmentoient encore leur férocité & leur barbarie; ils eussent été moins sanguinaires & moins inflexibles, s'ils avoient cru être moins haïs. Ils commettoient plusieurs crimes pour se venger de l'horreur qu'on avoit pour eux, & leur vengeance augmentoit leur inquiétude & la haine publique.

On ne peut donc être véritablement heureux, dans quelque état que l'on soit, si l'on n'est vertueux. Le Prince & le paysan sont égaux dans ce point; les remords punissent l'un sur le trône, & l'autre en conduisant sa charrue. Quiconque cherche à mener une vie heureuse, doit fuir le crime plus que la mort: puisque la mort ne fait que finir nos jours, & que le crime les rend

infortunés. L'homme vertue
meurt, va trouver des biens plu
que ceux qu'il perd; & l'homm
nel qui vit, eſt accablé de maux
menté de la crainte de ceux qu
nacent dans l'autre vie : & qua
croiroit pas l'immortalité de l
n'en ſeroit pas moins malheure
qu'il n'auroit aucune eſpérance
changer en bien, après ſa m
malheurs qui l'affligent.

La ſeconde choſe abſolume
faire pour mener une vie heure
de ſavoir s'accommoder de l'é
Ciel nous a placés, & où no
mes obligés de reſter. Si un ho
médiocrement riche, s'il a tou

[redacted]

*rendent l'homme heureux ; ce beau nom n'eſt dû qu'à celui qui fait uſage de ſa ſageſſe ponr prendre en bonne part tout ce que les Dieux lui envoyent.* Dès que l'on s'abandonne à l'ambition, que l'on ne met point un frein à ſes deſirs, on devient l'eſclave des paſſions. Elles acquiérent le droit de commander : & l'homme ſur qui elles ont un pouvoir abſolu, eſt toujours malheureux.

L'action la plus ſage & la plus importante de la vie, c'eſt celle qui nous met en état de ſavoir nous contenter de ce que nous avons reçu du Ciel pour notre partage. Celui qui veut augmenter ſes revenus par des voyes illicites, eſt tourmenté par les remords ; celui qui cherche à les accroître par des moyens permis, mais pénibles, eſt accablé de ſoins & d'inquiétude. Il faut éviter également ces deux défauts, ſi l'on veut vivre heureux. Pourquoi ſonger ſans ceſſe aux beſoins que nous pouvons avoir dans quelques années ? Il faut ſe laiſſer aller aux événements, & en tirer le meilleur parti qu'il nous eſt poſſible. D'ailleurs, que ſavons nous s'il nous eſt avantageux que le Ciel exauce nos ſouhaits ? Peut-être que l'inſtant qui les

augmenteroient en nous la ri-
chesses, & qu'ils ne feroient
dre notre avidité plus forte
moment qu'un cœur est livré
d'acquérir de grands biens, l
de tous les Princes ne sauroien
faire. Plus ses richesses augme
plus l'avarice croît. Cette p
peut jamais être satisfaite;
cherche à la contenter, plus e
de force, & plus elle fait sentir
voir. C'est un tyran impitoy
rien ne peut appaiser: je dis p
un Démon qui vit dans nous,
fait agir comme il lui plaît, &
nous laisse aucune liberté. " Si
" tres, dit Perse (1), naissent

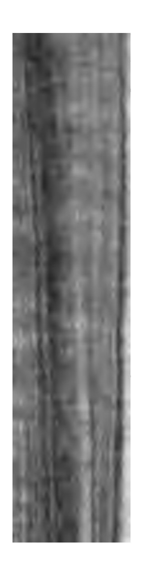
(1) - - - Sed intus & in jecore æg

„ du cœur, s'ils exercent leur tyrannie, „ êtes-vous moins esclave que ce laquais qui craint d'être battu, s'il ne „ fait pas ce qu'on lui dit? Vous dormez à votre aise toute la matinée. „ Allons, vîte de bout, dit l'avarice. „ Quoi! vous ne bougez pas? Debout, „ vous dis je. *Ha! je ne puis.* Il n'importe, debout. *Je suis si bien, pourquoi me lever?* Comment, pourquoi! „ Mettez-vous sur ce vaisseau: allez, „ courez les mers, ramenez votre bâtiment chargé de poissons, de peaux „ de castor, d'ébene: faites des échanges, parjurez vous, n'hésitez pas. „ *Mais Jupiter* ... Bon, Jupiter! Que „ tu es sot! Si tu ne veux plaire qu'à „ Jupiter, tu ne feras jamais qu'un „ gueux, qu'un misérable „ Voilà un portrait, aussi éloquent que vrai, des effets funestes de l'envie d'amasser des

En quid agam, rogitas? en, saperdam advehe ponto,
Castoreum, stupas, ebenum, thus, lubrica coa;
Tolle recens primus piper è sitiente camelo;
Verte aliquid; jura. Sed Jupiter audiet eheu!
Baro, regustatum digito terebrare salinum
Contentus perager, si vivere cum Jove tendis.
*Pers.* Rat. V.

biens immenſes; il ſuffit d'éc
raiſon & de vouloir en faire u
Les honneurs & les grandes
ne ſont pas moins inutiles qu
cheſſes au bonheur de la vie. U
n'a pas beſoin, pour être h
d'être le Juge de ſon village:
geois ne doit point envier la p
chevin: un Conſeiller au P
celle de Chancelier. Dans tous
on peut être tranquille, en s'a
avec prudence des choſes qui
dent. Bien loin que les emploi
un homme plus heureux, ils n
dinairement que diminuer ſa
en le ſoumettant à plus de de
ſont indiſpenſables, & qu'il
négliger, ſans manquer à c

des postes élevés. Ils ont fui le plus qu'il leur a été possible, les dignités, qui, en les élevant au dessus des autres hommes, leur imposoient de nouvelles obligations. Ils ont regardé le sort d'un simple Particulier plus propre à les rendre heureux, que celui qu'on vouloit leur donner; & ils n'ont accepté les emplois que lorsqu'ils ont cru qu'ils étoient obligés de les accepter, & qu'ils ne pouvoient les refuser, sans blesser l'ordre & ce qu'ils devoient à la société; ils s'en sont démis ensuite, dès qu'ils ont trouvé une occasion favorable. C'est ainsi qu'en agit M. Locke, lorsqu'il ne put plus passer sa vie à Londres, il alla se démettre de sa charge entre les mains du Roi, par la raison que sa santé ne pouvoit plus lui permettre de rester long-tems à Londres. Cette raison n'empêcha pas le Roi de solliciter M. Locke à conserver son poste: & ce Prince lui dit expréssément, *qu'encore qu'il ne pût demeurer à Londres que quelques semaines, ses services dans cette place ne laisseroient pas de lui être fort utiles:* mais il se rendit enfin aux instances de M. Locke, qui ne pouvoit se résoudre



On peut dire des
sance, des parents,
toutes ces choses sor
ceux qui les possé
être regardées com
ceux qui savent s'en
deviennent de gran
qui n'en font pas l'
vent faire; & comm
sagesse pour savoir
prospérité; les riches
qui nous élevent a
hommes, sont ordi
sibles qu'elles ne so
biens qu'elles étoien
des maux, & s'op
de la vie; mais parc
& les dignités peuve
par l'usage qu'on en

honneur les fonctions de sa charge; même plus il sera sage, plus il sera heureux; & il est ridicule de prétendre qu'il est absolument impossible qu'un homme chargé des affaires publiques, puisse être heureux. Les raisons de Séneque, pour appuyer son sentiment, ne sont que de pures déclamations. *Je te demande*, dit-il (1), *dans quelle République voudrois-tu aller? Seroit ce dans celle d'Athènes, où Socrate est condamné, & d'où Aristote s'enfuit, de peur qu'on ne le condamne, où l'envie punit les vertueux? Seroit-ce dans celle des Carthaginois, où les séditions continuelles regnent, où la liberté est préjudiciable aux plus vertueux citoyens, où la justice & l'équité est méprisée, & où l'hostilité même est*

(1) Interrogo, ad quam Rempublicam sapiens accessurus sit? ad Atheniensium, in qua Socrates damnatur, Aristoteles, ne damnaretur, fugit? in qua opprimit invidia virtutes? negabis mihi accessurum ad hanc Rempublicam sapientem. Ad Carthaginensium ergo Rempublicam sapiens accedet, in qua assidua seditio & optimo cuique infesta libertas est, summa æqui ac boni vilitas, adversùs hostes inhumana crudelitas, etiam adversùs suos hostilis? & hanc fugiet. Si percensere singulos voluero, nullam inveniam quæ sapientem, aut quam sapiens pati possit. *Senect. de otio*, Cap. 32. Tom. I. pag. 382. *Amstelod. apud Elzevir.*

*les uns après les autres, je n'en tro*
*aucun qui pût souffrir un homme*
*qu'un homme sage pût souffrir.*
l'homme qui ne sente, pour pe
nétration qu'il ait, la fausseté d
nement de Séneque ? Car il s'en
bord que si son opinion étoit re
tes les Républiques devroient
vernées par de malhonnêtes
tout au moins par des gens sans
ce qui seroit la ruine de tout
ciétés. Mais bien loin qu'un
sage & vertueux, qui est ap
sa puissance & par son état au
publiques, doive les refuser à
quelques unes sont remplies
méchants, la vertu au contra
porter à les accepter, pour ba

